

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Février 2013

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2013

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	9
------------------------------------	---

Actualités

Mécénat : prix remis en 2012 (Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT)	13
Une nouvelle vie pour la rue de Lille (Françoise MOREUX)	15
Rentrée Inal'culturelle (Françoise MOREUX, Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT, Françoise BARRY, Évelyne HUET et Romane RIOU) et les associations étudiantes (collectif)	19
Cinquante ans d'enseignement du macédonien (Jordanka FOULON-HRISTOVA)	29
Festival <i>Shadows</i> du cinéma indépendant chinois (Flora LICHAA et Françoise MOREUX)	31
Salon du livre des Balkans (Évelyne NOYGUES)	33
Colloque <i>Intelligentsia</i> (Françoise BARRY)	39
Cocktail bi-annuel des anciens de la filière commerciale CPEI (Catherine LEGEAY-GUILLON)	41
Journée Métiers de la filière CFI (Élisabeth COLLARD)	43

Nouveaux membres du Comité d'honneur

Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE	47
Danielle ÉLISSEEFF	51
Mireille HADAS-LEBEL	53
Nathalie LOISEAU	57

Témoignage

Anthony BOUTHELIER : un plouc aux Langues O'	61
--	----

Conférences

Dans le sillage des pirogues et des marins d'Océanie (Hélène GUIOT)	77
Comment représenter le pouvoir ? Les empereurs de Chine en portrait. De la peinture à la photographie (Danielle ÉLISSEEFF)	83
Connaissance de l'Asie : atout déterminant d'une carrière française (André SANTINI)	87
Les premières photos de Chine au CCCP (Françoise MOREUX)	97

Littérature

Le satrape et la persane (Emmanuel DE BRYE DONNELLY)	101
La bande dessinée : une invention chinoise (Marine ROBIN et Françoise MOREUX)	113
<i>Nous les enfants du Nouveau Monde</i> (Évelyne NOYGUES).....	115

Histoire

Sur les traces de la collection d'art égyptien de François DE CASTIGLIONE (Margarita Fedorovna KHARTANOVITCH)	121
La mission secrète d'Honoré BONNET en Hongrie en 1704 (Zoltán BAGI).....	125

Recensions

<i>Au bord de l'eau</i> (SHI Nai'an et LUO Guanzhong)	143
<i>Les amants du goulag</i> (Orlando FIGES)	145
<i>Le bruit de nos pas</i> (Ronit MATALON).....	146
<i>L'éclat de la pivoine – Comment entendre la Chine</i> (Rémi MATHIEU).....	147
<i>Écrivains et diplomates</i> (Laurence BADEL)	148
<i>La fortune littéraire de Sándor MÁRAI</i> (András KANYÁDI).....	149
<i>Huit portraits de compositeurs sous le nazisme</i> (Michael H. KATER).....	151
<i>Ces mots qui meurent</i> (Nicholas EVANS).....	153
<i>Némésis</i> (Philip ROTH)	154
<i>Orient et institutions</i> (Dimitrios SALACHAS)	155
<i>Le rabbin congelé</i> (Steve STERN)	156
<i>La réparation</i> (Colombe SCHNECK).....	157
<i>Rue des voleurs</i> (Mathias ÉNARD)	158
<i>La Russie au défi du XXI^e siècle</i> (La Documentation française)	159
<i>Stèles – La grande famine en Chine</i> (YANG Jisheng)	160
<i>Du style tardif</i> (Edward W. SAID)	162
<i>Mes treize oncles</i> (Vladimir OTROCHENKO)	163
<i>Les vaincus</i> (Irina GOLOVKINA)	164
<i>Vassili GROSSMAN</i> (Myriam ANISSIMOV).....	165
<i>Un voyage en Inde</i> (Gonçalo M. TAVARES).....	166

In Memoriam

Antoine GAUTIER.....	171
Roger DELADRIÈRE.....	171
Jean LECLERC DU SABLON	171

Éditorial

La deuxième année scolaire dans les nouveaux locaux du PLC de la rue des Grands Moulins est désormais bien entamée. Elle a été inaugurée avec couleurs et joie. Ceux qui ne se sont pas déplacés le regretteront assurément en lisant les comptes rendus à plusieurs voix de cette journée fabuleuse intitulée **Rentrée Inal'culturelle**, ponctuée d'épisodes festifs mais aussi d'interventions plus sérieuses.

À cet effet, je souhaiterais souligner l'importance d'un tel événement qui devrait être pérennisé à l'avenir et qui constitue une opportunité hautement importante pour la cohésion des étudiants avec ceux qui les ont précédés dans l'établissement. La lecture du **témoignage d'André BOUTHELIER** devrait notamment y contribuer.

Les associations étudiantes, qui se confirment ou se constituent, font preuve de dynamisme et nous aspirons à de nouvelles voies de collaboration avec elles au cours des semestres prochains. C'est pourquoi nous leur avons demandé de se présenter dans notre bulletin.

Toutefois, trois mois plus tard, l'enthousiasme des premiers jours s'émousse quelque peu, car les activités diverses de notre association ont repris, mais nous constatons que c'est en nombre limité (pour ne pas dire confidentiel) que les étudiants y participent et en profitent. Inalco ne rime pas avec Wikipédia et nous avons proposé des conférences d'une qualité et d'une teneur bien supérieures à ce savoir standardisé. Il faut s'appeler **André SANTINI** pour rompre cette apathie ! Mais je reconnais aussi et regrette que ne sont pas très nombreux non plus les anciens élèves membres de notre association. Alors que nous bénéficions maintenant d'installations dignes de notre établissement, le 13^e arrondissement est-il si décentré ? La ligne 14, pourtant exempte de grève possible, serait-elle si redoutable que les déplacements soient envisagés avec tant de tiédeur ?

Les nostalgiques du 2 rue de Lille seront heureux d'apprendre que l'immeuble a été entièrement rénové, restauré et qu'il accueille désormais la Recherche et toujours le service des Publications.

Le lustre des Langues O' reste heureusement intact et notre Comité d'honneur vient de s'élargir avec des personnalités prestigieuses : **Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE**, **Danielle ÉLISSEFF**, **Mireille HADAS-LEBEL** et **Nathalie LOISEAU**. Nous leur sommes reconnaissants de l'honneur qu'elles font ainsi à notre Association.

Quoique consistant, *Orients* de février a fait l'objet, comme le précédent, de coupes sombres, car nous n'avons pas pu retenir tous les textes qui nous ont été proposés et nous présentons nos excuses à ceux qui devront attendre la prochaine parution en juin.

Ce présent bulletin sera diffusé avec notre convocation pour l'assemblée générale du 28 février 2013 où nous vous attendons nombreux. Osez! Osez venir rue des Grands Moulins, nous vous y attendons avec notre amitié et aussi du vin!

La présidente
Françoise MOREUX

Prix culturel France-Corée 2011 décernés en 2012

Créé en 1999, le Prix culturel France-Corée récompense chaque année les personnalités ou institutions françaises et coréennes pour leurs actions en faveur d'une meilleure diffusion en France de la culture coréenne. Il est financé par les sociétés industrielles implantées en Corée. Saint-Gobain, largement présent en Corée du Sud notamment dans domaine des panneaux photovoltaïques, a renouvelé en 2011 sa participation financière, succédant à Lafarge, à BNP Paribas (2008), au Groupe Carrefour (2004, 2000), à Pacific Creation (2006) et à Pacific Europe (2002).

Le prix 2011 a été remis le 9 mai 2012 aux lauréats, dans les salons de l'Ambassade de la République de Corée par son S. E. M. l'Ambassadeur PARK Heung-shin, président du Comité du prix, comité qui comprend une douzaine d'universitaires, de personnalités du monde de la culture et de sociétés donatrices françaises ou coréennes.

Quatre lauréats ont été désignés :

- Le Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul pour sa contribution à une meilleure connaissance en France du cinéma coréen,
- Mme BANG Hei-ja, artiste peintre d'art contemporain coréen,
- Mme JEUNG Eun-Jin et M. Jacques BATILLIOT, cotraducteurs de littérature et de scénarios de films coréens.

Le Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul

La 18^e édition du festival de Vesoul qui a attiré plus de 28 000 spectateurs, a rendu hommage en 2011 au cinéma coréen. Il a réuni de nombreux invités coréens tels que : KIM Dong-ho, ancien directeur et fondateur du festival de Pusan (le plus grand festival d'Asie), les cinéastes JEON Soo-il et LEE Myung-se et notamment le jeune cinéaste PARK Chur-wong dont le film *Where are you going* a obtenu la mention spéciale du jury.

Madame BANG Hei-ja

L'artiste peintre Mme BANG Hei-ja qui fait partie de la première génération de peintres abstraits coréens est née à Séoul en 1937 et vit en France

depuis 1961. Elle a gardé en référence sa culture coréenne, les techniques, l'approche de l'univers du Pays du matin calme. Elle a déjà réalisé près de 70 expositions personnelles et participé à une centaine d'expositions collectives à travers le monde. Finesse, douceur, luminosité et spiritualité caractérisent son œuvre. En 2011, elle a exposé à la Galerie Guillaume une douzaine de ses œuvres réalisées avec des textes de M. François CHENG de l'Académie française.

Madame JEONG Eun-Jin et M. Jacques BATILLIOT

La traductrice Madame JEONG Eun-Jin a étudié la langue et la littérature française à l'Université Sogang en Corée du Sud puis à l'Université de Nanterre en France où elle a obtenu en 1998 son doctorat en littérature française. Après un deuxième doctorat sur la traduction littéraire, elle rédige de nombreux articles sur la littérature coréenne et sa traduction française. M. Jacques BATILLIOT, licencié en sciences économiques, diplômé de l'Institut d'Études politiques de Paris a fait toute sa carrière dans l'édition (Hachette, Hatier, Fayard et Bayard). Il a travaillé cinq ans au Vietnam et à Hong Kong pour les éditions Hachette Fillippachi puis s'investit dans l'aide humanitaire et fait en 1990 une mission en Corée et découvre le pays. Unissant leurs connaissances et leurs efforts depuis 2004, Madame JEONG Eun-Jin et M. Jacques BATILLIOT œuvrent ensemble pour proposer au public francophone une sélection des grands auteurs coréens, contribuant ainsi à l'enrichissement du fonds coréen en France. On leur doit par ailleurs les traductions de scénarios et des sous-titrages de films. Leur travail a été reconnu en République de Corée dès 2006 année où ils ont reçu le prix de la Fondation Daesan et en 2010 lorsqu'ils ont été nommés par l'Institut coréen de traduction de littérature : « Traducteurs d'excellence ».

Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT

Une nouvelle vie pour les locaux de la rue de Lille

Les nostalgiques de la rue de Lille peuvent se réjouir : les locaux de nos vieilles Langues O' restent au sein de l'Inalco. Les services de recherche ont désormais quitté les jardins un peu excentrés de la Belle-Gabrielle pour rejoindre le plus urbain et central 7^e arrondissement, si cher au cœur des plus anciens élèves.

Le 19 septembre 2012, le président Jacques LEGRAND avait la joie d'inaugurer ces nouvelles attributions d'un immeuble complètement rénové et restauré par des subsides de l'État. Notre établissement a revêtu des façades d'une pierre qui a retrouvé sa blancheur des décennies passées, pour un nouvel émerveillement des yeux.

Des soutenances de thèses se déroulent dans les salons du 2^e étage, telles récemment :

- celle de Ni Ping, le 1^{er} décembre : « Mise en œuvre de la pensée bouddhique vijnada (rien que conscience) dans les écrits littéraires et philosophiques de Youan HONGANDO (1568-1610) »
- celle d'Andrew Mc CORMICK le 7 décembre : « Religion et jeux de pouvoir en Méditerranée : les lazarisites sur l'île grecque de Naxos »

N'oublions pas non plus que le 2 rue de Lille abrite les « Publications Langues O' », qui éditent et diffusent des revues de recherche et des comptes rendus d'actes de colloques (depuis 1979).

Revues Langues O'

- Cahiers balkaniques
- Cahiers de littérature orale
- Cipango (Japon)
- Études océan indien
- Slovo (Russie, Sibérie)
- Yod (études hébraïques et juives)

et aussi :

- Annales de l'autre islam,
- Cahiers de l'Europe médiane,

- Cahiers de linguistique de l'INALCO.

Ces revues ont cessé leur parution mais les numéros parus sont toujours disponibles.

Colloques Langues O'

Derniers parus :

- Les traces du traducteur
- Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon

L'Inalco participe également à plusieurs coéditions, des collections avec différents éditeurs et des méthodes de langues & des dictionnaires avec *l'Asiathèque - Maison des langues du monde*.

Collections INALCO en coédition avec

- | | |
|-------------------------|------------------------------------|
| • <i>Peeters</i> : | Bibliothèque de l'INALCO |
| • <i>Karthala</i> : | Paroles en miroir |
| • <i>L'Harmattan</i> : | Bibliothèque des études africaines |
| • <i>L'Asiathèque</i> : | Bilingues L & M |

Méthodes

Birman, coréen, judéo-espagnol, népali, qazaq, turc, bulgare, slovaque, slovène, tibétain, thaï.

Grammaires

Birman, hongrois, macédonien, malgache, syntaxe chinoise, phonétique du russe.

Dictionnaires

Arabe, algérien, bengali, birman, coréen, indonésien, malgache, mongol, pashto, tsigane (kalderash), turc, wolof.

Les personnels des « Publications Langues O' » (que nous avons rencontrés à l'occasion du salon du livre des Balkans) sont à notre disposition pour la vente et nous donnent leurs différents contacts :

- sur place :
bureau des Publications
Salle 008
2, rue de Lille - 75007 PARIS
Tel: 01 81 70 11 87

- par correspondance :
Publications Langues O'
2, rue de Lille - 75343 PARIS CEDEX 07
Site web : www.inalco.fr/publications

Rappelons aussi qu'une réduction de 30% est accordée aux étudiants, enseignants, administratifs, associations de l'Inalco et de la BULAC, sur les ouvrages parus depuis plus de 2 ans.

Françoise MOREUX

Rentrée Inal'culturelle du 6 octobre

Cette journée festive de rentrée a été préparée de longue date : dès la mi-avril, Romane RIOU, bénévole du service civique (VIE) à la Direction des Études – Pôle Vie Étudiante de l'Inalco, dirigée par Laure AUTHEVILLE, a été chargée de l'organisation de cette « Journée culturelle et scientifique ».

Une page *Facebook* ainsi qu'une boîte à idées ont permis à tout un chacun de proposer, dès la mi-mai, des activités culturelles variées. Héritière des anciens *Langues O' Show*, dont le dernier s'était tenu à la Belle-Gabrielle en avril 2009, cette journée voulait, à l'occasion de la rentrée scolaire, rassembler les talents de notre établissement et fédérer ainsi tous les intervenants : étudiants, enseignants, personnels administratifs et bien sûr anciens élèves... les interlocuteurs privilégiés étant les associations constituées.

Le programme a été établi avec soin avant les vacances d'été. Ainsi dès septembre, la dernière touche a pu être mise à tous les documents de communication invitant le plus grand nombre à ces réjouissances, sous le vocable « Rentrée Inal'culturelle ».

Au sein même du PLC, plusieurs locaux ont été réquisitionnés :

L'AUDITORIUM destiné à accueillir les spectacles :

- Danse Bharata Natyam
- Danses kurdes
- Danse bulgare
- Danse azerbaïdjanaise
- Chants kabyles
- Danse orientale
- Danse traditionnelle du Kerala – Mohini ATTAM
- Chants et jeux russes
- Danses du Pacifique
- Démonstrations d'arts martiaux

Le HALL DU 2^e ÉTAGE où les stands des associations rivalisaient de couleurs pour retenir l'attention des visiteurs :

- AAÉALO : Quatre personnes de notre CA (Régine DAUTRY, Catherine MEUWESE, Évelyne NOYGUES, Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT) ainsi que notre membre honoraire Françoise BARRY se sont relayées à no-

tre stand tout au long de la journée pour faire connaître au public notre association des anciens élèves (et un bon nombre d'anciens sont venus à notre invitation en visiteurs).

- AET : Association des étudiants de thaï
- Asmahan : Association culturelle des études arabes
- Babel : Bazar associatif bigarré des étudiants de Langues O
- BDE : Bureau des étudiants
- Chin'alco : association des étudiants de chinois
- Dejima : Association des étudiants du département Japon
- O'Korea : Association des étudiants de coréen
- UEKF : Union des étudiants kurdes de France
- Weast : Association des étudiants d'Asie du Sud et du monde indien

Toutes ces associations (voir l'article suivant qui leur est dédié), grâce à la contribution de leurs adhérents, ont proposé, à l'heure du déjeuner, des « bouchées gourmandes » aux goûts des pays dont les langues et les civilisations sont enseignées à l'Inalco. Il convient, dans ce domaine des saveurs, de ne pas oublier M. Joseph MOUDIAPPANADIN, président de la Cove (Commission de la Vie étudiante), qui avait confectionné lui-même un bon nombre de plats indiens...

L'AMPHITHÉÂTRE N°3 qui recevait des intervenants divers pour des conférences, des projections, etc... dont Françoise MOREUX assurait la présentation :

- Conférence de Dorothee DE BOISSESON, ancienne élève, « *Fenêtre sur la symbolique japonaise* »
- Extraits d'un film de Nora MARTIROSYAN *Art et histoire(s)*
- Lecture de la pièce de théâtre *Nous, les enfants du nouveau monde* de Ridvan DIBRA, traduite de l'albanais par Évelyne NOYGUES, ancienne élève, membre de notre CA (voir dans rubrique Littérature)
- Conférence d'Hélène GUIOT, chargée de cours à l'Inalco *Dans les sillages des pirogues et des marins d'Océanie : le peuplement du Pacifique* (voir dans la rubrique Conférences)
- Conférence d'Anuradha KANNIGANTI *Au-delà de Bollywood, l'autre cinéma de l'Inde*
- Diffusion de l'interview de Ratna SARUMPAET par Jérôme SAMUEL pour son film *Jamila et le Président*

- Et diffusion de plusieurs portraits réalisés par Sibel CEYLAN et Thibaut HERRERO dans le cadre du webdocumentaire qu'ils réalisent : *Babel à Paris* (voir *Orients* d'octobre 2012, rubrique Actualités).

Des SALLES DE COURS DU 3^e ÉTAGE pour des ateliers variés, organisés par les associations étudiantes :

- jeux de société chinois Chin'alco
- calligraphie et horoscope chinois Chin'alco
- henné Asmahan
- initiation à l'Haidong Gumbo O'Korea
- danses du monde (démonstration et initiation) BDE danse
- instruments de musique traditionnelle coréenne (initiation) O'Korea
- match d'improvisation BDE Théâtre
- les mayas et le 21 décembre 2012 (Maya)
- cérémonie du thé O'Korea
- grand quizz sur la Chine Chin'alco

La journée s'est terminée par le grand défilé (traditionnel des *langues O'Show* du passé) où tous ceux qui le souhaitaient ont revêtu des costumes des pays qui les font vibrer. Parti du 3^e étage, le grand cortège d'une cinquantaine de personnes a descendu les escaliers pour faire un tour dans le hall du 2^e étage, se montrer aux portes de la cafeteria du 1^e étage puis s'est engouffré dans le long couloir de la galerie pour rejoindre l'auditorium où un public très nombreux l'attendait. Chaque participant a pu présenter son costume, ses particularités ou la raison de son choix à l'exhiber.

Étant donné que je suis restée dans l'amphi 3 pour y présenter le programme durant la grande majorité de la journée, je laisse aux autres membres du CA qui ont assuré la permanence de notre stand et autres intervenants le soin de vous donner leurs impressions, en laissant le dernier mot à Romane, la grande ordonnatrice de cet événement.

Françoise MOREUX

La journée de Rentrée Inal'culturelle organisée le samedi 6 octobre 2012 fut une première dans l'histoire du nouvel Inalco. Un moment de retrouvailles dans tous les sens du terme. Un même site après tant d'années de dispersion à travers Paris, un même plaisir à faire connaître diverses civilisations orientales.

Dès l'aube, l'école bruissait de préparatifs aux étages malgré les cours qui s'y tenaient ce matin-là. Étudiants, enseignants, associations d'élèves se croisaient pour aller à quelque ultime répétition ou préparatif au milieu d'un couloir ou dans quelque salle libre.

Il y avait de la fête dans l'air, de la joie à faire connaître les traditions d'un pays de prédilection, ses talents artistiques de chanteur (groupe russe), danseur (sublime danse indienne du Kerala, danses et chants ancestraux du Pacifique) ou d'acteur dans l'auditorium...

Parallèlement une série de conférences faites par des spécialistes invités à l'Inalco, notamment par l'association des anciens élèves, a donné à cette journée une couleur plus universitaire... Enfin, en apothéose, des étages jusqu'à l'auditorium, un très grand défilé de costumes traditionnels a clôturé vers 18 heures cette journée mémorable.

Hélène SÉKUTOWICZ-LE BRIGANT

Ce jour-là, l'Inalco s'est transformé en espace ludique... et gastronomique : calligraphies chinoise et arabe, arts martiaux, musique coréenne, danses indiennes, folklore russe, cérémonie du thé, représentations théâtrales, dégustations et... tout de même quelques conférences à l'amphithéâtre 3, notamment sur la symbolique japonaise et le peuplement du Pacifique.

Dans le hall du 2^e étage, accueillaient un très nombreux public étudiants, parents, amis et voisins du quartier neuf stands dont celui des anciens élèves, le BDE, les associations AET, Chin'alco, Dejima, O'Korea, UEKF, Weast. De ravissants costumes asiatiques côtoyaient ceux d'Europe centrale, avec un pic au moment de la dégustation de plats mystérieux pour le non-initié, avec des surprises « épicées » et des boissons délicieuses. La mondialisation a du bon !

Le président de l'Inalco Jacques LEGRAND et le président de la Cove Joseph MOUDIAPPANADIN ont pu se réjouir du succès mérité de cette longue journée couronnée par un défilé. Les anciens élèves ont pu dialoguer avec des étudiants de toute langue, mais où la Chine et le Japon se taillent la part du lion, quelle que soit leur origine. Mais oui, ce jeune béninois... fait du chinois, cette jeune maghrébine... du japonais. Un nouvel arrivant de province souhaite créer une association russe, Mouhamadou SECK cherche des mécènes pour les sportifs du BDE, d'anciens ambassadeurs nous parlent de la Mongolie et de l'Indonésie.

Nos bulletins *Orients* sont disponibles à la vente et nos annuaires sont distribués gracieusement.

Françoise BARRY

Le 6 octobre dernier, lors de la Rentrée Inal'culturelle de l'INALCO, notre association a eu le plaisir de proposer à tous un certain nombre d'activités : un atelier calligraphie, une initiation au mah-jong, un atelier de cérémonie du thé et un grand quizz sur la Chine. Nous avons également participé à la démonstration d'arts martiaux et au défilé de tenues traditionnelles.

Cette journée a véritablement été pour nous l'occasion de tester de nouvelles idées que nous avons ensuite utilisées pour mettre en place des ateliers tout au long de l'année. L'ambiance était très agréable et les participants n'ont pas hésité à venir découvrir les diverses activités.

Chin'alco

« C'est une journée à graver dans notre mémoire...

La pluie ne cessant de mettre ses grandes larmes,
le soleil s'était installé dans les yeux des bénévoles,

Les danseurs, les acrobates, les muses et les apollons présentant les costumes chatoyants défilèrent sur une lumière intimiste avec élégance et grâce.

À la manière des impressionnistes, la présentation des saveurs orientales s'offraient et se fondaient dans la bouche du public averti.

Les visages ébahis, attentifs, consciencieux s'imprégnaient du savoir des ateliers-découvertes.

Dans une allée toute discrète, un artiste exposait la délicatesse et la sensibilité de ses créations comme une portée de notes de musique.

Comme une flûte traversière, on entendait des vagues de rires dans les halls de l'établissement. »

Évelyne HUET

Secrétaire des études

et secrétaire de séance des conseils de départements de l'Inalco

La journée Inal'culturelle du 6 Octobre 2012 peut être qualifiée de succès, l'ambiance était vraiment au rendez-vous ainsi que la diversité du public et des interventions. En tant que chargée de ce projet, je viens par cet écrit témoigner de mon implication et de la mobilisation d'une véritable équipe.

Cette journée ne s'est pas faite en un jour et je propose de revenir avec vous sur les grandes étapes de l'organisation d'un tel événement à l'Inalco.

Dans un premier temps (avril-mai) j'ai organisé plusieurs réunions de travail et de réflexion sur le nom de la future journée, le contenu que chacun souhaitait y trouver, l'occupation de l'espace, les aspects techniques. Le principal but était de dégager le sens que l'on voulait donner à cet événement, les moyens à mettre en place pour y parvenir et l'organisation dans le temps. La première phase a donc été dédiée à l'organisation d'une équipe autour de l'événement, à la délimitation d'un cadre et aux premières réflexions sur la programmation et le budget.

La seconde phase de ma mission a consisté à entrer plus en contact de façon individuelle avec chaque association (par mail ou rendez-vous) afin de mettre en place une programmation diversifiée et complète, en tentant de mettre en avant toute la richesse culturelle et scientifique de l'établissement. Il s'agissait là de créer une programmation précise correspondant à un parti pris de la part de l'établissement, celle-ci devant répondre à la fois à ce parti pris mais également aux contraintes matérielles, spatiales, techniques et financières. Un équilibre doit donc être trouvé, c'est le moment des négociations, de l'annonce aux associations de ce qu'il sera possible ou non de réaliser. Par conséquent c'est une phase qui peut générer des frustrations, d'où l'importance de faire preuve d'une grande écoute afin de garder une équipe motivée et engagée dans l'événement et ceci malgré les déceptions qui peuvent être grandes.

Enfin la dernière étape est celle de la mise en place concrète de l'événement, rencontre avec les techniciens, réalisation de l'affiche, travail de communication autour du projet. C'est le temps des dernières réunions rassemblant tous les participants de la journée. En effet le projet prend vie, la date approche, il faut donc accélérer et accéder aux aspects plus concrets de la journée. C'est le moment de communiquer sur l'événement, d'envoyer les communiqués de presse, d'aller à la rencontre des acteurs municipaux. Il s'agit en quelque sorte de faire campagne pour l'événement afin de le faire connaître au plus grand nombre. En plus de ce travail, tous les détails techniques et logistiques doivent également être réglés, c'est également le moment des dernières répétitions.

Tout ce travail a été réalisé grâce à la présence d'une équipe solide et engagée dans la création de ce nouvel événement à l'Inalco. Je tiens par ce billet à remercier chaque participant, chaque bénévole pour leurs implication et dévouement et espère sincèrement que cette grande fête culturelle et scientifique pourra voir à nouveau le jour l'année prochaine !

Romane Riou

Les associations étudiantes de l'Inalco

Suite à cette fabuleuse journée de Rentrée inal'culturelle du 6 octobre, il nous a paru intéressant de faire connaître aux anciens élèves les associations étudiantes actuellement actives dans notre établissement et avec lesquelles nous espérons collaborer opportunément.

AESCI

Association des étudiants de la section cambodgienne
 site web : <http://aesci.org/>
 courriel : aesci2004@gmail.com

AET

Association des étudiants de thai
 courriel : aetfrance@gmail.com

Asmahan

Asmahan est une association culturelle des études arabes à l'Inalco. Créée en 2011, elle pour objectifs principaux de :

- promouvoir les cultures arabes au sein de l'Inalco
- soutenir les initiatives étudiantes sur la culture arabe
- animer un réseau de réflexions sur le monde arabe

Elle possède quatre pôles :

- *Pôle culture* : pour informer les étudiants des principaux événements culturels concernant le monde arabe à Paris et partager la culture arabe sous tous ses aspects (journée culturelle prévue le 10 avril 2013).

- *Pôle ateliers* : qui met en place des ateliers de conversation pour permettre aux étudiants de développer leurs capacités d'expression orale.
- *Pôle débats* : qui organise des sessions de débats mensuelles portant sur l'actualité du monde arabe.
- *Pôle voyage* (en projet)

Courriel : association.asmahan@gmail.com

Babel

Babel = Bazar Associatif Balkanique? et enfin pourquoi pas? Il faut savoir que nous commençons à nous orienter de plus en plus vers l'Europe Centrale et Orientale, toutes les autres langues (ou départements) ayant déjà leurs associations propres.

Anciennement association pour l'animation de la vie étudiante du Centre de Clichy, Babel s'adresse aux « petites langues » pour leur proposer une vitrine vers les autres en appuyant leurs projets culturels. À commencer par les Balkans, cette « Macédoine » de langues et de religions. Mais au final sommes-nous si différents?

Courriel : babelien@gmail.com

Becak!

L'association Becak! a été fondée au cours de l'année 2011 par une jeune étudiante dynamique en cursus indonésien-malais, Camille BONNEVILLE.

Le but premier de cette association est de créer des liens entre les différentes promotions d'étudiants d'indonésiens-malais de l'Inalco, mais aussi de réunir tous les amoureux de l'Indonésie autour d'événements culturels et festifs.

Parmi les activités culturelles organisées par l'association on peut citer à titre d'exemple les soirées d'intégrations qui ont lieu à chaque début d'année, les soirées-projection de films indonésiens mensuelles, les ateliers culinaires, les sorties spectacles à l'Ambassade d'Indonésie à Paris, les sorties musées, les pique-niques et la participation à d'autres événements propres à l'Inalco comme la Journée du Goût ou les journées portes ouvertes à destination des futurs étudiants...

Ainsi, les différentes activités de notre association sont essentiellement d'ordre culturel et ont pour but de faire découvrir, partager et promouvoir la culture indonésienne aussi bien au sein de l'Inalco qu'en-dehors.

Courriel : asso.becak@gmail.com

Chin'alco

L'association Chin'alco a été fondée début mai 2012. Présente à la Journée du Goût du 15 mai dernier, avec un atelier raviolis et un stand de nourriture, ainsi qu'à la soirée portes ouvertes du 1^{er} juin, l'association Chin'alco vient de lancer son atelier hebdomadaire de calligraphie (en partenariat avec l'association des étudiants en japonais Dejima) ainsi que ses rendez-vous cinématographiques bimensuels.

De plus, son pôle culturel envoie chaque semaine une newsletter aux adhérents pour leur présenter les expositions, conférences et autres événements en lien avec la Chine qui se tiendront à Paris.

Site web : <http://chinalco.eclablog.com/>

Courriel : association.chinalco@gmail.com

Dejima

Dejima est l'association du département des langue et civilisation japonaises de l'Inalco. Le nom « Dejima » désigne l'île artificielle aménagée pour le commerce avec les Occidentaux durant l'époque Edo et la politique de fermeture au Japon, et qui permettait ainsi de préserver des contacts avec l'Occident.

À cette image, l'association souhaite rassembler les personnes appréciant le dialogue entre la culture japonaise et la culture française, et elle favorise la prise de contact avec des étudiants japonais vivant en France.

Mais Dejima a aussi pour but de développer la cohésion et l'entraide entre les étudiants de l'ensemble du grand département qu'est celui des langues et civilisations japonaises, et de leur offrir, à eux ainsi qu'à l'ensemble de l'Inalco, une ouverture sur le monde japonais.

Pour cela, plusieurs activités sont mises en place régulièrement :

- un club d'échanges culturels et linguistiques entre étudiants japonais et étudiants français se réunit chaque semaine
- des projections de films sont organisées
- une initiation à la calligraphie, grâce à un partenariat avec l'association Chin'alco.

Enfin, Dejima ouvrira grand les portes de la culture japonaise à tous les curieux, lors de son grand événement de l'année qui aura lieu le 3 avril 2012, dans les locaux de l'Inalco.

Courriel : dejima.asso@gmail.com

O'Korea

L'association O'Korea a pour but d'animer la vie étudiante de la section Corée du département Eurasie : organisation de la « Journée de la Corée » (événement annuel) qui se déroule généralement début mai et vise à faire interagir tous les étudiants de l'Inalco autour de ce pays et de promouvoir la culture coréenne via des événements culturels et sportifs. Elle possède plusieurs pôles :

- *Pôle culturel* : projections de films autour d'un thème, ateliers littéraires et artistiques
- *Pôle aide aux études* : partage des connaissances entre les étudiants de la section Corée, échanges linguistiques entre étudiants français et étrangers,
- *Pôle événementiel* : prise en charge des animations de la section, organisation de soirées et sorties autour des calendriers coréens et universitaires
- *Pôle voyage* : recherche de tarifs les moins élevés pour permettre aux étudiants de participer à des échanges interculturels via le système LEX Homestays, partenaire de l'association.

Courriel : asso.okorea@gmail.com

Promethei

Association des étudiants de HEI

Site web : <http://hei-prometheinalco.fr>

Russinalco

Association des étudiants de russe

Courriel : russinalco@gmail.com

Weast

L'intitulé de l'association, issu de la contraction des mots West et East, reflète la volonté d'effacer les frontières afin de faciliter l'approche du monde Sud-asiatique.

Site web : <http://weast.wolf-s.com>

Courriel : weast_inalco@hotmail.fr

Cinquante ans d'enseignement du macédonien

Le mois d'octobre et le début de l'année universitaire éveillent en moi des lointains mais si présents souvenirs que je voudrais partager avec vous. Octobre 1962-octobre 2012 représente cinquante ans d'enseignement du macédonien aux Langues O' devenu Institut national des langues et civilisations orientales.

Ses débuts n'étaient pourtant pas tout à fait un fleuve tranquille. Je venais d'avoir mon diplôme de russe (1960) avec le professeur Jean TRAIN lorsque le professeur Henri BOISSIN, dont je suivais en même temps les cours de traduction de serbo-croate en français, m'a demandé si je voulais être lecteur de serbo-croate. J'en ai été chargée dès 1961. Le professeur André VAILLANT qu'il avait eu comme professeur venait parfois assister à nos examens de serbo-croate. La classe était composée de très bons éléments.

Au cours de l'année j'ai fait part au professeur H. BOISSIN de l'intérêt éventuel du macédonien pour les étudiants de serbo-croate. De son côté lui aussi envisageait de profiter de la présence d'une macédonienne aux Langues O' pour développer l'enseignement de cette langue. Voici comment dès octobre 1962¹ les cours de macédonien ont été introduits aux Langues O'.

Dès que le macédonien figurant sur la liste des langues enseignées aux Langues O' a été affiché (c'était alors sur le mur à côté de la porte de l'entrée principale) les réactions ne se sont pas fait attendre. Monsieur Henri BOISSIN m'a informée que les ambassades de Bulgarie et de Grèce avaient exigé que le mot « macédonien » soit remplacé par « bulgare » pour la première et par « serbe du sud » pour la seconde. Monsieur André MIRAMBEL, administrateur et professeur de grec leur a répondu : « l'École des Langues Orientales n'admet pas que des ambassades étrangères leur dictent la conduite à suivre ».

Si les réactions des ambassades étaient presque prévisibles, celle de l'ambassade de la Yougoslavie d'alors « pourquoi une macédonienne est chargée des cours de serbo-croate » était encore plus surprenante, d'autant que la Macédoine était l'une des six républiques qui entraient dans sa

1. L'année 1963 données dans *Deux siècles d'histoire des langues orientales* est erronée.

composition. Visiblement l'Ambassade yougoslave faisait la différence entre serbe et macédonien. Le professeur Henri BOISSIN, fin connaisseur de l'histoire de cette région des Balkans, a simplement répondu : « Vous connaissez l'histoire du pays comme moi, la Macédoine d'avant-guerre faisait bien partie de la Serbie et non de la Croatie ». Et les choses en sont restées là.

L'autorité de Monsieur Henri BOISSIN était grande. Traducteur juré de quatorze langues, il en pratiquait sept. Sa femme parlait l'albanais et le grec, c'est dire combien il était ancré linguistiquement dans cette région des Balkans alors qu'il avait commencé ses études par les langues du nord : scandinaves, finnois, estonien, ukrainien, pour descendre vers le sud en passant par le roumain, le bulgare, le turc, le macédonien, le grec et l'albanais.

Très attaché au macédonien, il venait assister au séminaire d'Ohrid en été, et à l'albanais, il était l'hôte privilégié d'Enver HODJA dans une période où les étrangers n'étaient pas si bien venus en Albanie. J'ai enseigné ainsi parallèlement le macédonien et le serbo-croate pendant vingt ans avant d'être nommée responsable de l'enseignement du macédonien jusqu'à la fin de l'année scolaire 1996.

Parmi mes étudiants du macédonien, il y a eu les enfants d'enseignants des écoles françaises d'avant-guerre de Bitola (Monastir) et de Skopje, des spécialistes de la Yougoslavie comme Marie-Paule CANAPA, des futurs enseignants comme Christian GUT, Jacques FEUILLET, Bernard LORY, Marcel COURTIADÉ ou Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU qui assure à présent la continuité de cet enseignement.

Jordanka FOULON-HRISTOVA

4^e Festival *Shadows* du cinéma indépendant chinois

Le festival *Shadows* se tient à Paris tous les deux ans depuis 2006. Flora LICHAA, doctorante à l'Inalco, fait partie de l'équipe organisatrice depuis ses débuts. Elle vient de passer une année en Chine et nous présente cette 4^e édition :

« Depuis 2006, le festival *Shadows* fait découvrir une sélection de films indépendants chinois au public parisien. En Chine, l'indépendance cinématographique représente une alternative à l'industrie *mainstream* régie par les critères de la censure politique et les exigences commerciales. Souvent associée à une liberté de création, tant sur la forme que le fond, l'indépendance n'est pas immuable : les pratiques se transforment et s'institutionnalisent depuis leur apparition à la fin des années 1990.

Les deux premières éditions ont mis en avant un jeune cinéma à l'esthétique brute, spontané et enthousiaste. La diversification des thématiques et modes de représentation a orienté la 3^e édition vers une compréhension plus large de l'indépendance, non nécessairement synonyme de dissidence : l'engagement politique se traduit davantage par un regard personnel porté sur le monde que par une prise de position frontale vis-à-vis du pouvoir en place.

Cette 4^e édition pose la question de l'adéquation du terme « indépendant » alors que les modes de production et les écrans se multiplient. Si cette discussion occupe tant les esprits en Chine, c'est probablement parce que ces films reflètent une recherche identitaire individuelle et collective. Au-delà d'une liberté d'expression, l'indépendance doit aujourd'hui être comprise comme un ensemble de valeurs symboliques définies et défendues par un groupe de personnes cherchant leur place dans une société qui les exclut et les stigmatise. Cette quête accompagne la maturation progressive d'un langage cinématographique propre et la tentative d'inscription dans une histoire du cinéma en cours d'écriture. À travers un échantillon de films de tous genres – fiction, documentaire, animation et expérimental – la sélection propose un aperçu des créations, tâtonnements et réflexions s'étant tenues en Chine durant ces deux dernières années. »

Le festival *Shadows* 2012 a permis à un large public, par les séances qui se sont tenues au studio des Ursulines, mais aussi dans les locaux

de l'Inalco, de l'Université Paris-Diderot Paris 7 et ceux de l'Université Paris 8 - Vincennes-Saint Denis.

La soirée inaugurale du 9 novembre nous a permis, au studio des Ursulines, de découvrir des œuvres de jeunes tibétains :

- *The hunter and the skeleton*, film d'animation de Gentsu GYATSO, adaptant une histoire largement répandue dans l'Est du Tibet d'un chasseur rencontrant un squelette et devant déployer ruses et stratagèmes pour vaincre cet esprit maléfique. Alliant les arts traditionnels aux techniques modernes, ce court-métrage est un vrai régal pour les yeux.
- *Old dog*, film de Pema TSEDEN, même s'il nous permet de vérifier que les raccourcis du dessin animé précédent reproduisent avec fidélité le paysage du Qinghai, il soulève les questions essentielles de l'adaptation (ou non) au monde chinois moderne peu scrupuleux, à travers la problématique de garder ou de vendre très cher un vieux chien. Françoise ROBIN, enseignante à l'Inalco, qui connaît personnellement le Tibet et les auteurs, a pu nous éclairer sur tous les points qui ont suscité les questions du public.

Le 14 novembre, c'était un documentaire de 154 minutes, *When the Bough Breaks*, qui a été présenté à l'Inalco dans l'auditorium. La réalisatrice Ji Dan, avec laquelle le public a pu librement converser à la fin de la projection, a pu nous dire comment elle avait réussi à suivre d'aussi près et sur une longue période, les deux filles d'une famille de cinq personnes vivant dans la précarité des faubourgs de Pékin. L'une des jeunes filles n'a qu'une idée en tête, permettre à son frère, le seul mâle de la famille d'accéder à l'université pour changer ce destin dans cette escalade de la misère.

Toutes les personnes qui ont suivi le Festival *Shadows* et ont pu visionner les nombreux films qui y étaient présentés, ont été touchés, voire émus, de découvrir dans ce langage cinématographique de jeunes réalisateurs une tout autre image de la Chine que celle que veulent nous renvoyer les papiers glacés des médias chinois et ceux de la mondialisation. Peut-être assistons-nous à l'émergence d'un nouveau mouvement du 4 mai, visuel cette fois ?

Troisième Salon du livre des Balkans

C'est dans les locaux du Pôle des Langues et Civilisations, 65 rue des Grands Moulins, que s'est tenue la troisième édition du Salon du livre des Balkans, les vendredi 23 et samedi 24 novembre 2012, organisée par l'association Albania¹ en coopération avec de nombreux partenaires associatifs (dont l'AAÉALO), universitaires (Inalco et BULAC), des ambassades et des centres culturels, des médias et une vingtaine d'éditeurs. Ce salon du livre est actuellement la seule initiative, en France, spécifiquement consacrée à la production éditoriale de cette partie de l'Europe.

Cette manifestation grand public a de nouveau réuni plusieurs centaines de visiteurs, parmi lesquels des anciens élèves et amis des Langues O', des étudiants et enseignants de l'Inalco, venus « voir les Balkans autrement... » et débattre autour de la production éditoriale d'hier et d'aujourd'hui consacrée aux cultures de l'Europe du Sud-Est. Celle-ci a réuni des écrivains, des éditeurs et des universitaires autour de pays des Balkans encore trop souvent méconnus.

Trois éditions successives ont permis d'accueillir de nombreux écrivains (romanciers, poètes, dramaturges, historiens...) issus des Balkans dont les œuvres sont toutes ou partiellement disponibles en langue française. À chaque fois, ils ont été invités à s'exprimer au cours de cartes blanches et de tables rondes, aux côtés d'universitaires et de traducteurs français.

En 2010², Nedim GÜRSEL³ et Vassilis ALEXAKIS avaient été les invités de cartes blanches tandis que Ylljet ALIÇKA, Faruk BILICI, Mircea CATARESCU, Velibor COLIC, Ivan COLOVIC, Ozren KEBO, Muhamedin KULLASHI, Mira MEKSI, Besnik MUSTAJAJ, Bessa MYFTIU, Jordan PLEVNES, Luan RAMA, Sonia RISTIC, Luan STAROVA⁴, Virgil TANASE avaient échangé autour des thèmes proposés :

- la littérature de voyage : le regard des voyageurs sur les Balkans, du XIX^e siècle à aujourd'hui.
- les écrivains balkaniques d'expression française : pourquoi écrire dans la langue de l'autre ?

1. Fondée en 1997, l'association est présente sur Internet : www.association-albania.com.

2. Cf. *Orients*, octobre 2010, pp. 29-30.

3. Cf. *Orients*, juin 2010, pp. 151-152.

4. Cf. *Orients*, octobre 2011, pp. 19-21.

- l'émergence des « Balkans romanesques ».
- la traduction : que traduit-on des Balkans en langue française et pourquoi ?

En 2011⁵, Gani JAKUPI, auteur de BD du Kosovo, était l'invité d'une carte blanche tandis que Gabriela ADAMESTEANU, Alexandru CIUBATORIU, Igor HOFBAUER, Letitia ILEA, Florina ILLIS, Dan LUNGU, Ilan MANOUACH, Dodo NITA, Sebastian REICHMANN, Dumitru TSEPENAG, Matei VISNIEC et Aleksandar ZOGRAF avaient dialogué autour de :

- la littérature roumaine : l'imaginaire pour dépasser le réel.
- la Roumanie, vers de nouvelles littératures engagées ?
- la bande dessinée dans les Balkans.

PLC: INALCO-BULAC

En 2012, le Pôle des Langues et Civilisations, situé depuis la rentrée 2011 au cœur du Nouveau Quartier Latin (NQL13) installé dans le 13^e arrondissement de Paris, a accueilli pendant deux jours : trois cartes blanches et trois tables rondes regroupant des grands noms de la littérature balkaniques ainsi que des universitaires parmi lesquels Maria BEJANOVSKA, Stavroula BELLOS, Ioanna BOURAZOPOULOU, Matei CAZACU, Joëlle DALÈGRE, Sedef ECER, Albena IVANOVITCH-LAIR, Galina KABAKOVA, Muhamedin KULLASHI, Pétros MÀRKARIS, Anastasia ORTENZIO, Pierre-André OVIGNE, Evelyne NOYGUES, Jordan PLEVNES, Matéi VISNIEC, Maks VELO, Nina ŽIVEN ČEVIĆ, accompagnés de trois enseignants de l'Inalco : Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU, Bernard LORY et Timour MUHIDINE.

Trois cartes blanches à :

- **Matei CAZACU** : archiviste paléographe, spécialiste de la Roumanie et du monde balkanique, il est né en 1946 à Sinaïa (Roumanie). Auteur du désormais classique *L'Histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale au xv^e siècle : édition critique, traduction, notes et commentaires*, (Droz, 1988-1996-2006), Matei CAZACU a aussi publié de nombreux ouvrages érudits sur l'Europe orientale : *Un État en quête de nation : la République de Moldavie*, (Non Lieu, 2010, écrit avec Nicolas TRIFON), *Des femmes sur les routes de l'Orient. Le voyage à Constantinople aux xviii^e-xix^e siècles* (Georg, 1999), *Au Caucase. Russes et Tchétchènes : récits d'une guerre sans fin (1785-1996)* (Georg, 1998)

5. Cf. *Orients*, octobre 2010, pp. 143-144.

et plusieurs monographies, dont *Gilles DE RAIS* (Tallandier, 2005) et *Dracula* (Tallandier, 2004). Modérateur: Bernard LORY.

- **Muhamedin KULLASHI**: enseignant la philosophie à Paris VIII depuis 1994 et ambassadeur de la République du Kosovo à Paris depuis 2009, il est né en 1949 à Peja (actuel Kosovo). Il a publié de nombreux livres touchant à la philosophie et à l'histoire récente dans les Balkans, parmi lesquels: *Humanisme et haine. Les intellectuels et le nationalisme en ex-Yougoslavie* chez l'Harmattan, en 1998 et *Effacer l'Autre*, en 2006, chez le même éditeur. Dès les années 2000, Muhamedin KULLASHI a publié plusieurs ouvrages à Priština (Kosovo) et Skopje (Macédoine), dont *L'Affrontement des identités* (Dukagjin, 2003), *La Pensée politique moderne* (Académie des Sciences et des Arts du Kosovo, 2005), *Traces et Questions* (Asdreni, 2007), *Pouvoir et Savoir chez Michel FOUCAULT* (ASAK, 2008) et *Politique, guerre et diplomatie* (ASAK, 2012). Modératrice: Évelyne NOYGUIES.
- **Pétros MĀRKARIS**: écrivain, dramaturge et scénariste grec, connu notamment pour ses collaborations avec le cinéaste Theo ANGELOPOULOS, il est né le 1^{er} janvier 1937 à Istanbul en Turquie. Traducteur, notamment de GOETHE, il s'est lancé à 57 ans dans l'écriture de romans policiers avec beaucoup de succès, en Grèce mais aussi à l'étranger. Le personnage central de ses romans partage avec lui la passion rare de se plonger dans les pages du dictionnaire. Ces ouvrages, traduits en français par Michel VOLKOVITCH, sont édités par Points et Le Seuil. La version française de son dernier roman, *Liquidation à la grecque*, est parue en octobre 2012. Modérateur: Michel VOLKOVITCH.

Trois tables rondes :

- **Le Paris des Balkaniques: un regard pluriel sur notre capitale.** Si la « *Génération perdue* » des Américains à Paris ou les auteurs germaniques fuyant le nazisme évoquent immédiatement une image, un courant,... les auteurs balkaniques, toutes nations confondues, ne sont sans doute pas immédiatement associés à la capitale française. Pourtant, ils n'ont cessé, au cours du siècle précédent, d'affluer à Paris: étudiants, écrivains en herbe ou confirmés, badauds, opposants politiques... Comme le fait remarquer Timour MUHIDINE, ce sont plusieurs générations qui ont parcouru les quais de la Seine, attirés par le mythe de Paris, y faisant parfois souche et adoptant la langue pour en faire leur moyen d'expression et « leur Paris », mythe ancien

ou réalité quotidienne, lieu d'inspiration ou terre d'asile... Modérateur : Timour MUHIDINE.

- **Contes et légendes de Balkans.** L'histoire des Balkans, caractérisée par la discontinuité, place les individus en permanence dans l'instabilité et le changement, tant sur le plan des frontières que sur ceux de la nationalité, de l'identité, de la langue, etc. L'oralité, qui a joué un rôle fondamental durant des siècles et qui continue à transmettre l'héritage littéraire et culturel des peuples balkaniques, se caractérise par la continuité. Comme le souligne Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU, la langue orale, la poésie épique et lyrique, les contes, les proverbes, les rites et les mythes représentent la réalité collective parallèle qui, malgré les guerres et les différents empires, assure la continuité spirituelle et nationale dans la discontinuité historique des peuples balkaniques. Modératrice : Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU.

Un spectacle de contes était proposé en prélude à cette table ronde.

- **La Grèce, le retour dans les Balkans ?** Après la chute de la dictature, la Grèce avait entrepris une « débalkanisation » de son histoire en se projetant dans un avenir qui ne pouvait être que bruxellois. La violence de la crise qui frappe le pays aujourd'hui fait ressortir la communauté de destin qui la lie aux autres peuples de la région, qu'ils soient membres ou non de l'Union européenne. À ce titre, comme s'interroge Pascal HAMON, on peut se demander si les valeurs dont est porteuse cette région, notamment l'esprit de résistance et les solidarités familiales, ne sont pas des atouts pour surmonter la crise et si ce retour de la Grèce dans les Balkans ne correspond pas aussi à un ancrage fort dans son histoire et à un retour à certaines de ses racines. Modérateur : Pascal HAMON, fondateur du Salon.

Trois activités participant à la célébration du centenaire de l'État albanais :

- **Un film composé de photos et de scènes tournées en 1913 : *Albanie, cent ans d'indépendance*.** Le 16 octobre 1913, Jean BRUNHES et Auguste LÉON arrivent en Albanie avec pour mission de documenter *Les Archives de la Planète* récemment créées par Albert KAHN à Paris. Après Durrës et Tirana, ils s'arrêtent à Shkodra, avant de continuer leur itinéraire « albanais » par Prizren (actuel Kosovo), Skopje, Monastir et Struga (ARY de Macédoine). Ils photographient divers personnages, des gens simples, des monuments ou des paysages,

filment des scènes de marché, des modes de vie et des mœurs, avant que tout cela ne soit englouti par la marche accélérée de la modernité.

Ces photos et ces instants filmiques exceptionnels ont été projetés dans l'auditorium du PLC grâce à l'Ambassade de France à Tirana, au Musée Albert KAHN et au Centre des études d'albanais de l'Académie des Sciences de Tirana.

- **Une exposition photographique de Kolë IDROMENO (1860-1939).** Artiste albanais d'une culture encyclopédique, à la fois peintre et sculpteur, architecte, ingénieur, musicien, photographe et pionnier de la projection cinématographique dans son pays, Kolë IDROMENO est né à Shkodër (Albanie) le 15 août 1860. Les dix-sept clichés exposés pour la première fois en France ont été réunis grâce au Centre des études albanaises, à Tirana, et à son directeur, Ardian MARASHI, également responsable des enseignements d'albanais à l'Inalco.
- « À la croisée des alphabets » avec Alexandre ASANOVIC, responsable du Pôle collections de la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations (BULAC), et « Le fonds albanais de la BULAC » par Amélie PETITEAU, chargée de collections pour le domaine albanais : une conférence proposée par la BULAC.

De Marin BARLETI à Gazmend KAPLLANI, la BULAC détient plus de 2000 documents d'une grande variété et rareté concernant le domaine albanais qui s'étendent sur plusieurs siècles. Ce fonds, unique en France, est notamment susceptible de plaire aux albanophiles en quête de nouveaux auteurs d'expression albanaise ou autres (auteurs de la diaspora) dont certains sont traduits en français.

Au cours du Salon, un hommage a été rendu à Vlado CVETANOVSKI, metteur en scène de *Euripide revient dans les Balkans*, une pièce écrite par Jordan PLEVNESH, et un long métrage de fiction, *Vampire local* de Branko BALETIC, a été projeté.

Comité d'orientation et d'organisation du Salon du Livre des Balkans 2012

Pascal HAMON (fondateur du salon), Loran BIÇOKU, Boris Dino, Evelyne NOYGUIES, Jean-Luc PERRIN, Yves ROUSSELET, Makfired SHAQIRI, Ornela

TODORUSHI de l'Association Albania ; Jérôme CARASSOU (Éditions Non Lieu),
Bernard LORY, Hélène ROUSSELET et Antony SMAL.

Informations réunies par Évelyne NOYGUIES
(Membre du CA de l'AAÉALO et membre du comité d'orientation
et d'organisation du Salon du Livre des Balkans)
à partir du programme du Salon du Livre des Balkans
mis en forme par Jérôme CARASSOU

Colloque du vendredi 30 novembre 2012, organisé à la Fondation SINGER-POLIGNAC.

Intelligentsia

Un siècle de relations intellectuelles franco-russes à travers les archives (1917-1991)

Simultanément à la brillante exposition à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts sur le même sujet organisée par les commissaires (pas du peuple!), Véronique JOBERT, professeure émérite de l'Université Paris-Sorbonne (membre du conseil d'administration de l'AAÉALO) et Lorraine DE MEAUX, chercheur chargé de mission à l'Institut français pour la saison littéraire et linguistique France-Russie 2012, ce colloque était placé sous la houlette de l'Institut français, l'Université Paris-Sorbonne et la Fondation SINGER-POLIGNAC.

Ouvert par Xavier DARCOS, Président de l'Institut français qui se réjouit du succès des saisons croisées, initiative française tendant à introduire la société civile dans les relations entre pays et permettant, grâce à une plongée dans les archives, d'ouvrir de nouvelles pistes, le colloque vit successivement évoqués :

- la mise en condition de l'élite française par la propagande habile des « chargés de com » de STALINE,
- le triomphe de la parole écrite contre les mensonges officiels des dissidents restés en territoire soviétique ou « chassés », en Occident,
- l'itinéraire baroque d'un officier français catholique, Pierre PASCAL, resté dix-sept ans en URSS depuis 1919, tour à tour séduit puis atterré par le projet communiste, le « sphinx » d'après Boris SOUVARINE, Russe vivant en France exclu du Parti communiste en 1924, pour finir professeur de littérature russe en Sorbonne dans les années cinquante,
- ou celui d'un équilibriste tel le journaliste Ilya EHRENBORG, juif de Kiev entré au Parti en 1906, ami de BOUKHARINE, mais critique de la révolution, correspondant des *Izvestia* à Paris, ami d'André MALRAUX à qui il propose une « Union antifasciste des écrivains », un ami juré d'ARAGON. Instrument jugé utile par sa contre-propagande visant l'URSS dans l'esprit reptilien de STALINE, il fut en définitive épargné par les purges une fois retourné en URSS, après l'invasion de la France par les troupes hitlériennes.

Les participants au colloque évoquèrent par ailleurs le combat des dissidents, ou plutôt en russe *inalkomysliachtchi* (ceux qui pensent autrement), la chaîne de solidarité est-ouest qui permit le passage des manuscrits de *L'Archipel du Goulag* de SOLJENYTSINE, (800 feuillets restés cachés dans une boîte enterrée en Estonie !), leur réception par les éditeurs russes occidentaux, notamment Alexandre TVARDOVSKY et Claude DURAND, les traducteurs affûtés et passionnés, l'accueil chaleureux de certains dissidents, Andrei SINIAVSKY, André AMALRIC, l'accès à la nationalité française pour certains grâce à Jacques CHIRAC et bien sûr le succès auprès du public français du *Docteur Jivago* ou de *La Roue rouge*. Cela malgré l'observation faite alors : « Le Comité Central fonctionne dans les cerveaux de l'intelligentsia française ».

Les relations entre les deux pays donnaient lieu à des voyages, malgré le cordon sanitaire de 1921, car la « grande lueur à l'est », expression de Jules ROMAIN, attirait journalistes, écrivains tandis que de nombreuses associations soviétiques, VOKS, Intourist, France-URSS proposaient le voyage en Utopie à un large public segmenté, où les prolétaires sont séduits tandis que les milieux plus aisés apportent eux leurs devises et que les écrivains, tels CÉLINE ou plus tard Maurice DRUON, y dépensent sur place leurs droits d'auteurs.

L'histoire longue fut évoquée par Antoine MARÈS, professeur à Paris I, racontant la fonction mémorielle de l'Institut d'études slaves fondé par André MAZON, philosophe, emprisonné à Moscou en 1918, hostile à la Révolution, qui fit de cette institution un lobby géopolitique avec sa salle de réunion, sa bibliothèque et sa revue. Faire connaître à la France les pays slaves qui pouvaient servir d'arme contre la menace allemande, accueillir étudiants et chercheurs de ces pays, coopérer avec leurs diplomates, telle fut l'action de ce « patriarche », auquel succédèrent Paul BOYER et Roger PORTAL.

À la secrétaire perpétuelle de l'Académie française, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, aux professeurs émérites Jacques CATTEAU, Georges NIVAT, Michel AUCOUTURIER, Boris FREZINSKI, historien de Saint Pétersbourg, à Sophie COEURÉ, professeur d'histoire contemporaine à Paris VII, purent s'adresser, dans le public, de nombreux témoins de ces années de la proche après-guerre, témoins des discordes est-ouest, de la stagnation soviétique, enfin de la chute du mur. C'était une sorte d' « affaire de famille » de tous ceux qui connurent de près ou de loin les « hauteurs béantes » d'Alexandre ZINOVIEV.

Cocktail bi-annuel des anciens diplômés de la filière «commerce international» (CPEI) de l'Inalco

Ce 30 novembre 2012, le cocktail des anciens de la filière CPEI créée en 1970 a débuté par une conférence-débat et des échanges entre anciens et étudiants dans l'auditorium de l'Inalco. Le public a pu écouter cinq anciens (des « anciennes » !) qui ont présenté leur parcours et leur métier.

- Sahé CIBOT, « manager des projets japonais » pour le festival Japan Expo, nous a parlé de son métier et des relations avec les artistes japonais notamment.
- Jessica TOUBOL a présenté le métier d'acheteur et son parcours aux États-Unis.
- Katerine PARVIS travaille dans le domaine de l'interprétation et la traduction, avec une spécialisation en stratégie d'entreprise. Elle travaille en indépendant (sous forme juridique EURL), et ses clients principaux sont des cabinets de conseil en stratégie d'entreprise.
- Aurélie SIRDEY est actuellement *Executive Coach* experte en management & multiculturel mais a occupé la fonction de directrice marketing chez Shiseido.

Toutes les quatre sont diplômées en japonais.

- Laure JAURIAC, diplômée en russe, a présenté son parcours chez *Yves Rocher* qui l'a amenée à ouvrir les premières boutiques en Ukraine et URSS et à développer l'ensemble de ce marché colossal pour cette entreprise. De nombreux étudiants ont d'ailleurs à sa suite travaillé ou effectué des stages chez *Yves Rocher*.

Le cocktail, qui a lieu tous les deux ans, a pu réunir cette année, dans de très bonnes conditions, les anciens et les étudiants actuels de master. Ce cocktail a été aussi l'occasion de fêter la parution de l'annuaire des anciens diplômés qui paraît tous les deux ans. Cet annuaire existe uniquement en version papier. On peut l'acquérir en adhérant à l'association des anciens diplômés du CPEI. Il est envoyé également chaque année à des recruteurs et

directeurs de ressources humaines des entreprises avec lesquelles la filière collabore déjà ou avec lesquelles elle souhaite travailler.

Le cocktail a réuni plus de cent quarante personnes, étudiants, anciens, entreprises, personnels enseignant et administratif de l'Inalco. La soirée fut, aux dires de tous, très réussie et chaleureuse.

Catherine LEGEAY-GUILLON

Directrice des études de la filière commerce internationale (CPEI)

Membre de l'AAÉALO

Journée Métiers de la filière CFI du 1^{er} décembre 2012

Dans le cadre du cours «Préparation aux métiers», j'ai organisé une journée de rencontre, le 1^{er} décembre 2012, entre les étudiants de la filière et des organismes, associations, et anciens étudiants de l'Inalco. Plusieurs de ces derniers sont venus témoigner de leur parcours et partager avec les étudiants. Ceux-ci ont apprécié la qualité des échanges qui ont dépassé le niveau «prise d'information» et ont vraiment permis des partages de grande qualité, qui leur ont apporté des réponses individualisées très professionnelles et humaines.

Je tiens vraiment à remercier les anciens de l'AAÉALO qui nous ont aidés à préparer cette journée à laquelle ils ont participé avec professionnalisme et générosité. Ils ont ainsi témoigné d'un «esprit interculturel» de coopération, d'ouverture et d'attention à l'autre, au-delà des différences, des générations et des cultures.

Puisque l'occasion m'est ainsi fournie, je suis heureuse de vous présenter ci-après la filière CFI, qui a été créée à l'Inalco en 1994.

Filière Communication et Formation Interculturelle – CFI

Missions et spécificité :

- *Répondre* aux besoins croissants de la communication interculturelle, du dialogue interculturel, des enjeux de la diversité linguistique, culturelle et de la mondialisation en s'appuyant sur le *multilinguisme* propre aux étudiants des Langues Orientales.
- *Former* à l'interculturel - longtemps limité au contexte de la migration et de l'école - qui se développe de plus en plus dans des secteurs tels que les archives, les politiques du livre, le patrimoine, les projets culturels.
- *Développer les compétences* professionnelles, techniques et technologiques du domaine de la communication numérique.

Formation :

Une mention de licence L2 et L3, «*Communication Interculturelle et langues du monde*» (CLIM)

- Domaine : Langues Cultures et Sociétés du Monde (LCSM)

- Mention : Langues du Monde et Formation Appliquée (LMFA)
- Spécialité : Communication Interculturelle et Langues du Monde (CILM). Cette spécialité est accessible pour les 64 langues de l'offre LCE et LMFA de l'Inalco, à partir de la 2^e année de licence.

Un diplôme d'établissement (niveau L2 + L3) APCI: *Approche Professionalisante de la Communication Interculturelle*.

Ce diplôme regroupe sur un an les enseignements de L2 et L3 de la formation Communication Interculturelle et Langues du Monde de la mention LMFA

Un diplôme d'établissement : Magistère Mag-C2i niveaux Mag 1 et Mag 2.

Une formation qui privilégie une démarche interdisciplinaire, tant dans une perspective professionnelle que de recherche. Ses enseignements sont articulés autour des axes thématiques suivants :

- Problématiques interculturelles et compétences disciplinaires : archives, politiques du livre, patrimoine, sciences de l'information, coopération...
- Médiation multiculturelle, langue(s) et textes
- Ingénierie de projets
- TIC (technologies de l'information et de la communication), culture numérique et communication
- Contextes professionnels.
- Démarche comportementale, relationnelle et communicationnelle en situation multiculturelle.

Cette filière professionnalisante apporte des outils concrets et variés aux étudiants qui se dirigent vers les métiers du conseil, de l'humanitaire, de la gestion de projet, de l'action culturelle ou de la communication.

Pour plus d'informations il est possible de voir des travaux d'étudiants qui sont directement visibles sur le site de la filière qu'ils ont eux-mêmes créé (Site Inalco > filière professionnelles > Communication et formation interculturelle).

Élisabeth COLLARD

Directrice des études de la filière CFI

Communication et Formation interculturelle

Membre de l'AAÉALO

Contact : elisabeth.collard@inalco.fr

Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE

Fille de Georges ZOURABICHVILI et de Nathalie VON PELKEN, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE descend d'une famille d'aristocrates géorgiens originellement fortunée qui connut, après la révolution russe, une grande pauvreté. Compte parmi ses ancêtres de grands serviteurs de l'Empire, des contestataires du même Empire, le président de l'Académie des sciences sous Catherine II et trois régicides. Cette hérédité la prédisposait naturellement à l'étude de l'histoire et de la science politique qu'elle a enseignées à la Sorbonne avant de transférer sa chaire professorale à l'Institut d'études politiques de Paris.

Elle a étudié à l'Université de la Sorbonne à Paris où elle a obtenu un doctorat en histoire, puis un doctorat d'État ès lettres et sciences humaines. Elle est aussi diplômée de l'Institut d'études politiques (Sciences Po) de Paris.

Professeure d'histoire à l'université Paris I-Panthéon Sorbonne et professeure des universités à l'IEP de Paris, ancien membre du comité directeur de l'Institut d'études slaves, administratrice de l'East-West Institute for Security Studies à New York (États-Unis), vice-présidente des Archives diplomatiques françaises, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE est aussi professeure invitée dans de nombreuses universités étrangères, en Amérique du Nord et au Japon surtout, elle est docteure *honoris causa* de l'Université de Montréal et de l'Université Catholique de Louvain.

Membre de l'Académie française (élue le 13 décembre 1990 à la succession de Jean MISTLER), elle fut élue au Parlement européen en juin 1994 pour cinq ans, puis secrétaire perpétuel de l'Académie française le 21 octobre 1999, membre étranger de l'Académie des sciences de Russie (depuis 2003), des Académies de Belgique, Roumanie, Géorgie et d'Athènes (Grèce).

Elle a publié :

- *L'Union Soviétique de Lénine à Staline*, Éditions Richelieu, 1972, 442 p.
- *L'Empire éclaté*, Flammarion, Paris, 1978, 320 p. (prix Aujourd'hui).
- *Staline. L'Ordre par la terreur*, Paris, Flammarion, 1979, 288 p.
- *Le Pouvoir confisqué. Gouvernants et gouvernés en URSS*, Paris, Flammarion, 1980, 336 p.

- *Le Grand Frère : l'Union soviétique et l'Europe soviétisée*, Paris, Flammarion, 1983, 384 p.
- *La Déstalinisation commence*, Paris, Complexe, 1984, 208 p.
- *Ni Paix ni Guerre : le nouvel empire soviétique ou du bon usage de la détente*, Paris, Flammarion, 1986, 396 p.
- *Le Grand Défi : bolcheviks et nations, 1917-1930*, Paris, Flammarion, 1987, 340 p.
- *Le Malheur russe. Essai sur le meurtre politique*, Paris, Fayard, 1988, 560 p.
- *La Gloire des nations ou La fin de l'empire soviétique*, Paris, Fayard, 1990, 492 p.
- *Victorieuse Russie*, Paris, Fayard, 1992, 440 p.
- *L'URSS de la Révolution à la mort de Staline, 1917-1953*, Paris, Seuil, 1993, 384 p.
- *Nicolas II : la transition interrompue*, Paris, Fayard, 1996, 552 p. (prix des ambassadeurs 1996).
- *Lénine. La Révolution et le pouvoir*, Fayard, Paris, 1979, 698 p. (prix Grand Vefour de l'histoire 1998).
- *La Russie inachevée*, Paris, Fayard, 2000, 360 p. (prix du Cercle de l'union).
- *Catherine II, un âge d'or pour la Russie*, Paris, Fayard, 2002, 656 p.
- *L'Impératrice et l'abbé : un duel littéraire inédit entre Catherine II et l'abbé Chappe d'Auteroche*, Paris, Fayard, 2003, 640 p.
- *Nations et Saint-Siège au xx^e siècle*, colloque sous la direction d'Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, Paris, Fayard, 2003, 462 p.
- *Russie, la transition manquée*, collection «Les Indispensables», Paris, Fayard, 2005, 1032 p.
- *L'Empire d'Eurasie. Une histoire de la Russie de 1552 à nos jours*, Paris, Fayard, 2005, 506 p.
- *La Deuxième Mort de Staline*, Paris, Éditions Complexe, 2006, 276 p.
- *Alexandre II. Le printemps de la Russie*, Fayard, 2005, 522 p.
- *La Russie entre deux mondes*, Paris, Fayard, 2010, 327 p.
- *Des siècles d'immortalité, l'Académie française, 1635*, Fayard, Paris, 2011, 350.

Décorations :

- Grand-croix de la Légion d'honneur
- Officier de l'ordre national du Mérite
- Commandeur des Palmes académiques
- Commandeur des Arts et des Lettres
- Commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique

Danielle ÉLISSEFF

Mon enfance et mon adolescence ont été bercées d'histoire médiévale : c'était ma passion de petite fille, puis d'adolescente isolée ; je rêvais d'être chartiste, ce que je suis devenue effectivement, et je le reste avec conviction. Mais un jour de mes dix-neuf ans, j'ai voulu regarder le monde avec d'autres yeux que ceux de Grégoire de Tours ou même ceux de Marco Polo dont les merveilles ne comblaient pas ma faim. J'ai vu la France et l'Europe pour ce qu'elles sont : une des deux extrémités de l'Eurasie ; et j'ai voulu voir l'autre.

Ce sont alors les Langues O' qui m'en ont ouvert les portes ; elles m'ont appris à changer de point de vue, à examiner sous un angle différent les espaces, mais aussi les traces du temps, la structure originale d'un langage inconnu, une autre façon de dire avec des mots ou des images les angoisses et les convictions des hommes.

Les Langues O' m'ont appris les biais et la relativité des regards ; je leur en serai reconnaissante toute ma vie, d'autant plus que c'est dans le droit fil de cet intérêt pour l'Extrême-Asie, au Japon (où j'étais alors pensionnaire de la Maison franco-japonaise ; mes « vieux maîtres » Paul DEMIÉVILLE et Frédéric JOUON DES LONGRAIS m'y avaient envoyée) que j'ai rencontré Vadime ÉLISSEFF. Il était en ce temps directeur du musée CERNUSCHI (il exercera plus tard la même fonction au musée GUIMET) ; il allait devenir le père de mes quatre enfants, mon mari et le président de l'association des anciens élèves (1976-1983) à laquelle il a redonné un souffle vivant et moderne, en créant notamment les « Amicales ». Il serait très heureux de voir aujourd'hui les développements de cette communauté devenue si active et diverse.

Pour ma part, j'œuvrais, à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), animant avec Michel CARTIER et Jacqueline NIVARD la *Revue bibliographique de sinologie* ; j'enseignais également à l'École du Louvre. Et je me livrais, comme je le fais toujours, avec joie à ma passion : écrire des livres de « médiation » pour le grand public et les étudiants se lançant sur les chemins parfois rocailleux de la sinologie.

Archiviste-paléographe (École des Chartes, 1964), docteur en études extrême-orientales (Paris VII, 1981), diplômée de l'École pratique des hautes études (IV^e section, 1965), de l'École nationale des langues orientales vivantes (chinois, 1964) ; ancienne élève de l'Université de Tokyo (département « Archéologie

d'Extrême-Orient», 1966). *Coéditeur en chef de la Revue Bibliographique de Sinologie (1982-2004). Chercheur (depuis 1982) au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine de l'École des hautes études en sciences sociales. Enseignement à l'École du Louvre (cours d'Histoire générale de l'art de la Chine et du Japon, 1983-2010). Membre correspondant (depuis 2012) de l'Académie des Sciences d'outre-mer (5^e section).*

Activité scientifique actuelle

Participation aux travaux du groupe « Savoirs techniques et patrimoine culturel immatériel (xvii^e-xxi^e s) : Formation, tradition, transmission », au sein du « Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine » (CECMC) de l'EHESS.

Thèmes de recherche

Histoire des représentations et, plus particulièrement : représentation des femmes ; images du lien homme-animal.

Principaux ouvrages récents

- *Hybrides chinois, la quête de tous les possibles*, Paris, Louvre Éditions / Hazan, 2011.
- *Histoire de l'art : la Chine, des Song (960) à la fin de l'Empire (1912)*, Paris, Réunion des Musées Nationaux / École du Louvre, 2010.
- *Art et archéologie de la Chine : du Néolithique à la fin des Cinq Dynasties (v^e millénaire avant notre ère – 960 de notre ère)*, Paris, Réunion des Musées Nationaux / École du Louvre, 2008.
- *Cixi, impératrice de Chine*, Paris, Perrin, 2008.
- *L'art chinois*. Paris, Larousse, 2007. (« Reconnaître et comprendre »)
- *xx^e siècle : La grande mutation des femmes chinoises*, Paris, Bleu de Chine, 2006.
- *Confucius, des mots en action*, Paris, Gallimard, 2003. (« Découvertes », n° 440).

Mireille HADAS-LEBEL

L'honneur que vient de me conférer l'association des anciens élèves de l'Inalco m'oblige à un long retour sur le passé. Ce regard rétrospectif me montre à quel point ma vie est liée à l'École nationale des langues et civilisations orientales vivantes (ENLOV) devenue après 1968 l'Inalco. L'ancienne élève de l'ENLOV que je suis ne se doutait pas qu'un jour elle serait professeure à l'Inalco pendant la majeure partie de sa carrière universitaire.

Mon plus lointain souvenir des Langues O' me reporte à l'automne 1960 quand, après avoir réussi au concours d'entrée à Normale Supérieure de Sèvres, j'ai éprouvé le besoin, comme tant d'autres de mes camarades sévriennes, de sortir des lettres classiques. L'hébreu était encore alors à ses débuts aux Langues O' : pas de vraie chaire mais deux cours par semaine les lundis et mercredis matin pendant trois ans pour obtenir le diplôme. L'enseignement était alors assuré par Mendel HOROWICZ qui devait être remplacé en 1962 par Haïm ZAFRANI, ainsi que par un jeune assistant, René SIRAT, aumônier de la jeunesse. Un cours de civilisation nouvellement créé venait d'être attribué à une jeune agrégée, Lilly SCHERR, ce qui ne dispensait pas de suivre les cours d'histoire du Proche-Orient dispensés par M. COLOMBE. Notre salle attitrée était la salle 2 du rez-de-chaussée, alors disposée en gradins, qui a fait place au centre de reprographie dans les années 80.

Ce passage de trois ans aux Langues O' aurait pu n'être qu'une parenthèse pittoresque si la grande histoire n'était intervenue. À la rentrée 1967, René SIRAT, qui venait officiellement d'être nommé à la chaire d'hébreu, vit plus que doubler le nombre d'étudiants intéressés par cette langue. Bien décidé à obtenir un poste de maître-assistant pour le seconder, il lui sembla que mes diplômes (agrégation de grammaire, diplôme de l'ENLOV) et le fait que j'avais entre-temps suivi les cours dispensés par André NÉHER à l'Université de Strasbourg, me qualifiaient pour le poste. En réalité, j'avais encore beaucoup à apprendre, mais l'expérience devait montrer qu'on n'apprend jamais aussi bien que lorsqu'on doit enseigner.

Ma nomination comme maître-assistant d'hébreu à l'ENLOV, en janvier 1968 ne pouvait me libérer en cours d'année de mon enseignement de lettres classiques au Lycée Bergson. Il fallut donc pendant quelques semaines se préparer à un surcroît de travail, quand brusquement tout s'arrêta. Nous étions en mai 68. Les grèves de transport m'empêchaient de me rendre

au Lycée Bergson, mais pas au 2 rue de Lille dont j'étais toute proche. J'assistais sidérée à des réunions houleuses menées par des étudiants ou des collègues plus âgés, souvent très en pointe. On ne voyait pas où cela menait, mais il était clair qu'on était en train d'inventer l'université nouvelle et les nouvelles Langues O'.

Cela prit quelque temps, beaucoup de temps même, car l'on peut considérer que la véritable conclusion de cette tempête a été, à la rentrée 2011 (43 ans après!), l'installation des Langues O' enfin réunies dans ses nouveaux locaux de la rue des Grands Moulins. En vingt-six ans d'enseignement à temps plein (de 1968 à 1994), suivi de dix ans d'enseignement à temps partiel (1994-2004), j'ai connu tous les soubresauts de la révolution, les grèves du début, la division en sections de langue et leur dispersion aux quatre coins de Paris, les espoirs de réunification résurgents et toujours déçus, discutés au Conseil d'administration, où j'ai siégé de 1976 à 1996 (dont deux ans en tant que membre extérieur). J'ai vu se succéder des générations d'étudiants dont je retrouve certains ici ou là, j'ai noué des amitiés durables avec mes collègues, j'ai vu la section d'études hébraïques prospérer sous la houlette de René-Samuel SIRAT, qui n'a cessé d'en étoffer l'enseignement avec l'aide précieuse de 1974 à 1991 de notre secrétaire Michèle HASSOUN. Que mes successeurs me pardonnent ! L'époque de Clichy que j'ai connue reste dans mon souvenir la grande époque de la section d'études hébraïques, où le nombre d'étudiants croissait chaque année malgré l'éloignement du centre de Paris, où les projets fleurissaient : Capes, agrégation, création de la revue *Yod*, colloques. Il y avait là l'enthousiasme des débuts et de la jeunesse. Nous avions l'impression d'innover et de construire.

L'enseignement de l'hébreu avait pris de tout autres proportions qu'à ses débuts. Il ne s'agissait pas seulement, comme à l'ENLOV, d'apprendre les rudiments de la langue suivis d'une initiation à la littérature et à la presse, mais de redécouvrir une langue trimillénaire dans tous ses aspects : Bible, Talmud, philosophie du Moyen Âge, renaissance hébraïque, littérature moderne et contemporaine, autant de matières échelonnées sur quatre ou cinq ans qui se retrouvaient au programme des concours. J'avais eu la chance de me voir confier dès 1970 un cours passionnant sur l'histoire de la langue hébraïque. Celle-ci est encore pour moi un sujet d'émerveillement, puisque l'hébreu est la seule langue réputée morte qui ait réellement ressuscité ; dans mes cours de philologie je pus appliquer à l'analyse morphologique et stylistique des textes la technique apprise lors de la préparation de l'agrégation de grammaire.

En parallèle, l'enseignement de la civilisation s'enrichissait de cours nouveaux : sociologie du judaïsme avec Doris BENSIMON, cinéma avec Lilly SCHERR, histoire des Juifs de France avec Béatrice PHILIPPE. D'anciens étudiants venaient aussi peu à peu se joindre à l'équipe.

En 1992, lorsque me fut passé le flambeau de la direction administrative, je compris qu'elle nécessitait une attention de tous les instants qui laissait peu de place à la recherche personnelle que j'avais heureusement pu développer précédemment. J'avais eu la chance d'être nommée professeure dès 1977 avant même de terminer ma thèse d'État inspirée par ma double formation : *L'image de Rome dans la littérature juive d'époque hellénistique et romaine* parue en 1990 aux éditions du Cerf sous le titre « Jérusalem contre Rome » et reprise en 2012 en livre de poche-CNRS.

En 1994, mon élection inattendue à un poste d'histoire des religions en Sorbonne suscitée par mon sujet de thèse, me libéra de l'administration, m'apporta d'autres satisfactions, mais aussi m'éloigna peu à peu des études hébraïques proprement dites. Il me resta quelque temps un séminaire de traduction à l'Inalco d'où l'on a vu sortir quelques traducteurs désormais connus. J'avais, du moins encore à la Sorbonne, l'occasion d'initier à l'hébreu biblique les étudiants d'histoire. Contribuer à faire découvrir les beautés de la langue hébraïque était chaque année pour moi un plaisir renouvelé.

Voici donc venu le temps du souvenir, de la nostalgie, des bilans. De nouvelles générations sont déjà en marche. Je leur souhaite bon vent.

Nathalie LOISEAU

Fille de Claude DUCOULOMBIER, banquier, et de Madame, née Josée PRAT, Nathalie a épousé Bertrand LOISEAU, banquier. Après avoir fait des études secondaires au lycée Carnot à Paris, elle se forme aux Langues O' où elle est diplômée de chinois. Elle est aussi diplômée de l'Institut d'études politiques (Sciences Po) de Paris.

En vingt-six ans de diplomatie Madame LOISEAU a travaillé et vécu sous tous les continents. Elle commence sa carrière en étant affectée à la direction de l'information et de la presse (1986-88), puis à la direction Asie et Océanie (1988-90) au ministère des Affaires étrangères. Troisième secrétaire d'ambassade en Indonésie (1990-92), rédactrice à la direction des Nations Unies et organisations internationales à l'administration centrale (1992-93), elle se consacre aux accords de paix du Cambodge et de Somalie. Conseillère au cabinet d'Alain JUPPÉ, ministre des Affaires étrangères, (1993-95), puis première secrétaire au Sénégal (1995-99), elle apprend à négocier avec les rebelles de Casamance, à vivre avec le paludisme et à conjuguer sa carrière avec la naissance de ses enfants.

Elle occupe ensuite le même poste au Maroc (1999-2002) avant de devenir deuxième conseillère, directrice du service de presse et porte-parole de l'ambassade aux États-Unis (2002-07) au moment où George BUSH attaque l'Irak. Comme la France s'y oppose, la presse américaine se déchaîne : les « Cheese eating surrender monkeys » (singes capitulards bouffeurs de fromage) gratifieraient Saddam HUSSEIN de passeports, d'armes ou de « pièces détachées à double usage ». Nathalie LOISEAU et l'ambassadeur, Jean-David LÉVITTE, ripostent dans une lettre ouverte pour le *Washington Post* : « Peuple américain, on vous ment. Voici la vérité... ».

Elle poursuit sa carrière au ministère des Affaires étrangères et européennes comme sous-directrice d'Afrique du Nord (2007-08), puis directrice adjointe (2008-09) à la direction d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, directrice des ressources humaines (2009-11). Nommée fin 2011 par Alain JUPPÉ directrice générale de l'administration et de la modernisation, haut fonctionnaire correspondant de défense et de sécurité auprès du ministre des Affaires étrangères, du ministre délégué chargé des Affaires européennes, du ministre délégué chargé du développement, de la ministre déléguée chargée de la Francophonie et de la ministre déléguée chargée des

Français de l'étranger, elle fut évincée par Laurent FABIOUS au mois d'août 2012.

L'association *Femmes et diplomatie* s'est élevée contre « la façon dont le remplacement de Madame LOISEAU a été opéré : sans faute professionnelle, sans préavis, sans nouveau poste ». D'après le *Journal du dimanche*, l'Élysée s'en serait ému. En novembre 2012, elle est nommée directrice de l'École nationale d'administration (ENA) tout en cumulant trois qualités qui auraient dû l'éloigner de ce poste : femme, diplomate, non énarque. Elle refuse toute étiquette politique : « Mon choix de vie professionnelle, c'est le service de l'État. Je ne veux pas d'autre étiquette. Je ne suis pas une fonctionnaire de droite ou une fonctionnaire de gauche » (*Le Monde* du 6 novembre 2012).

En réponse à sa nomination à notre comité d'honneur, elle nous a écrit : « Je suis en effet très attachée à l'Inalco et à la formation que j'y ai reçue ».

Décoration : Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite.

Les parcours des anciens élèves de l'Inalco sont tous extrêmement personnalisés, individualisés, spécifiques, disons-le carrément : uniques.

Le premier forum professionnel de février 2012 m'avait donné l'occasion de faire la connaissance d'Anthony BOUTHELIER. Cet homme, à la haute stature, était arrivé le premier, avec sa valise, car il prenait l'avion en fin de matinée pour le Mali. Son énergie et son dynamisme m'avaient fortement impressionnée. Alors, pour en savoir un peu plus, car le temps passé ensemble avait été compté, j'ai envisagé de l'interroger pour notre rubrique Témoignages.

Lui ayant soumis le questionnaire-type qui donne la trame des entretiens, j'ai eu la joie de recevoir un texte avec une introduction que je ne résiste pas à vous livrer :

« Votre questionnaire m'a contraint à ordonner mes souvenirs et ce n'est pas une mince affaire car, étant encore dans l'action, l'avenir me préoccupe plus que le passé. J'ai donc griffonné un paquet de notes et vous les envoie. »

Vous comprendrez aisément, en lisant ces notes, pourquoi je n'ai pas souhaité en modifier la forme...

Françoise MOREUX

Un plouc aux Langues O'

La Découverte

Le bac en poche j'atterris en hindi chez Pierre MEILE mais, pour rassurer des parents inquiets de ce choix farfelu, je m'inscris aussi en licence d'économie politique. Comment un élève du collège de Montargis, sous-préfecture du Loiret, peut-il avoir l'idée de Langues orientales ? En cours d'anglais je me fais surprendre à lire l'autobiographie de GANDHI, *Mes expériences de vérité*, et le professeur étonné par le niveau de mon intérêt me punit de huit heures de colle pour achever la lecture de l'ouvrage. Plus tard un ami plus âgé, élève de grec moderne, me décrit les Langues O' avec sa palette de quatre-vingts langues.

Langues O' en 1955, avec moins de 1 500 élèves, a la taille d'un gros lycée mais déjà les locaux de la rue de Lille sont trop étroits et cette compression en un même lieu d'esprits curieux et non conformistes crée une ambiance à la fois chaleureuse et vibrionnante. C'est l'endroit de Paris

où au mètre carré l'on croise le plus d'excentriques, élèves et professeurs confondus.

Langues O' est un véritable kaléidoscope avec de nombreux provinciaux, comme moi, dont certains n'ont pas au départ de vocation orientaliste, mais utilisent l'un des rares moyens d'inscription dans l'académie de Paris quand le baccalauréat a été obtenu ailleurs. N'oublions pas aussi que Langues O' offre au non bachelier l'accès à l'Université après un concours, ce qui nous vaut quelques fortes personnalités. Des étudiants originaires des pays dont les langues sont enseignées viennent aussi pimenter cet ensemble hétéroclite qui l'est aussi par l'éventail des générations, car ils n'ont pas tous vingt ans, les religieux, militaires érudits en langues rares qui fréquentent la rue de Lille.

La Corporation des élèves

Pour les non parisiens et en réaction à l'anonymat des grosses facultés, Langues O' est la « nouvelle famille » en particulier dans ce qu'on appelle « les petites langues » à faible effectif qui ne dépasse pas une douzaine d'élèves.

Le cœur de cette famille est la Corporation des Élèves, la « Corpo » qu'agitent les préoccupations du monde étudiant d'alors.

L'université s'ouvre lentement aux classes dites « populaires » et seulement 2% d'enfants d'ouvriers ont accès à l'enseignement supérieur. Le folklore étudiantin, l'esprit « bazoche », sont toujours très présents avec le monôme du bac, les défilés dans le Quartier latin conduits par la fanfare des Beaux-Arts. En même temps se développent les œuvres universitaires qui deviennent le champ d'une expérience de cogestion. À Paris ces œuvres sont cogérées par la Fédération des étudiants de Paris, la FEP, dont le Président se trouve être l'un de mes prédécesseurs à la présidence de la Corpo, Éric LEM, et ceci me vaut de siéger à la commission d'admission à la toute nouvelle cité universitaire d'Antony.

On retrouve à la Corpo des Langues O' les deux facettes, le folklore et l'assistance aux étudiants. Le folklore, ce sont des soirées dans la cave prêtée par les étudiants en pharmacie qui, sans aboutir aux saouleries dont on parle aujourd'hui, ne dédaignaient pas la vodka fabriquée par les étudiants en russe avec de l'alcool à 90° récolté dans les pharmacies de quartiers, ce qui valait à l'équipe le sobriquet des « Bouthelier de la vodka ! ».

Plus sérieusement aussi, il y a des séances de musiques orientales et autres manifestations culturelles.

Mais les élèves rejoignent la Corpo pour des raisons beaucoup plus prosaïques, comme l'inscription aux restaurants universitaires, la recherche de logement et autres services dont l'accès leur est facilité. L'administration de l'école sans être encore à l'heure de la cogestion, entretient avec la Corpo des relations fréquentes voire chaleureuses, s'associant parfois à certaines de ses manifestations.

Si l'administrateur Henri MASSÉ cultive son personnage de savant paternaliste, son successeur André MIRAMBEL est plus attentif à nos revendications avec la complicité amusée de Madame FIATTE, responsable administrative, et les énervements de Colette MEUVRET, la bibliothécaire submergée par les joutes dont l'éruption secoue de temps à autre ce qui doit être une salle de lecture. Le rétablissement du concours du secrétariat d'Orient, qui est une revendication forte des élèves, illustre le dialogue noué entre l'administration et la Corpo et signe l'essor d'un corps de diplomates brillants et motivés.

DE GAULLE

Les étudiants ne sont pas épargnés par la tragédie algérienne. Quand le Général DE GAULLE arrive au pouvoir en 1958 les passions ne sont pas encore à leur paroxysme. L'un de ses premiers actes diplomatiques est de négocier un accord culturel avec l'URSS, qu'il appelle « la Russie ». Pour préparer cet accord, il est demandé à l'UNEF, seule organisation représentative des étudiants, de se rendre à Moscou pour tester l'idée d'échanges d'étudiants.

En décembre 1959 se rend en « Russie » puis en Pologne une délégation composée du Président de l'UNEF, son vice-président chargé de l'international et trois présidents d'associations d'étudiants des universités de Grenoble, Toulouse et de l'école des Langues O', interlocutrice incontournable sur ce genre de sujet. C'est un échec mais l'expérience est fascinante.

STALINE est mort six ans avant, nous sommes encore loin de la *Perestroïka*, ce qui nous vaut toute la lourdeur et l'emphase staliniennes. Les cinq « potaches » sont accueillis par des limousines noires avec fanions et filent à toute allure au milieu d'avenues désertes dans le Moscou lugubre d'un mois de décembre.

Les Soviétiques veulent bien accueillir tous les étudiants que nous leur enverrions mais pas question de risquer à l'Ouest l'un des leurs. Les journées sont quadrillées par un protocole qui nous pèse et nous obtenons

à grande peine de visiter le métro où du coup, nous passons une demi-journée et nous nous amusons à poser des questions sur les personnages dont on a effacé les visages dans les peintures murales.

Deux anecdotes sur cette mission qui en est très riche : la première se situe à Kiev où nous visitons un établissement universitaire spécialisé dans l'enseignement du français et dont les élèves sont exclusivement des jeunes filles, ce qui est loin de nous chagriner. Après des exposés très convenus sur l'amitié des peuples, profitant du brouhaha de la collation, la directrice m'attire à l'écart et me demande s'il est vrai que la France mène en Algérie une guerre coloniale car, me précise-t-elle, l'habitude est prise de croire tout le contraire de ce que raconte « Radio Moscou », voilà ce qui rassure sur les effets d'une propagande totalitaire ! La seconde anecdote a justement trait au colonialisme. À longueur de journée nous sommes abreuvés de qualificatifs : impérialistes, colonisateurs, exploiters des peuples... et pour faire bonne mesure on nous conduit à l'Université Lomonossov qui deviendra Patrice LUMUMBA, où sont accueillies les futures élites des peuples en lutte. Nous pénétrons par le haut dans un vaste amphithéâtre, vide ? Non, car sur une travée lointaine est assis un étudiant africain ; celui-ci entend parler français, se précipite, fond en larmes, tombe dans nos bras, nous embrasse tous les cinq comme du bon pain et s'exclame : « enfin des compatriotes ! » et la tronche des Russes nous console de bien des avanies.

La guerre d'Algérie

Comme ailleurs les oppositions s'exacerbent et le mouvement étudiant éclate. Les partisans de l'Algérie française parviennent à attirer certaines associations dans une dissidence pour créer la Fédération nationale des étudiants de France, la FNEF. Avec quelques autres associations qui n'approuvent pas l'enrôlement systématique aux côtés des nationalistes algériens, la Corpo des Langues O' refuse la scission et demeure à l'UNEF. Mais les débats à l'École s'enflamment et cette communauté qui a en partage la curiosité de l'autre, est déchirée. Il faut savoir que dans un même groupe l'un s'exile en Suisse pour ne pas servir en Algérie, un autre se suicide à l'annonce de l'indépendance algérienne. L'exaltation est comble et pour détendre l'atmosphère grâce à l'humour et renouer des dialogues, l'ordre de SILVESTRE DE SACY, dont la statue trône rue de Lille, est créé, où des « sylvains » élèves et professeurs de toute obédience sont conviés à faire assaut d'érudition et d'autodérision.

La guerre appelle de plus en plus de conscrits et le gouvernement décide de durcir l'attribution des sursis. Le grand scandale est que Langues

O' n'est pas retenu dans la liste des établissements ouvrant droit au sursis. Je n'ai pas le choix, il me faut défendre notre cause et refusant d'exciper de ma scolarité à Sciences Po, je laisse l'Armée annuler mon sursis et me pourvois en appel au tribunal administratif où je gagne. Le ministre des Armées fait à son tour appel en Conseil d'État mais celui-ci statue en cassation renvoyant l'affaire à un autre tribunal. Ceci me donne le délai dont j'ai besoin et à mon retour du Pakistan je me donne le gant d'aller moi-même résilier mon sursis.

Le Pakistan

Seul étudiant de troisième année d'ourdou je décroche mon diplôme que mon professeur André GUIMBRETIERE fait présider par Louis MASSIGNON, c'est un grand moment ! Le Pakistan offre une bourse et bien entendu je suis désigné d'office. Le transport maritime existe encore et j'emprunte à Gênes, « la malle de Hong Kong » qui dessert toute l'Asie. À bord du « Victoria », qui ne comporte que deux classes, je suis en seconde, c'est une ambiance à la CONRAD au milieu de militaires, trafiquants, diplomates... et paumés en tout genre avec des escales de légende. Je débarque à Karachi où malgré mon ourdou plus qu'hésitant les lieux me paraissent familiers. Un long trajet en train pour Lahore et me voilà le premier étudiant français accueilli au collège oriental de l'Université du Panjab. Ce collège est au cœur de ce qu'on appellera plus tard l'intégrisme pakistanais qui sera la matrice des talibans afghans.

Le principal du collège me convoque, à peine mon sac posé dans ma cellule, pour expliquer la rigoureuse ségrégation entre hommes et femmes. Effectivement en cours, les filles qui portent le voile intégral sont séparées des garçons par un paravent et dans l'axe le professeur garde un œil de chaque côté ! Cependant au-delà des « faussaires » de l'Islam je découvre progressivement les aspects superbes de cette religion et la pureté de ses mystiques. Il y a encore à Lahore, à peine quinze ans après la partage de l'Inde, de grands intellectuels comme cet ami d'ÉTIEMBLE, Laeeq BABREE, traducteur de BAUDELAIRE en ourdou, de Faiz Ahmed FAIZ en français et qui, avec l'aide de Pierrette DUPERTOUT, directrice du département français de l'Université, appuiera mes efforts de relancer l'Alliance française locale.

Langues O' ne m'oublie pas, et Pierre MEILE mon professeur de hindi me rend visite et nous allons ensemble prier dans la splendide mosquée de Lahore. Cette relation de maître à disciple est typique des Langues O' de l'époque. J'accueille aussi Charles PELLAT venu pour une conférence en arabe sur la notion de sagesse dans le Coran. Sa parfaite maîtrise de l'arabe et

son érudition coranique agacent son auditoire pakistanais qui accepte mal qu'un Français, de surcroît infidèle, le surclasse. Ainsi au cours des mois, améliorant mon ourdou, je vis le meilleur et le pire d'un État qui, privé de la confrontation intellectuelle et du métissage culturel, s'enfoncé depuis son isolement, dans une déviance islamique appauvrissante. Quelques incursions en Inde me permettent notamment de visiter Chandigarh réalisant le rêve que LE CORBUSIER avait déclenché en Sorbonne où il avait exposé son projet. Lahore est aussi l'étape des aventuriers qui venant d'Iran et d'Afghanistan se rendent en Inde et l'étudiant français du coin joue les guides ou l'intercesseur auprès des autorités en cas de difficultés. Mais il faut rentrer et je reprends le bateau à Karachi pour Gènes.

Quel métier ?

Je résilie mon sursis et suis incorporé comme seconde classe dans les transmissions et, Langues O' oblige, affecté au chiffre. Je réussis le concours des EOR et rejoins l'École d'Application mais mon « peloton » commence par huit jours de prison pour permission abusive. Les cellules sont de quatre personnes et je partage la planche qui sert de couchette, avec trois récidivistes. Je me souviens d'un gitan qui frappe toute personne lui donnant un ordre et d'un justiciable du tribunal pénal qui, adjoint du vagemestre, récupérait les enveloppes contenant de l'argent. Ce dernier attend avec impatience son transfert à Fresnes qui, me dit-il est plus confortable que la « taule militaire », ce que je ne peux ni confirmer ni infirmer manquant de cette double expérience. Je sors sous-lieutenant de mon peloton et demeure dans la même caserne pour encadrer la promotion suivante comme chef de brigade EOR. Un dimanche où je suis d'astreinte je reçois l'ordre d'inspecter la prison. Avec surprise je retrouve mes anciens codétenus dont les débordements d'effusion déstabilisent quelque peu l'adjudant qui m'accompagne, vieux briscard couvert de médailles et peu préparé à des taulards sautant dans les bras d'un officier, accueilli dans un premier temps par un impeccable garde-à-vous de tous les prisonniers.

Arrive le temps d'éplucher les offres d'emplois et j'opte pour l'analyse financière dans une société franco-américaine d'investissement dirigée par Pierre PHILIPPE qui évolue dans ce qu'on appelle la « haute finance » et me fait croiser des personnalités telles que David ROCKEFELLER ou Sigmund WARBURG. Cinq années d'excellente formation mais l'aspect exclusivement intellectuel me pèse, l'action me manque. Je suis embauché à la SEMA comme consultant mais, fausse route, conseiller et épaissir des rapports pour que le client

en ait pour son argent n'est pas mon truc et je tiens à peine un an. Mon premier emploi m'a estampillé « financier » et Pechiney m'embarque à sa direction financière après une série d'entretiens où le psychologue intrigué par mes vagabondages orientalistes exerce une influence déterminante.

Quelques mois plus tard c'est la fusion avec Uguine Kuhlmann et l'on me confie l'un des trois services financiers du nouveau groupe, en charge notamment de l'introduction du titre aux bourses de Londres, New-York et Tokyo. Je retrouve le large, et après quatre années, le directeur international de P.U.K. découvre fortuitement qu'existe à l'effectif un ancien étudiant de l'Université du Panjab ! Il n'a rien à m'offrir en Asie et me propose la délégation en Afrique de l'Ouest à Abidjan. Nous sommes en 1974 en plein « miracle ivoirien » sous la houlette d'HOUPHOUËT BOIGNY et je construis deux usines, « IVOIRAL » pour la transformation de l'aluminium et « SICABLE » pour la fabrication de câbles électriques isolés en cuivre. C'est l'époque où se constitue la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest « CEDEAO » à laquelle participent aussi le Nigéria et le Ghana. Au cours d'un entretien avec le Président HOUPHOUËT je m'inquiète du poids démographique du Nigéria et d'un risque d'influence dominante. Il me répond que les dirigeants anglophones ne parleront jamais le français et qu'il incitera les élites ivoiriennes à apprendre l'anglais ce qui leur permettra de dominer les débats. L'avenir ne lui donnera pas tort.

Singapour

Pour mes bons services africains on me nomme directeur général d'une filiale française « STRATINOR » spécialisée dans les plastiques. À peine trois années s'écoulent que P.U.K. découvre l'Asie et au sein d'une direction Asie Pacifique me confie la création à Singapour d'une délégation en Asie du Sud-Est, le rêve ! 1981, c'est six ans après l'entrée des Nord Vietnamiens à Saigon et KISSINGER en déduit que si les plus puissants du monde ont été défaits rien ne résistera aux communistes et il en échafaude son ânerie majeure : la théorie des dominos. En réalité, la Thaïlande, la Malaisie, l'Indonésie, Singapour, ... bouillonnent de projets et d'investissements. Dans cette frénésie d'initiatives, il y a à Singapour à peine un millier de Français face à vingt mille Japonais, dix mille Américains et cinq mille Britanniques. Le conseiller commercial de notre ambassade Thierry REYNARD m'explique que pour être prise au sérieux, la communauté d'affaires française doit être représentée par une grande société et comme P.U.K. est alors le plus important groupe privé français je dois présider la Chambre de Commerce

française appelée « F.B.A (French Business Association) ». C'est une folle aventure qui dure six ans. J'ai d'abord la chance d'être entouré de responsables français dont l'infériorité numérique à Singapour exacerbe l'esprit « pionnier » et décuple la volonté de conquête.

C'est le temps de la création de l'Institut franco-singapourien d'électronique à l'initiative de la Chambre de Commerce de Paris, de la construction du Collège Français qui devient l'excellent Lycée français de Singapour, du transfert de l'Alliance française dans des locaux plus appropriés... Il y a aussi l'exceptionnel Premier ministre singapourien LEE Kwan Yew qui attache une grande importance à la relation avec les communautés d'affaires étrangères installées chez lui. Il va même jusqu'à créer un comité rassemblant les représentants de ces communautés pour lui indiquer comment rendre Singapour plus accueillant pour les investissements internationaux.

Quant aux relations avec la France elles sont biaisées par l'entrée des communistes dans le gouvernement français. Il faut comprendre que nous sommes en pleine période des *boat people* et que les Vietnamiens recueillis par des bateaux français, et qui sont hébergés en transit au camp de Singapour, refusent d'être transférés en France sur le thème : « Le socialisme, on a déjà donné » et notre ambassadeur qui n'a aucun crédit auprès d'eux me demande d'intervenir comme « entrepreneur ». Ce sera chez moi un déjeuner très émouvant avec les leaders du camp que je parviens à convaincre que « rose » ne signifie pas « rouge ».

Pour l'heure LEE Kwan Yew me fait savoir que dans ce contexte, son interlocuteur privilégié est F.B.A. et non l'ambassade.

Les choses s'améliorent avec le gouvernement FABIOUS. Laurent FABIOUS décide de se rendre en Corée du Sud avec une forte délégation et au passage s'arrête à Singapour à l'invitation de LEE Kwan Yew qui charge notre F.B.A. de préparer les festivités. La confiance entre les deux hommes d'État, n'est pas instantanée, une divergence existe sur l'invasion du Cambodge par les Vietnamiens que condamne LEE Kwan Yew. Ce dernier me fait quérir à l'issue du dîner officiel pour assister au tête-à-tête prévu avec Laurent FABIOUS sans doute pour être témoin de ses arguments. Je parviens à m'éclipser après les premiers échanges jugeant ma position très inconfortable. À propos du Vietnam justement, la F.B.A. est saisie, par ce pays, d'une demande d'envoi d'une mission commerciale. Le Vietnam est sous embargo pour cause d'invasion du Cambodge et à l'évidence il cherche à briser son isolement. Avant de répondre, je démine auprès des Singapouriens qui répondent « *business is business* » et après le feu vert de notre ambassadeur, nous préparons la

mission qui se révèle être la première mission commerciale d'un pays occidental depuis que Saïgon est devenue Hô Chi Minh ville. Raymond BARRE, de passage, me met en garde contre tout sentimentalisme : « Vous aurez en face de vous des purs et durs ».

La première passe d'armes intervient sur la composition de la délégation d'une quarantaine de personnes dont l'une est déclarée *persona non grata*. Sous la menace de tout annuler les Vietnamiens cèdent. La seconde a lieu dès l'arrivée, où la France est accusée de tous les malheurs du Vietnam puisque Monsieur SAINTENY ne s'est pas entendu avec Hô Chi Minh à Fontainebleau. J'interromps le discours en rappelant que nous ne sommes pas venus réécrire l'histoire mais pour discuter affaires. J'avoue que découvrir un Vietnam dévasté par trois guerres, japonaise, française, américaine, est bouleversant et la consigne a été donnée à la délégation d'acheter aux Vietnamiens et non de leur vendre quoi que ce soit tant l'économie est délabrée. Toutefois nos entretiens avec les responsables nous convainquent que ce pays va s'en sortir. Ils sont très impressionnés par le grand frère chinois qui a compris que sans secteur privé il ne peut pas y avoir de développement et a créé à la fin des années 70 un pilote expérimental à Shenzhen dont le succès est éclatant et donne lieu ensuite à l'essor des zones dites spéciales, Shanghai, Canton etc... La mission est riche de rencontres et d'émotions et sera suivie de bien d'autres échanges.

Une dernière anecdote : à Hanoi nous nous entretenons avec des membres du gouvernement qui s'expriment en vietnamien. Soudain un ministre corrige l'interprète et dans un français parfait reformule la traduction. Je saisis la balle au bond et pour gagner du temps propose de n'utiliser que le français. Larges sourires de nos cinq ou six interlocuteurs : « Monsieur, me dit un ministre, vous ne pouvez pas nous faire plus plaisir que de demander de nous exprimer en français ». Ils sont tous anciens élèves du Lycée Albert SARRAUT de Hanoi. Les temps ont changé je crois. Lépopée singapourienne arrive à son terme et pour quelques mois je suis l'adjoint, à Paris, du directeur international qui me charge de négocier avec la Chine un transfert de technologie. Jeu amusant quand nos interlocuteurs ont un grand souci de ne pas perdre la face !

Sydney

C'est en Australie que se situe notre base industrielle pour la région et je deviens à Sydney, Président d'Asie Pacifique pour P.U.K. Nos débouchés sont principalement le Japon, la Chine, l'Asie du Sud-Est mais je me

consacre à nos établissements de production en Tasmanie, Queensland et Nouvelles Galles du Sud. Le grand projet est l'augmentation de capacité de l'ordre de 50% de l'usine d'aluminium de Tomago en Nouvelles Galles du Sud. Pour cela il faut de l'électricité bon marché qui constitue environ 30% du prix de revient d'un lingot d'aluminium. La négociation traîne avec les autorités australiennes depuis trois ou quatre ans quand le coup de pouce décisif est donné par Michel ROCARD. Dès qu'il est nommé Premier ministre, Michel ROCARD traite le conflit de la Nouvelle-Calédonie. Il fait étape en Australie où certains milieux très « antipapistes » et « anti-français » sont disposés à fournir des armes aux Canaques. Parmi les arguments en faveur d'une coopération franco-australienne, qu'avec un grand talent avance Michel ROCARD, il y a le projet d'investissement de P.U.K., encore nationalisé, d'un montant d'environ 400 millions de dollars. Je fais le point avec notre Premier ministre de l'état de nos négociations et il m'entraîne auprès du Premier ministre de Nouvelles Galles du Sud pour l'assurer que P.U.K. ne bluffe pas et fera l'investissement si j'obtiens un prix d'énergie convenable. Les événements s'accroissent et quelques mois plus tard nous inaugurons la troisième série d'électrolyse de Tomago. Michel ROCARD, pour son action en Nouvelle-Calédonie, reçoit plus tard une distinction australienne qui lui est remise à Sydney au nom de la Reine par le gouverneur, selon un protocole intimiste et empreint d'une désuétude qui me rappelle les rites de l'armée des Indes qu'a conservés religieusement l'armée pakistanaise.

Paris et l'Afrique

Je rentre à Paris pour devenir Directeur des affaires africaines. La direction des affaires africaines gère deux grandes sociétés, Aluminium du Cameroun « Alucam » et un consortium réunissant Pechiney, le canadien Alcan, l'américain Noranda et le norvégien Norks Hydro actionnaires à 51% de Friguia, société guinéenne propriétaire de la seule usine d'alumine du continent africain et de mines de bauxite. Je préside d'office ce consortium et deviens vice-président de Friguia dont le Président est le ministre des Mines représentant l'État guinéen qui détient 49%. Ces précisions ennuyeuses sont nécessaires pour comprendre pourquoi après plus de quarante ans de présence en Guinée, Pechiney et ses partenaires doivent abandonner ce pays. Contrairement au gouvernement du Cameroun qui, à égalité avec Pechiney dans le capital d'Alucam, laisse le professionnel gérer l'usine d'électrolyse depuis plus de cinquante ans, les autorités guinéennes

interfèrent constamment dans la gestion de l'usine de Friguia et provoquent des pertes qui alimentent des poches profondes.

Mes partenaires me demandent de réagir et je commence à colmater quelques fuites, ce qui me vaut, en violation de la convention d'établissement, une interdiction de séjour en Guinée. Le consortium constate qu'il est donc expulsé de Guinée, laisse le gouvernement guinéen face à ses responsabilités et Friguia tombe aux mains d'acteurs plus ou moins mafieux. Un villageois guinéen me dit : « il ne faut pas que Pechiney parte car avec vous il y a plus de justice ». Il est vrai que dans les États faillis nos sociétés sont pour la population porteuses de l'état de droit. Nos collaborateurs sont payés régulièrement, nos écoles, nos hôpitaux sont des modèles de bonne gestion et d'efficacité. Je sors meurtri de cet échec, pensant surtout au sort de la population de Friguia, tellement lié à cette usine d'alumine. Entre temps, la privatisation de Pechiney fait de moi un administrateur de la société. Pendant six ans je siège parmi des personnalités de grande qualité mais je ne peux que constater les méfaits du capitalisme bancaire.

Tout d'abord il y a une « consanguinité » entre certains membres du Conseil de Pechiney, dirigeants de sociétés qui se retrouvent dans les Conseils des uns et des autres, et l'ambiance est du style « je ne ferai pas ce que je n'aimerais pas que l'on me fasse ». Un administrateur démissionne, il est en désaccord avec l'évolution de la société, mais il ne le dit pas et invente un prétexte. Je ne suis pas dupe et ce n'est que quelques années plus tard qu'il m'avoue les vraies raisons de son départ. La privatisation de Pechiney n'a pas été un succès et les banques ont dû conserver des paquets d'actions qu'elles n'ont pas pu placer. Certaines siègent au Conseil d'administration et leur première préoccupation, légitime du point de vue de leur métier, est de se débarrasser des actions Pechiney qui les encombrant.

Dans une société d'industrie lourde où la moindre usine d'aluminium coûte au minimum 1 milliard d'euros, le début de chaque conseil est consacré au cours de bourse, tout un symbole. Ajoutons que le PDG fraîchement nommé accroît régulièrement son portefeuille d'actions Pechiney. Et on voit bien que son intérêt objectif est de réaliser une plus-value plutôt que de se consacrer à la stratégie industrielle à long terme. Tout est mûr pour accepter l'OPA d'Alcan qui intervient alors que j'ai quitté un conseil qui, « cerise sur le gâteau », accorde au PDG et son comité de direction une retraite supplémentaire à vie, égale à la moitié de leur confortable salaire du moment !

Le CIAN

À la fin de mon temps à Pechiney on m'offre de devenir consultant sur l'Asie, je refuse pour me consacrer à l'Afrique et accepte de devenir Secrétaire général et plus tard Président délégué du Conseil français des investisseurs en Afrique – le CIAN. Le CIAN est une organisation à laquelle adhèrent, sur un double parrainage, les entreprises investies sur le continent africain. Pourquoi ce choix? L'Afrique ne va pas bien, elle est la seule partie du monde où le sous-développement demeure encore le défi de tout un continent alors que partout ailleurs il devient l'exception, songeons à l'Asie ou à l'Amérique latine. La relation de la France, de l'Europe avec l'Afrique est singulière et il ne peut y avoir une Europe prospère avec à sa porte une Afrique misérable. Or l'Afrique est riche de ressources humaines, minérales et agricoles et son malheur est essentiellement politique.

L'Asie démontre que la recette du développement est une osmose entre un pouvoir fort, assumant ses responsabilités régaliennes notamment la justice et la sécurité, et un secteur privé dynamique. Même la Chine communiste a compris cela à Shenzhen, et on observe que les États qui réussissent, entretiennent un dialogue fort Public - Privé. Les entreprises sont les créateurs de richesses et je convaincs notre propre administration d'intégrer le CIAN au Conseil d'administration de l'Agence française de développement « AFD » afin que l'aide publique française soit mieux coordonnée avec l'action déterminante des entreprises.

L'exemple français fait école et récemment le commissaire européen chargé du développement, Andris PIEBALGS demande au CIAN d'étudier les modalités d'une concertation Public - Privé au niveau de la Commission Européenne en matière de développement. Quant aux cinquante-quatre États africains, ils sont encore trop nombreux où le lien prévaut sur le droit. En d'autres termes, il vaut mieux être le « copain du chef » que de respecter la loi et relevant cela, je définis le système féodal. Or ce système a toujours été un obstacle au développement. L'Europe a attendu la Renaissance pour prendre son plein essor et dans un univers culturel différent, le Japon moderne est né au XIX^e siècle avec l'ère Meiji après la période féodale du Shogunat. Voilà l'Asie qui me hante encore, et la roue du *samsara* indien me ramène à cette lecture de GANDHI qui a pu influencer une destinée.

Un vœu

La mode de dire « Bac plus X » avant de préciser les études effectuées est sage. L'enseignement repose sur un savoir codifié donc souvent dépassé

et l'important n'est pas ce que l'on sait mais l'aptitude à apprendre « les langues orientales », qui se défendent d'être « Berlitz », offrent toutefois des outils utilisables dans des métiers spécifiques ou des concours administratifs, mais si la spécialisation excessive réduit le champ des possibles, elle valorise grandement d'autres cursus. En d'autres termes, un Bac + 6 en Japonais sert peu, en revanche un avocat ou un ingénieur imprégné de culture japonaise bénéficie d'une prime, à l'embauche et dans la suite de sa carrière. Un vœu à formuler : qu'à l'instar de Sciences Po qui abandonne l'acronyme IEP pour valoriser son cursus, « Langues O' » revienne à cette appellation identifiée partout au lieu de cet « Inalco » intraduisible et difficile à mémoriser. Ce n'est pas une nostalgie d'ancien mais un conseil de marketing à l'heure où l'Orient affirme son omniprésence, et associer cette puissance émergente aux langues orientales donne aux étudiants une connotation de dynamisme et d'ouverture.

Anthony BOUTHELIER

Conférence donnée dans l'amphi 3 de l'Inalco le 6 octobre, dans le cadre de la Rentrée Inal'culturelle.

Dans le sillage des pirogues et des marins d'Océanie. Le peuplement du Pacifique

Géographie

Le Pacifique occupe plus du tiers de la surface du globe, ce qui en fait donc l'océan le plus étendu de notre planète. Sa superficie, d'environ 178 millions de km², représente plus de 300 fois la superficie de la France. Et dans ces 178 millions de km², on compte environ 9 millions de km² de terres émergées, dont 7,7 pour l'Australie.

Le continent appelé Océanie comprend l'Australie et l'ensemble des îles tropicales du Pacifique sud. Elles sont peut-être entre 20 000 et 30 000, mais personne ne s'accorde sur un chiffre précis.

Archéologie

La découverte du Pacifique

Les résultats des recherches archéologiques montrent qu'il y a environ 50 000 ans, les premiers êtres humains entrent sur la grande scène du Pacifique en provenance d'Asie. À cette époque reculée, la terre connaît des glaciations qui retiennent les eaux au niveau des pôles et abaissent la surface des océans. La Nouvelle-Guinée et la Tasmanie se trouvent unies à l'Australie et forment un continent appelé Sahul. À l'est, la péninsule malaise est reliée à l'arc indonésien insulaire, formant une grande région : Sunda. Entre Sunda et Sahul s'étend le monde insulaire de la Wallacea, qui constitua une barrière majeure à la dispersion des plantes et des animaux. Les êtres humains d'alors possèdent, dans leur système technique et conceptuel, les outils et des capacités qui leur permettent de franchir les espaces maritimes. Ils conçoivent des embarcations telles que des radeaux de bambou, des bateaux d'écorce ou des pirogues monoxyles (taillées dans un unique tronc d'arbre), avec lesquels ils traversent les bras de mer de 70 à 100 km

de large séparant Sahul de Sunda. Ils entrent dans le Pacifique. L'homme s'est fait marin !

Des installations humaines très anciennes

Les sites archéologiques révèlent des installations datées de 30 000 ans pour le sud du continent australien, de 38 000 ans pour la Nouvelle-Guinée et de 28 000 pour la Nouvelle-Irlande. Dès cette première phase de peuplement, certaines îles de Mélanésie sont donc atteintes. Cette longue période d'implantation offrit le temps à la biologie humaine et aux langues... de varier considérablement. C'est ainsi qu'aujourd'hui, la Papouasie-Nouvelle-Guinée présente le taux le plus élevé au monde de diversité linguistique : 819 langues pour six millions d'habitants.

Un isolement des populations lié aux changements climatiques

Vers - 10 000 commence la période de l'Holocène, caractérisée par un réchauffement du climat : les glaces fondent et la surface des mers remonte lentement. L'Australie, la Nouvelle-Guinée et la Tasmanie se retrouvent alors isolées les unes des autres. Chaque ensemble géographique se développe indépendamment et les modes de vie se diversifient.

La vague austronésienne

Entre - 4000 et - 3500, ces populations depuis longtemps installées, voient arriver de nouveaux marins. Originaires du monde insulaire du Sud-Est asiatique, ils appartiennent à la grande famille des locuteurs des langues austronésiennes. Par étapes successives, d'île en île, du sud de la Chine et de Taiwan, les données archéologiques montrent qu'ils passent par les Philippines, puis se séparent :

- certains groupes progressent vers les îles indonésiennes,
- d'autres vers le nord de la Nouvelle-Guinée, avant d'atteindre l'archipel des Bismarck, probablement aux environ de 1500-1400 avant J.-C.

Les populations ayant fait route jusqu'en Nouvelle-Guinée progressent ensuite vers l'archipel des Santa Cruz, dans la partie sud-orientale des îles Salomon, aux environ de - 1200. Vers 1100-1000 av. J.-C., elles s'installent au Vanuatu, étape importante dans ce processus de migrations. En effet, au-delà des îles Santa Cruz commence ce que les archéologues désignent

par l'Océanie lointaine ou éloignée. De longues distances de haute mer séparent les masses terrestres, de plus faibles surfaces : les îles, vierges de toute présence humaine, ne sont plus visibles entre elles.

De l'Océanie proche à l'Océanie lointaine, les milieux insulaires présentent des différences écologiques marquées, la biodiversité diminue, ainsi que la masse des ressources naturelles. Les caractéristiques de cette région n'arrêtèrent pas l'être humain dans sa progression. Il entreprend alors des périples au-delà de l'horizon, au-delà du monde qu'il appréhende par son regard. Il y a plus de 2000 ans, il maîtrise l'art de la navigation hauturière.

Les migrations se poursuivent vers les archipels du Vanuatu, de la Nouvelle-Calédonie et de Fidji, peuplés aux environs de 1100-1000 av. J.-C. Vers 950-850 av. J.-C. environ, ces populations de navigateurs atteignent, après 700 km de course, les îles Tonga et Samoa, archipels de ce que l'on nomme aujourd'hui la Polynésie occidentale.

Lapita

Ces Austronésiens voyageurs fabriquaient une poterie appelée Lapita, du nom du site archéologique du nord de la Nouvelle-Calédonie où elle fut étudiée et datée pour la première fois, en 1952, par les archéologues Edward W. GIFFORD et Richard SHUTLER Jr. Il s'agit d'une véritable tradition céramique, agissant comme un marqueur grâce à ses caractéristiques identifiables : pots carénés, d'assiettes à fonds plats, de coupes à pieds, de cylindres, de pots à bords rentrants et de couvercles. Le potier, ou la potière, superposait des plaques d'argile de couleur rouge brique, à laquelle il ajoutait souvent un dégraissant corallien. Il ornait de motifs l'argile encore humide, au moyen d'un outil denté, tel un peigne, obtenant ainsi des dessins pointillés, répétés, agencés en lignes droites, courbes, en rectangles et en triangles... Il dessinait également des labyrinthes ainsi que des visages. L'organisation des décors Lapita semble suivre des règles constantes. Les chercheurs émettent donc l'hypothèse que ces motifs s'inscrivaient dans un ensemble de codes culturels, porteur d'un sens symbolique. D'ailleurs, les archéologues pensent que ces poteries avaient un usage rituel, voire votif.

Les moyens des voyages

La pirogue à balancier

La pirogue à balancier est caractéristique des populations austronésiennes, mue au moyen de voiles et de pagaies, dirigée à l'aide de pagaie-

gouvernail. Des liens de fibres végétales assemblaient les pièces (quille, bordages ...) de la coque. Celle-ci est reliée à un flotteur par des traverses, qui constituent alors le balancier ; ce balancier maintient verticale la coque à bords droits, généralement très profilée. De par sa rapidité et une plus grande légèreté, cette forme de voilier a sans doute été préférentiellement utilisée pour les voyages d'exploration. Les Lapita, arrivés sur les rivages du nord de la Mélanésie, se mêlent aux populations très anciennement présentes. Une culture océanienne ancestrale prend naissance. Les technologies maritimes convergent vers des solutions opératoires efficaces, et ces Océaniens anciens poursuivent leurs déplacements. Vers 950-850 avant J.-C. environ, ils atteignent les îles Tonga et Samoa, qui marquent la limite de la progression Lapita proprement dite.

Une conception insulaire du monde s'est vraisemblablement forgée : au-delà de l'horizon, à chaque voyage, une terre apparaît. Comme une évidence, des îles, reliées par les vastes étendues océaniques, qui se font chemins et routes maritimes, ces îles s'offrent aux humains, qui les découvrent pour y implanter la vie et y reproduire leur société.

La pirogue double

Environ un millier d'années après leur arrivée en Polynésie occidentale, les insulaires opèrent un nouveau mouvement vers l'est et peuplent l'ensemble du triangle polynésien. Ils atteignent Hawaï vers 800 ans, l'île de Pâques entre 800 et 1000, et la Nouvelle-Zélande vers 1250 de notre ère. Pour ces périple hauturiers, les charpentiers de marine ont inventé une nouvelle forme de voilier : la pirogue à double coque, ancêtre des catamarans actuels. La mise en place de deux coques parallèles permet d'installer une plateforme et de gagner de l'espace pour la cargaison. Solution idéale pour le transport de groupes humains dans un contexte de peuplement ! La pirogue double, spécifique de l'Océanie, possédait deux coques composées, assemblées par des traverses ; elles supportaient un pont de planches ou un treillis de perches, sur lequel était installée une cabine où l'équipage s'abritait des intempéries et y protégeaient quelques biens essentiels. De par sa capacité de charge, cette forme de voilier fut vraisemblablement celle des voyages de peuplement à travers toute la Polynésie.

Les techniques de navigation

La science nautique des anciens Océaniens se passait d'instrument de navigation : pas de boussole, sextant ou autre compas. Les techniques de

navigation s'appuyaient exclusivement sur l'observation et l'interprétation des phénomènes naturels. Les pilotes nommaient un grand nombre d'étoiles, et connaissaient leur course céleste. Le cap était pris en fonction d'une étoile déterminée, à son lever ou à son coucher, qui, lorsqu'elle s'éloignait de l'horizon, était remplacée progressivement par d'autres. Les navigateurs faisaient également jouer un rôle privilégié aux étoiles zénithales, qui s'élèvent perpendiculairement à l'horizon, pour un observateur situé non loin de l'équateur et marque la latitude d'une île. Une fois cette latitude atteinte, le navigateur se déplaçait en longitude, en se repérant sur le soleil couchant. Des combinaisons d'étoiles-guides jalonnaient ainsi le chemin conduisant à la destination désirée. Ils connaissaient les vents au point de réaliser des roses des vents.

Le deuxième type d'informations utilisées par les navigateurs océaniques est les mouvements de la houle. Résultat d'un vent de longue durée, la houle persiste bien après qu'il a cessé. La route suivie durant la nuit, grâce aux étoiles, était maintenue le jour, en conservant l'angle formé entre la poupe de la pirogue et la direction constante de la houle. Les modifications d'apparence et d'orientation de la houle, provoquées par les îles, signalent leur présence aux marins avertis. Lorsque la route d'une nouvelle terre était découverte, les moyens astronomiques de la suivre étaient enregistrés mentalement par un spécialiste, accroissant ainsi les connaissances géographiques qu'il transmettrait. Le capitaine COOK eut l'occasion de s'entretenir avec quelques spécialistes du sujet : le prêtre TUPAIA, de Raiatea, lui indiqua le nom et la localisation de soixante-quatorze îles ; aux Tonga, COOKregistra le nom de cent cinquante-six îles. Et il est vraisemblable que les insulaires ne livrèrent pas toute leur science...

Les moyens biologiques

Dans une dynamique de peuplement, d'installation sur une nouvelle terre, le pont des pirogues embarquaient l'ensemble des entités et éléments nécessaires. Les données de l'archéologie, de la botanique, de la zoologie et la lecture de certains mythes de peuplement permettent de reconstituer la composition du chargement embarqué sur les bâtiments de voyages transocéaniques : il comprenait non seulement de quoi subvenir aux besoins durant la traversée mais également de quoi assurer l'installation et enrichir les nouvelles terres. Ainsi, l'arbre à pain, le bananier, la canne à sucre, le taro, l'igname et la patate douce (d'Amérique) sont les principales espèces sélectionnées et transportées par les anciens navigateurs.

Il y avait également de quoi préparer les repas sur le pont comme le montre cette illustration d'une pirogue double de Tonga qui date du voyage de LEMAIRE et SCHOUTEN en 1616. Les symboles de l'identité du groupe et de ses pratiques rituelles étaient bien sûr embarqués: il pouvait s'agir d'une pierre de *marae* pour affirmer à la fois le droit de propriété de l'inventeur de l'île et indiquer son ascendance. Des représentations de divinités ou d'esprits tutélaires devaient compléter cet important chargement: tiki, pierres magiques liées à des rites de fertilité, symbole de clan... Ainsi, sous les ailes des pirogues, les anciens Polynésiens naviguaient avec leur univers végétal, animal ainsi qu'avec leurs symboles sociaux et religieux.

Le voyage anticipé et prévu n'était pas une aventure prise à la légère: il s'agissait bel et bien du transplant d'un modèle de société, d'une culture dans son intégralité, le transfert du greffon étant assuré par les grands voiliers pontés en partance pour de nouvelles terres. Ainsi, les Polynésiens renouvelaient le mouvement vital de leur monde. Et dans ce monde, la mer, perçue comme un chemin, fut un milieu fondateur qui conduisit les Océaniens à franchir régulièrement l'au-delà de leur horizon, et qui les conduisit à l'épanouissement de leur culture.

Hélène GUIOT

Ethnoarchéologue, équipe Ethnologie préhistorique,
UMR ArScAn, MAE, Nanterre
Chargée de cours à l'Inalco (Initiation à l'art océanien)

Cette conférence est un texte adapté de plusieurs articles déjà publiés:

- GUIOT, Hélène, 2003. *Les pirogues: reflet de la Polynésie*. Collection: Dossier de la Société des Océanistes, Paris, 35 p.
- GUIOT Hélène, 2007. Le peuplement de la Polynésie: un système idéal qui conduit au-delà de l'horizon, *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*. Pierre ROUILLARD (éd.), Colloque de la Maison René GINOUVÈS 3, De Boccard, Paris: 83-89.
- GUIOT Hélène, 2012. Pacifique: l'océan-monde, *Une histoire du monde global*, NOREL Philippe et Laurent TESTOT (dir.), Éditions Sciences Humaines, Auxerre: 143-148.

Conférence donnée le 24 octobre 2012 dans l'auditorium du PLC.

Comment représenter le pouvoir?

Les empereurs de Chine en portrait. De la peinture à la photographie¹

Pour s'imposer au regard des autres, les chefs d'État ont besoin d'images. Cependant, représenter un tel personnage est un acte grave car, en sa forme la plus aboutie et fonctionnelle, l'œuvre ainsi créée a le pouvoir de faire apparaître la « transsubstantiation d'un individu en monarque »².

En Chine, où tout est toujours très soigneusement classé, le portrait d'un souverain s'inscrit traditionnellement, au moins depuis les TANG (618-907), dans la vaste catégorie des *xiang* 像 ; ces représentations ont pour particularité de donner à voir non un instant de l'être, mais sa personne holistique, rendant visible tout à la fois son poids social, moral, mais aussi, dans le cas d'un empereur, sa place exceptionnelle au cœur du monde, articulant Ciel et Terre.

Il n'est donc pas étonnant que, depuis le milieu du I^e millénaire, ces œuvres à caractère officiel aient conservé une certaine stabilité, même si leur style évolua en s'alignant sur la sémiotique d'une époque : ainsi, les représentations peintes attribuées à l'époque des TANG - dans lesquelles la posture, le costume et parfois les assistants jouent le premier rôle - influencent-elles encore, à l'époque des SONG (960-1279), des portraits qui, par ailleurs, changent de manière évidente. Désormais cadrés de près, ils reproduisent aussi, et avec une sorte de fidélité flatteuse, les traits idéalisés d'un visage serein, sur lequel le temps et les sentiments exacerbés n'ont pas prise.

Au fil des dynasties suivantes, ce parti-pris essentiel perdure, même lorsque la composition se modifie : par exemple sous les MING (1368-1644), le personnage est saisi de face, et non de trois quarts comme cela était resté d'usage jusqu'à la fin des SONG. Puis, lorsque les contacts avec l'Occident

1. Cette communication reprend une partie d'une note de recherche à paraître : « Petite excursion dans le monde troublant des images photographiques », *Études chinoises* XXXI-2, 2012 (actuellement sous presse).

2. Louis MARIN, *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981. Voir aussi du même auteur : *Des pouvoirs de l'image*. Paris, Seuil, 1993.

s'intensifient, l'influence des portraits royaux européens ne fait, sous les QING (1644-1912), qu'accentuer une certaine personnalisation du tableau. À l'époque de KANGXI (reg. 1661-1722), de YONGZHENG (reg. 1723-1735), et surtout de QIANLONG (reg. 1736-1795) apparaissent ainsi des représentations impériales de plus en plus individualisées, montrant même l'évolution physique de l'homme, de la jeunesse à la vieillesse. Néanmoins, dans la simplicité d'un cabinet d'étude ou dans la solennité d'un trône, le peintre ne néglige jamais de donner, à l'aide d'un trait précis, une grande importance aux détails - d'un costume, d'un tapis, d'un siège - eux-mêmes porteurs de multiples signes ; il le faut, pour instaurer une distance entre le contemplateur et l'œuvre : une distance à la mesure exacte de celle que le sujet, fût-il ministre, doit conserver et respecter par rapport à son souverain.

Mais voici qu'à la fin du XIX^e siècle, l'intrusion de la photographie change le regard - celui du modèle, comme celui de l'opérateur qui doit en capter le reflet. Même lorsque les poses sont savamment mises en scène, et la photo non moins savamment retouchée, l'œil optique de la machine (peut-être parce que les photographes n'ont alors pas encore assez de savoir-faire) tend à produire un rendu trivial des corps et des visages ; un effet prosaïque que l'art chinois officiel - fût-il très influencé par le regard des portraitistes jésuites - a toujours refusé, car la chair seule ne saurait traduire le « souffle » qu'il appartient aux peintres, précisément, de révéler.

Naissent alors ces impressions émouvantes et parfois gênantes que de telles « prises de vues » modernes suscitent en nous. Certes, nous savons que ces tirages, ces films - tout comme les représentations anciennes, sur d'autres supports, auxquelles ils se substituent - seront, dès lors qu'on les élève au statut de « documents », passés à la critique de l'utilisation historiographique de l'image³. Il n'en reste pas moins que leur nature particulière, semblant faire d'eux les reflets « optiques » et directs d'une réalité qui, en fait, se travestit toujours, installe un doute : cette « réalité » savamment reconstruite, mais d'où le preneur de vue ne peut chasser la présence de la matière, permet-elle à l'historien de conserver la distance et l'équanimité si précieuses à son métier ?

Les historiens chinois, de même que leurs confrères occidentalistes, en perçoivent d'autant mieux les enjeux que, dès leur apparition, les photographies ont changé les formes anciennes de « communication », les amenant

3. Voir à propos du livre de Francis HASKELL, *L'historien et les images*, Paris, Gallimard, 1995, le texte d'Annie DUPRAT : « Le roi, la chasse et le parapluie ou comment l'historien fait parler les images ». *Genèses* 27, 1997, p. 109-123.

à jouer, de ce fait, un rôle politique nouveau : dès 1904 par exemple, l'impératrice CIXI 慈禧 (1835-1908⁴ le comprend si bien que, sous son impulsion, l'Empire chinois, étiré encore sur quelques années, en vient ainsi à mourir presque sous l'œil des photographes, faisant des images optiques de ce temps autant de « documents » – des documents tout aussi révélateurs, mais tout autant menteurs que les mots.

La question, certes, nous hante aujourd'hui chaque jour devant les « images d'actualité » que nous renvoient les médias du temps présent ; mais le débat s'impose aussi pour des périodes plus anciennes, d'autant que la photographie, au début du ^{XX}^e siècle, présente des caractères particuliers. Même retouchée, elle laisse deviner la faiblesse intrinsèque du corps physique de l'homme-souverain, dont la nature éphémère prend alors le pas sur le symbole intemporel et peut-être éternel qu'il est censé incarner - comme si, à travers un écho photographique, se dessinait l'impensable et pourtant déjà là, palpable : la proximité temporelle d'une fin - fin d'un régime (en l'occurrence celui des QING, puis celui du MANZHOUGUO), fin d'un homme.

À la vue émouvante et parfois gênante de ces images mettant en scène GUANGXU (reg. 1875-1908) et PUYI (1909-1912) - les deux seuls empereurs, les derniers des QING, que le temps inscrit dans les premiers âges de la photographie - deux questions (au moins) se posent, sur un plan plus général.

Faut-il se laisser emporter par les impressions que suscitent en nous ces personnages qui nous sont à la fois si proches et si lointains ? Où est le corps glorieux du « grand homme » dont SIMA Qian évoquait déjà la silhouette haute, fût-elle parfois courbée sous le poids des malheurs et des doutes, dans sa biographie de CONFUCIUS⁵ ?

Et plus encore : la présence obsédante et charnelle de ces tirages « instantanés » comme on disait alors, permet-elle de regarder le passé avec l'équanimité nécessaire ? Est-il possible d'écrire l'histoire des temps de la photographie comme celle des âges antérieurs à son apparition ?

Danielle ÉLISSEFF

-
4. Sur CIXI et la photographie, voir le numéro spécial que lui consacre la revue *Nannü* XIV, 2012, sous la direction d'Harriet ZURNDORFER.
 5. « K'ONG-TSE était haut de neuf pieds six pouces. Les hommes l'appelaient tous un géant et s'émerveillaient (de sa taille)... Il ... a des yeux comme le fleuve (c'est-à-dire grands et de forme très régulière, dit le commentaire) et un front élevé... À *le regarder par devant*, il est très majestueux et semble quelqu'un qui doit régner ; à *le regarder par derrière*, ses épaules sont hautes et son épine dorsale est faible ». *Mémoires historiques* traduits par CHAVANNES, tome V, p. 106.

Il faut croire que la date du 13 novembre et la tranche horaire débutant à 17 heures avaient un bon fengshui puisque le Président François HOLLANDE l'avait choisie pour sa première conférence de presse. Pour les anciens élèves et les étudiants, cette concurrence n'a heureusement pas fait ombre à notre invité : Monsieur André SANTINI qui nous faisait l'honneur et le plaisir d'une visite à l'Inalco.

Est-il besoin de présenter Monsieur André SANTINI ? Plusieurs fois ministre, André SANTINI est actuellement député-maire d'Issy-les-Moulineaux, président du Conseil de surveillance de la société du Grand Paris et président du groupe d'amitié France-Corée à l'Assemblée nationale, et c'est en sa qualité d'ancien élève de l'Inalco (et membre du comité d'honneur de l'AAÉALO) qu'il a bien voulu, après un mot d'introduction du président Jacques LEGRAND, s'adresser aux élèves, anciens ou actuels, sur le thème :

Connaissance de l'Asie : atout déterminant d'une carrière française

La première approche que j'ai eue de ce nouvel immeuble qu'est l'Inalco, a été le bureau de votre président. J'ose à peine vous dire ce qu'était la rue de Lille... Elle avait un charme extraordinaire : des couloirs en bois plus ou moins cirés et surtout des crachoirs, de magnifiques crachoirs en cuivre. C'était amusant car, à l'époque, on crachait (surtout les étudiants du Moyen-Orient) avec une dextérité remarquable ! Il y avait une ambiance bizarre...

Je faisais droit et Sciences Po. Nous étions en 1958, nous sortions de la IV^e République. Un de mes professeurs m'a dit : « Vous devriez regarder un peu le Japon et le japonais ». Le professeur de japonais aux Langues O' était René SIEFFERT, un grand nipponologue. Nous avions deux « lecteurs » : M. MORI, fils d'un ancien ministre au Japon qui avait eu des problèmes avec les militaires et l'autre M. FUJIMORI. Ils étaient absolument remarquables, comme le sont maintenant, je suppose, vos enseignants.

Et il y avait surtout Madame NICOLAS, née VANDIER, avec sa magnifique coiffure. Elle était extrêmement distinguée, c'était notre terreur ! D'ailleurs, elle m'a fait faire une quatrième année. Et c'est au cours de cette quatrième

année que j'ai le plus appris. Elle assurait les cours de civilisation et de culture que nous traitions plus ou moins à la légère. Elle nous faisait faire beaucoup de cartes, ce qui se fait très rarement aujourd'hui. Aucun professeur n'oserait maintenant vous faire faire des cartes du Japon ou de la Corée!

Aujourd'hui, qui peut comprendre, je le dis depuis plusieurs mois, que la troisième guerre peut éclater entre la Chine et le Japon, qui revendiquent tous les deux un archipel. J'étais en Corée il y a un mois et demi : le climat était tendu parce que la Corée se sentait bizarrement solidaire de la Chine. Il ne faut pas oublier que le Japon a occupé la Corée en 1945 : il ne s'est pas vraiment bien comporté, il y a eu 200 000 femmes coréennes qui ont été instrumentalisées comme femmes de confort pour les troupes japonaises en Asie et le Japon, à ce jour, ne s'est toujours pas excusé. On continue à aller au monument célèbre (le Yasukuni) où sont enterrés des criminels de guerre, que le Japon honore et vénère... En Corée, n'oublions pas qu'il y a aussi Pan Mun Jom, la DMZ, zone démilitarisée où se sont arrêtées les troupes, puisque personne n'a gagné : c'est une des rares guerres que personne n'a gagnée. À Pan Mun Jom, il y avait seize bataillons étrangers sous les couleurs de l'ONU, il y avait les troupes nord-coréennes plus un million de « volontaires » chinois : Séoul a été prise et reprise six fois, ce qui explique les lacunes urbanistiques...

Donc, c'est vraiment Mme NICOLAS qui m'a tout appris ; cela m'a servi pour tout en politique : la façon de se présenter, de vivre en Asie. Quand vous négociez, quand vous discutez avec des Chinois – moins avec des Coréens, mais encore plus avec des Japonais – tout commence par un lien : vous devez avant tout prendre des nouvelles de l'épouse de votre interlocuteur, de ses enfants, surtout si l'un ou l'une a été souffrant, et on « perd » beaucoup de temps. J'ai souvent eu avec moi de jeunes ingénieurs de l'armement, polytechniciens ou des diplomates mal aguerris à ces pays, qui tapaient du pied pour dire « est-ce qu'on y va ? » Je les regardais en disant : « Restez tranquilles ! ». Et au moment de se lever : « Oh, j'allais oublier, je voulais vous dire, pour les hélicoptères, vous avez quelques idées sur la question ? » Et là, en vingt minutes on devait régler ce qui représenterait des années de travail pour les techniciens français et aussi de belles sommes d'argent...

Maintenant, à chaque fois que je suis dans une négociation – quand j'étais secrétaire d'État à la fonction publique, j'ai dû négocier avec les syndicats, ça vaut des négociations avec les Japonais... ils sont très compétents : ils connaissent tous les indices de la fonction publique... Et alors,

il faut être très calme, il ne faut pas montrer que vous en avez assez. Le portable interrompt un raisonnement, brise un climat, il faut donc bannir le téléphone portable.

Aujourd'hui encore, je suis très reconnaissant à René SIEFFERT. Certes, il était le grand spécialiste du Japon, du *Genji monogatari*, mais il avait du mal à commander un café. Il était spécialiste de la littérature des XVI^e et XVII^e siècles qu'on respectait. Une éditrice française, Diane DE SELLERS, avec l'aide efficace d'E. LEGERRI-BAUER, maître de conférence à l'Inalco, a publié la traduction du *Dit du Genji*, traduit par SIEFFERT, avec des illustrations : un ouvrage merveilleux avec les estampes *Tokugawa*. Elles ont obtenu l'autorisation de la famille.

Il faut une passion extraordinaire, une patience, un respect de l'autre dans les relations humaines, il faut que les autres sentent le respect que vous leur portez, autrement vous êtes des grossiers personnages, des voyous. Vous vous prenez pour des *shogun* et vous n'êtes que *nanji*. Donc il faut que les gens qui sont en face de vous comprennent que vous les aimez, les respectez.

À quoi sert-il d'avoir fait du japonais? Contrairement à ce que dit le président LEGRAND, à rien. Sauf que vous avez appris l'essentiel, vous savez négocier, vous avez appris à respecter les autres. En 1980, j'avais été élu maire d'Issy-les-Moulineaux. Nous avons réussi un coup de pub avec Jean Paul II que personne ne connaissait encore. Il venait en France pour la première fois. On se disait « qui est ce Polonais? » Il est arrivé à l'aéroport du Bourget sous la pluie, on ne voyait personne sur le tarmac, il n'y avait que des flaques d'eau. Ça commençait très très mal. Il n'avait pas une grande cote. L'assemblée des évêques cherchait un endroit pour rassembler deux centaines de personnes. Nous avons discuté. À Issy, nous avions la chapelle du grand séminaire qui n'avait pas servi depuis 10 ans. Pourquoi ne recevrons-nous pas le pape dans cette chapelle qui est la copie de la chapelle royale de Versailles?

Évidemment, le bâtiment n'était pas propre, le jardin non entretenu. Pour recevoir le pape, il y avait du travail! Nous avons pris cela en mains et la chapelle a été nettoyée, le jardin débroussaillé. Comme le pape arrivait en hélicoptère, nous avons fait un essai. Une catastrophe : quand la turbine s'est mise en marche, les pétunias, les mottes de terre, s'envolaient. Le lendemain, heureusement, l'expérience a été plus concluante : le jardinier avait mis des cailloux aux racines de pétunias. Finalement tout s'est bien passé, même si le Préfet était vert de rage car Issy était le seul endroit où était programmée une manifestation avec le pape. Celui-ci a reçu tous mes

collègues, certains étaient francs-maçons, socialistes, mais tout le monde était là. J'ai prié le pape de signer le livre d'or. On le fait signer à n'importe quel visiteur, je n'allais pas me priver de faire signer le pape ! Il a signé et m'a dit : « Il faudra expliquer que j'ai écrit debout » - « Pourquoi ? » - « Parce que j'ai mal écrit »...

Quelques mois plus tard, j'entendais à la radio un des animateurs qui disait : « Cet homme dégage un charisme incontestable ». Vous l'avez vu vous-mêmes dans la suite de sa vie. Quand il rencontre quelqu'un, il lui donne le sentiment qu'il n'y a que lui qui compte. Rien ne compte plus : cet être est devenu unique, le pape le regarde et le fait se raconter. C'est ce que j'ai ressenti. C'est ce qu'on enseigne pour les relations avec l'Asie. Pour les politiques, c'est indispensable. Quand nous avons une réunion de 400-500 personnes, il y a toujours quelqu'un qui vient vous voir, il y a celui qui est là avec sa femme, son bébé dans les bras et qui vous remet une lettre... C'est inmanquablement une place en crèche ou un problème de logement. Pour lui c'est un drame. L'un d'eux me dit : « Nous sommes quatre dans l'appartement, on ne tient plus... ». Je me rappelle alors Madame NICOLAS et Jean-Paul II. Ce sont des leçons de vie.

De même, au Japon, vous apprenez le respect de l'environnement. Tous ceux qui vont au Japon sont impressionnés par l'intégration de la nature au milieu urbain. De tous petits jardins sont incorporés. Des amis japonais vous emmènent voir leur petit jardin, (qui ne leur appartient pas forcément), au milieu des immeubles, ratissé, avec les pierres qui symbolisent les énergies. Vous vous dites : « Il me considère comme son ami », il vous livre son secret. Dans ce pays qui a souffert des bombardements – pas seulement Hiroshima et Nagasaki, mais Tokyo a été complètement tapissé, détruit par les bombes conventionnelles – quand on a reconstruit, on n'a pas oublié les jardins, les lacs, les carpes. Nous, nous n'en étions pas là ! Dans les villes reconstruites après la guerre, chez nous, on n'a pas pensé forcément aux jardins, aux carpes...

J'ai été invité à Normal Sup lorsqu'ont été commémorés les 150 ans des relations diplomatiques entre la France et le Japon. Cela a été un grand événement. J'ai été ému d'entendre beaucoup de jeunes raconter leur expérience japonaise. Ils nous ont appris des choses qu'on ignorait. Par exemple, quand quelqu'un recrute un jeune, si ça ne se passe pas bien, si on doit le renvoyer, c'est l'échec de celui qui l'a recruté. Reconnaissez que c'est une autre civilisation. Mais on donne une deuxième chance, grâce à un tuteur, pour aider celui qui n'a pas été à la hauteur ou qui a mal préparé la jeune recrue. C'est original. Nous en France, on fait des DRH ! Dans un

film, on montrait la dureté des mœurs de management au Japon, ça c'est la caricature. L'ambassadeur expliquait qu'il y avait un problème de visas pour tous ces jeunes qui étaient partis au Japon, car ils ne voulaient plus rentrer... Ces jeunes à la limite marginaux, au moins décalés, acceptaient la discipline du Japon car pour eux cela correspondait à quelque chose. Ils acceptaient. Ce qui provoquait un problème pour leur retour...

Parlons du phénomène des mangas, c'est extraordinaire, la France est le pays qui a le mieux reçu les mangas. Nous sommes un pays où la bande dessinée est importante, mais les mangas comportent beaucoup de violence... Et bien maintenant, il y a beaucoup de jeunes dessinateurs français qui ne parvenaient pas à trouver une ouverture en France et qui ont pu s'exprimer au Japon. C'est extraordinaire! Qui aurait pensé que le manga, qui était considéré comme une sous-culture, serait reconnu par les Japonais et deviendrait une culture de premier plan! Ce n'est pas vulgaire, ce n'est pas quelque chose de basse classe et ça m'a fait sourire qu'il y ait tant de jeunes qui entrent au Japon par le manga...

Ensuite, il se trouve que j'ai été plusieurs fois président de France-Corée. En réalité, j'ai d'abord été président de France-Cuba, à cause du cigare, bien sûr. J'ai donc mené plusieurs missions à Cuba, avec MAZEAUD, BUSSEREAU et d'autres amis, nous avons été reçus officiellement à Cuba. Fidel CASTRO était ravi de recevoir des hommes de droite. Jusqu'alors il recevait des communistes, cela ne le passionnait guère. Mais nous, nous étions intéressants. Je lui ai demandé pourquoi il n'aimait pas DE GAULLE. C'était parce que DE GAULLE avait été l'un des premiers à se ranger aux côtés de KENNEDY dans l'affaire des fusées...

La France a une image extraordinaire. J'ai fait deux missions en Iran. La civilisation perse est admirable. Ce sont les Arabes qui ont islamisé la Perse. Je ne veux pas vexer le quai d'Orsay, il y a probablement des diplomates dans la salle, mais on n'a pas été tout à fait à la hauteur, y compris avec l'Iran. Quand je vois aujourd'hui cette menace de nucléarisation, je me dis qu'on n'a probablement pas pris le temps pour discuter, on n'a pas beaucoup demandé des nouvelles de madame ou du fils. Toute la culture asiatique peut s'appliquer en toutes circonstances... c'est quand même un problème grave qu'un pays s'engage dans la voie nucléaire.... La même chose avec la Corée du Nord....Ce matin j'entendais dire qu'OBAMA serait obligé de trouver une solution militaire... on atteint le cynisme absolu... La France était donc favorable à l'embargo de Cuba. Je crois que si on levait l'embargo, le régime s'écroulerait dans les quinze jours. On suppose qu'OBAMA attend la mort de CASTRO, qui n'est pas aujourd'hui en très bonne santé.

J'ai vécu des évolutions au fil des années ... La majorité a changé à l'Assemblée en 1997 et l'image de Cuba étant plutôt aguichante, un député de la Martinique tenait à tout prix à être président de France-Cuba. Je lui ai dit : « Méfiez-vous de CASTRO, car il se prend pour le plus grand des Caraïbes ». De ce fait, Cuba étant convoité, on m'a dit : « Pourquoi pas la Corée ? » Je ne voulais pas France-Japon, car il ne faut pas trop rappeler que je parle japonais...

Un jour, j'avais à négocier avec le ministre de la Défense coréen. Il m'avait invité dans le sous-sol d'un restaurant très traditionnel. La cuisine coréenne est une des meilleures du monde, très variée, très élaborée. J'étais accompagné de deux jeunes énarques. Je ne connaissais pas ce ministre : il était là, il avait deux grosses flasques en céramique : « *Vous buvez du vin de mûre ?* » - « *Je vais découvrir, Monsieur le ministre* ». Il me dit : « *C'est un de mes électeurs qui m'a offert cela* ». On a commencé à boire du vin de mûre. « *On me dit que vous avez appris le japonais ?* » - « *Oui, quand j'étais jeune* » - « *On peut parler japonais ?* » - « *Oui* ». J'ai alors dit à mes deux apparatchiks : « *Je crois que vous pouvez aller fumer une cigarette dehors* ». Alors, on a commencé la négociation en japonais ; il fallait que je me remémore, que je m'immerge. Il m'a raconté une histoire ahurissante. Évidemment ni le quai d'Orsay ni les services de renseignements ne m'avaient fourni ces informations.

Après la guerre de Corée, en 1953, le pays s'est divisé. La Corée du Nord s'est retrouvée isolée et des milliers de personnes ont été enlevées et retenues de force au nord. Les Japonais ont enlevé des milliers de Coréens et les ont ramenés au Japon. Son père a été enlevé. Il ne l'a jamais revu. Il est resté avec sa mère : ils étaient trois enfants, sans père. Sa mère a dû faire des galettes de riz et les enfants allaient les vendre dans la rue. Vous rendez-vous compte ? Maintenant il se retrouve ministre de la Défense. Donc, les Américains ont lancé une grande opération d'adoption d'enfants de Corée, orphelins ou non. Lui a été considéré comme orphelin et il a été adopté. Il s'est retrouvé chez un avocat à Sacramento. À ce moment-là, j'ai pensé que ma commande ne pourrait pas se faire : s'il a été élevé à Sacramento, les hélicoptères américains avaient plus de chance... On a passé la moitié de la nuit à parler. Je revenais à Madame NICOLAS. Il ne pouvait pas raconter cela dans son pays car il aurait été suspect. Moi, il a pensé que, même si je le répétais, cela n'aurait aucune incidence. J'ai écouté, j'ai recollé les morceaux. Et l'opération a été concluante.

Lorsque j'ai été nommé au gouvernement, j'ai dû abandonner l'Assemblée, on a donc élu un autre député responsable du groupe France-Corée. Après ma réélection, je suis revenu à l'Assemblée. On m'a demandé si je

souhaitais avoir une présidence. Le Japon est toujours très demandé. Et on m'a dit « pourquoi pas la Corée ? » Et j'ai été réélu, alors que la gauche était majoritaire. Parce que ma commune est jumelée maintenant avec Guro, le district central de Seoul. J'y étais encore il y a quelques jours parce qu'il y avait une grande exposition : un congrès sur l'eau à Pusan. Pusan est une île où on construit de grands bateaux. J'y étais allé il y a trois-quatre ans, ils m'ont montré des bateaux de 300 mètres, plus grands que ceux de l'armement français. J'ai dit : « *Ah vous avez changé un peu !* » Ils ont dit « *Oui : une loi a été votée qui interdit de construire des bateaux dans la darse. Donc, on les construit sur le quai.* ». Ils construisent donc les bateaux sur le quai et ensuite ils les mettent à l'eau. Ça, c'est la joie des Coréens, ils adorent copier, tromper. On le leur reproche, mais ils avancent.

Nous en France, nous disons : « *Arrêtez de construire des bateaux, on ne va pas pouvoir les vendre.* ». Eux, ils construisent des bateaux de 300 mètres. Cette fois, je dis : « *Vous n'allez pas faire des bateaux sur le quai ?* » - « *Non, nous avons changé. Nous préparons le plus grand paquebot du monde Ce sera le plus gros, il aura 21 piscines.* » Quand vous rentrez en France, vous hésitez même à dire aux gens qu'ils sont en train de vous doubler sur la bande d'arrêt d'urgence... Ils apprennent très, très vite. Ce sont les Coréens qui ont inventé l'appareil photo sur le téléphone. Aujourd'hui tout le monde a un portable. En France, le marché ne pouvait progresser : il y a 60 millions de portables, on ne peut pas faire plus. Les Coréens ont dit : si on mettait un appareil photo sur les téléphones. Et bien maintenant essayez d'acheter un téléphone sans appareil photo !

C'est parti d'une idée. Les Coréens sont les Français de l'Asie. Ils aiment les femmes, ils aiment le vin (un peu trop), ils savent chanter, ils aiment la fête. Quand ils viennent dans notre commune, tout le monde est ravi. Ils sont très gentils et efficaces. La devise de la Corée, c'est *Pali pali*... vite vite, un peu comme en France ! Ils étaient venus il y a trois-quatre ans, en juin. On leur avait montré une ludothèque (nous avions une des plus grosses ludothèques d'Île-de-France). Au mois de décembre suivant, il y avait deux ludothèques à Seoul. Ils avaient racheté deux églises évangéliques qui ne marchaient pas bien. Ils ont un culot que nous n'avons pas.

Idem en architecture : ils ont restauré l'hôtel de ville de Seoul qui datait de l'occupation japonaise, donc qui les gênait. Comme ils ne pouvaient pas le démolir, ils l'ont transformé en bibliothèque et ont construit un immeuble en verre et en fer. La grande discussion d'alors à Seoul était : « *Cet hôtel de ville, qu'est-ce que vous en pensez ?* » Croyez-vous que nous en sommes là, à discuter des monuments ? Nous, nous cherchons comment

faire pour réduire le chômage et eux, ils en sont à l'esthétique tout en continuant de travailler.

Ce que j'ai retenu, c'est qu'il fallait que les collectivités locales soient aussi parmi les premières à bouger. J'ai donc lancé un jumelage avec Pékin il y a maintenant quinze ans. À l'époque, tout le monde s'est demandé ce qui arrivait à SANTINI, il avait retourné sa veste ? Le jumelage se faisait avec le quartier Chongwen, puis on a ajouté Dongshen (nous avons déjà le Temple du Ciel et maintenant nous avons Tian'an men et la Cité interdite). Nous réalisons des échanges entre lycéens : vingt de chaque côté qui sont reçus dans les familles, notamment avec le lycée Huiwen, le plus ancien lycée de Chine. Ce qui m'a fait plaisir, c'est que j'ai rencontré des jeunes qui m'ont dit : « Monsieur SANTINI, grâce à vous, j'ai obtenu un poste ». Parce que nous avons quatre cents enfants qui ont appris le chinois. Quand vous mettez sur votre CV : chinois lu, parlé, ... c'est autre chose que l'anglais. Je ne vous dis pas que vous obtiendrez un poste, mais votre CV sera le premier sur la pile. Maintenant ça fonctionne très bien. J'ai fait ce que j'ai pu : j'ai même eu une crise cardiaque à Pékin. L'ambassadeur de Chine en France KONG Quan, descendant de CONFUCIUS, a été très prévenant et en plus il m'a sauvé la vie.

Huawei, le deuxième informaticien chinois s'est installé à Issy-les-Moulineaux. *If you can't fight them, joint hem!* Il faut suivre cette manœuvre... Nous préparons le troisième jumelage en Asie, ce sera avec le Japon : Ichikawa, ville qui est proche de l'aéroport, qui nous a battus dans plusieurs concours des villes *high tech*. Ils sont très forts. L'affaire de Fukushima a traumatisé profondément le Japon. Toutes les communes sont obligées d'envoyer des volontaires, désignés d'office, pour travailler, pour relever toute la zone. Les communes doivent envoyer de l'argent. Tout cela se fait avec beaucoup de dignité. Vous avez vu qu'aux États-Unis, il n'en a pas été de même ! La relève de Sandy, aujourd'hui à New York, il y a des gens qui n'ont pas encore d'électricité... Au Japon, on relève, on nettoie, etc... En France, pendant l'exode, on prenait des charrettes à bras et on partait direction Toulouse... On pourrait recommencer, quand on a vu ce qui s'est passé en Vendée, cela n'a pas été terrible aussi. Je compare avec ces autres pays, qui vivent parfois les mêmes catastrophes et qui les approchent avec une autre philosophie. Il y a des leçons à apprendre.

Je suis heureux que depuis quelques temps on respecte davantage la Chine. On n'aime pas beaucoup les Chinois, vous avez remarqué ? Ils sont très forts économiquement. Personne ne pensait qu'ils en arriveraient là il y a vingt ans. Moi j'étais très lié avec CHARPENTIER, qui est un des plus grands

architectes français. Il a eu le prix Pritzker. Il avait eu l'intelligence de prendre des jeunes Chinois dans son bureau d'architecte. Quand le régime a changé, ces jeunes architectes ont été rappelés et ils ont promu leur vieux maître. Donc CHARPENTIER a réalisé, je crois, un tiers de Shanghai. Il faut aller à Pékin et aussi à Shanghai, Shanghai la rouge, rappelez-vous la bande des quatre. Cela a toujours été : à Pékin on a l'officiel... et à Shanghai l'innovation, la rébellion, l'émancipation. L'histoire se reconduit, se répète.

Bien entendu, ces trois jumelages avec l'Asie viennent en plus des neuf autres, en Europe, mais aujourd'hui ce n'est plus d'un intérêt extraordinaire. Le fait d'avoir pu, très jeune, découvrir différents aspects vous prépare à d'autres chocs. Nous avons un jumelage avec Israël. À Issy, nous avons une communauté juive assez importante et chaque année nous emmenons cent personnes à Auschwitz (la moitié seulement étant juives). On essaie de répondre aux demandes en profondeur et sans flagornerie, sans compréhension rapide. À Auschwitz, j'ai vu des gens qui pleuraient. C'est cela le rôle des villes, nous devons faire découvrir des choses.

C'est évidemment la découverte de l'Asie qui, paradoxalement, m'a poussé à aller vers d'autres civilisations. À part cela, j'ai fait du lobbying pour des amis du concours d'Orient. Parce que de notre temps, on passait le concours d'Orient. Le coréen a un alphabet, c'est un peu plus facile, mais le chinois et le japonais avec les *kanji*, les *hiragana*, les *katakana*, la grammaire, c'est difficile. J'ai du mal à chaque fois, il faut je me replonge, que je m'immerge. Les chanteurs comme Mireille MATHIEU ne savent pas ce qu'ils chantent, ils sont incapables de lire une carte ou un titre. Cela vaut la peine. Le coréen est difficile. Pour le japonais, j'espère convaincre les Japonais d'Ichikawa de nouer le même échange qu'avec Pékin pour les jeunes, des enfants de quatre ans... En Corée, ils m'ont montré leur réalisation d'une librairie pour enfants. Les Coréens ont construit une maison coréenne classique avec du bois qui soigne les maladies dermatologiques, où il n'y a pas de métal, tout est en bois, même le toit. C'est une idée originale. Ainsi, on revient à la tradition, il y a des jeux anciens, le directeur est habillé à l'ancienne, cela apporte plus.

André SANTINI

Très obligeamment, Monsieur André SANTINI a donné la parole aux étudiants qui ne se sont pas privés de lui poser des questions.

Visite organisée par l'AAÉALO le 21 novembre 2012.

Nos adhérents sont soucieux de faire partager au plus grand nombre les informations intéressantes et nous leur en sommes reconnaissants. C'est ainsi que Sylvie SERVAN-SCHREIBER nous a fait savoir que le Musée français de la photographie (MFP) et le Conseil Général de l'Essonne avaient conçu une exposition des Premières photographies de la Chine, présentée au Centre culturel de Chine à Paris à l'occasion de son dixième anniversaire, exposition d'autre part intégrée à la programmation de Paris Photo et du Mois de la Photo à Paris.

Grâce à ce truchement, Madame Julie CORTEVILLE, conservatrice en chef du MFP, a accueilli les anciens élèves ce mercredi 21 novembre 2012 et a commenté l'exposition, avant que celle-ci (qui n'a été présentée que du 14 au 27 novembre) ne parte pour trois destinations chinoises (Beijing, Lishui et Wuhan) avec le soutien de la Chinese Literature and Art Foundation.

Exposition des *Premières photographies de la Chine* de Jules ITIER au Centre Culturel de Chine à Paris

Premières photographies de la Chine : lorsqu'on dit « premières », on ne ment pas puisqu'on parle du milieu du XIX^e siècle et lorsqu'on dit « photographies », on veut dire en fait « daguerréotypes » puisque la photographie n'existait pas encore. Des recherches ont permis d'établir que les daguerréotypes de Chine réalisés par Jules ITIER et présentés ici sont les plus anciens qui soient connus aujourd'hui.

Alphonse-Eugène-Jules ITIER, l'auteur de ces documents rares, est un Français né à Paris en 1802 et mort à Montpellier en 1877. Inspecteur des douanes en 1831 et chef de la commission commerciale Chine/Indes/Océanie auprès de l'ambassadeur Théodore DE LAGRENÉ entre 1843 et 1846, Jules ITIER possède une double formation en géologie et en agronomie. Membre actif de différentes sociétés savantes, sa curiosité scientifique et l'étendue de sa culture l'incitent à chacune de ses missions à explorer en profondeur les pays qu'il parcourt. Passionné par les nouvelles technologies comme la daguerréotypie de voyage, il la pratique parallèlement à ses

missions diplomatiques. Il faut rappeler que cette technique complexe avait été rendue publique par François ARAGO, en 1839 seulement.

Ces documents prennent sens avec la lecture de son journal, qui compte un millier de pages en trois tomes: *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Les observations consignées dans cet ouvrage éclairent les scènes de rue ainsi accessibles au public qui n'a jamais rien vu de tel: « Les marchands ambulants chargés de menues denrées d'approvisionnement se croisent dans tous les sens, annonçant par divers cris et au moyen d'instruments les plus assourdissants, les légumes, le poisson, la viande, les animaux vivants qu'ils transportent dans de grandes corbeilles suspendues sur leurs épaules, comme des plateaux d'une balance ». (Nous y sommes totalement!)

Des événements historiques de premier plan sont également immortalisés, comme la signature du traité de Whampoa le 24 octobre 1844, qui concède à la France l'ouverture au commerce des ports de Canton (Guangzhou), Amoy (Xiamen), Foutcheou (Fuzhou), Ningpo et Shanghai, la protection des missionnaires et quelques facilités pour les Chinois d'exercer le culte catholique. Il est évident que nous sommes là aux sources même du reportage photo-journalistique. La scène se déroule à l'arrière du bateau *L'Archimède* et le secrétaire de Jules TIER consigne dans ses notes: « Les mandarins se prêtèrent volontiers à la pose qu'il fallut exiger d'eux. Le soleil était très favorable: mais le tangage opposait à la netteté du dessin un obstacle presque insurmontable. On essaya pourtant; la deuxième épreuve donna un résultat très convenable et les Chinois demeurèrent stupéfaits devant la reproduction fidèle et rapide, dont ils ne pouvaient s'expliquer le secret. »

Jules TIER, plus qu'un simple voyageur, rapporta en outre une somme impressionnante d'observations d'histoire naturelle et d'ethnographie, en faisant connaître de nombreux produits comme le sorgho et le caoutchouc, mais aussi les techniques de la fabrication de la céramique chinoise, dont il confiera de nombreux procédés à la Manufacture de Sèvres.

Le MFP (Musée français de la photographie) a pu acquérir un ensemble de 37 daguerréotypes dont un grand nombre est présenté ici avec un art consommé: les vitrines sont comme autant de malles de voyages dont les visiteurs peuvent, à leur gré, ouvrir les tiroirs contenant des informations de plusieurs ordres, historiques, scientifiques et techniques, mais aussi des objets sélectionnés avec soin. Que Madame Julie CORTEVILLE soit ici remerciée à nouveau pour avoir permis à notre groupe de découvrir la Chine qui nous a tous fait un jour rêver...

Le satrape et la persane

« On sait peu de chose dans la Seigneurie sur le Farghestan, qui fait face aux territoires d'Orsenna par-delà la mer des Syrtes. Les invasions qui l'on balayé de façon presque continue depuis les temps antiques – en dernier lieu l'invasion mongole – font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre, de sa civilisation une mosaïque barbare, où le raffinement extrême de l'Orient côtoie la sauvagerie des nomades. Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes : tantôt le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux opposés par des haines de race mortelles – tantôt une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment du Farghestan une torche aux mains d'un conquérant ambitieux. »

Le rivage des Syrtes, Julien GRACQ (Librairie José Corti, p.12-13)

Ne cherchez pas le Farghestan sur une carte. Ce pays ne figure dans aucun atlas, sur aucune mappemonde. Ce n'est pas une terre ferme mais un archipel. D'aucuns doutent de son existence qui ne serait que littéraire, voire fantasmagorique. Ils se trompent ! Le Farghestan n'est pas qu'un roman. Il est réel et pas moins que la légendaire Kitège. À l'instar de l'énigmatique cité russe qui disparaît sous les flots du lac Svetloïar, l'archipel, bien au-delà du rivage des Syrtes, s'enfouit sous les eaux de la mer d'Arabie, de l'océan Indien lorsque la menace se fait trop pressante. Il se compose de deux îles majeures, aux côtes très escarpées, qu'accompagne un chapelet d'îlots que nul n'a encore songé à dénombrer. La superficie du pays, la longueur des côtes, sont impossibles à mesurer tant sa géographie est fractale. La géométrie locale impose le recours à des échelles d'observation totalement étrangères à Euclide. Le relief est accentué, dominé par un haut volcan aux sautes d'humeur impressionnantes, le Tängri. Les différents étages de l'altitude font coexister des rivages parfois méditerranéens, souvent désertiques, quelques grandes plaines tropicales à l'intérieur et des hauteurs alpines de plus en plus dénudées à mesure que l'on s'approche des nuées. Le climat, jamais capricieux, répond à tous les délices de Capri, à toutes les rigueurs du Sahara.

Au Farghestan l'histoire est encore plus étrange que la nature. Quoi qu'on ait pu écrire à leur sujet, les Farghis ne correspondent à aucune autre nation. Ils résultent d'un métissage, réussi au demeurant, d'Arabes, de Turc et d'Iraniens. Les idiomes de ces trois peuples sont parlés par tous avec une

égale aisance qui laisse deviner toute la richesse d'une littérature encore largement méconnue. Les îles, longtemps demeurées inhabitées, n'ont jamais été conquises par le sabre. Ce sont, principalement, des marins et des commerçants qui, au long des siècles, se sont paisiblement installés dans l'archipel. Celui-ci a systématiquement réservé un bon accueil à toutes les hérésies de l'islam, et c'est dans un climat culturel aussi diversifié que tolérant, qu'elles se sont amalgamées en un syncrétisme soufi où l'esprit du grand Moghol AKBAR cohabite harmonieusement avec les principes de Saint François d'Assise et ceux de rabbi HILLEL. La population est d'ailleurs généralement assez éloignée des polémiques dévotes. Elle lui préfère les débats philosophiques et l'étude des mathématiques. Ses préoccupations polémologiques tournent essentiellement autour du jeu d'échecs et la seule conquête qu'elle s'autorise est amoureuse. Deux génies, deux poètes sont unanimement célébrés dans le pays, l'Arabe AL-MA'ARĪ et le Persan 'Umar KHAYYĀM. Ces noms suffisent pour qualifier le haut degré de civilisation atteint par ce peuple.

Les insulaires se sont enrichis, mais sans ostentation. Le négoce des épices, du thé et les congrès de mathématiques – importante source de devises – expliquent ce succès. L'économie est florissante et sagement menée. Il faut toutefois mentionner une industrie particulière puisqu'elle touche au tapis volant, principal produit manufacturé exporté vers les pays du Croissant et l'Inde mais également la Russie.

Certes, ce tableau, hâtivement brossé, fait songer à une utopie et l'objectivité nous oblige à nuancer ci et là, à préciser quelques points dans les annales locales. Par exemple, il est exact que quelques cavaliers mongols réchappés de tempêtes de sable puis égarés par la mousson, au milieu de l'Océan, ont imaginé pouvoir soumettre ces arpents de terre. Quelle illusion! Les femmes, leur érotisme discret, ont mis bon ordre à ces très courts débordements de violence. Le chroniqueur scrupuleux, toutefois, ne saurait passer sous silence l'existence d'accidents rarissimes. Ils concernent quelques agités enturbannés, tombés sur la tête, se croyant investis d'une mission divine pour mettre au pas leurs compatriotes en conjuguant obligatoirement, selon leur opinion très arrêtée, brutalité, fureur et sectarisme. Généralement l'entreprise tourne court et c'est heureux. Pourtant, il arrive qu'un de ces excités joigne l'éloquence à son délire. L'affaire peut devenir grave et des morts sont à déplorer. Une bouffée de haine embrase brusquement ces îles. Néanmoins, grâce à leurs compagnes, cette belle et divine moitié du ciel, les hommes ont tôt fait de revenir à la raison.

On l'aura compris, la description du Farghestan ébauchée par Louis POIRIER ne correspond pas à la réalité. Loin s'en faut. L'écrivain français, qui refusa le prix Goncourt, en 1951, pour son livre *Le Rivage des Syrtes*, en donne une vision floue et, cependant, propre à satisfaire des Français alors prisonniers de leurs certitudes coloniales.

Mais bien avant la parution du roman de Julien GRACQ dont on a dit qu'il est tout à la fois un texte construit sur l'attente et une œuvre surréaliste, l'étrange contrée aux contours indéfinis vivait au rythme discret d'un Orient apaisé.

L'année 1905, celle qui prédit l'épouvantable cataclysme de 1917, vit la naissance d'un prince farghi répondant au nom de Mir Tûraj BARMAKI. Son destin assez étonnant le conduisit précisément à un voyage initiatique dans le pays assassiné par LÉNINE et ses séides. Son père, Fereydûn, personnage important appartenait au conseil des sages de l'archipel. Enfant intelligent, courageux, volontaire et beau, il reçut la parfaite éducation de ceux de sa caste, habituellement destinés aux plus hautes fonctions. Sa jeunesse fut aussi idéalement heureuse que studieuse. Il témoigna assez tôt d'une étonnante propension au rêve, d'un intérêt très vif pour la biologie qu'il étudia pour ainsi dire dès le berceau, enfin d'une passion exaltée pour le moribond Empire des tsars dont la musique exerçait toujours sur son esprit une emprise féérique. Ces dispositions originales n'importunèrent personne dans son entourage immédiat d'autant que le Farghestan demeurerait l'un des très rares pays à entretenir des relations diplomatiques avec la jeune Patrie du Socialisme. L'avenir de l'industrie locale, celle des tapis volants, l'imposait. Toujours réfléchi, Fereydûn projetait d'accréditer son rejeton comme ambassadeur chez les Soviets après ses études de biologie. Bien entendu le garçon apprit la langue de Pouchkine. Il en améliora sa pratique en dépouillant quotidiennement cet admirable tissu de mensonges qu'était la *Pravda*!

Quelle ne fut pas l'heureuse stupéfaction de Mir Tûraj lorsque, découvrant la une de l'organe officiel du parti communiste de l'Union soviétique, le jour de son vingtième anniversaire, il apprit que la science prolétarienne venait de réaliser une prouesse réellement révolutionnaire? Et l'article, signé par le camarade écrivain et médecin Mikhaïl Afanassievitch BOULGAKOV¹, de détailler, avec force minuties, l'histoire prodigieuse d'une

1. Médecin et homme de lettres russe d'origine ukrainienne, BOULGAKOV (1891-1940), dans un esprit souvent proche de GOGOL, s'est constamment heurté à la censure stalinienne. Il est unanimement célébré pour son œuvre majeure *Le Maître et Marguerite*. Sa nouvelle fantastique *Cœur de chien* a beaucoup inspiré ce conte dont il reprend plusieurs personnages, principalement Poligraf Poligrafovitch CHARIKOV.

greffe des testicules et de l'hypophyse de Klim Grigorievitch TCHOUGOUNKINE – un ennemi du peuple et alcoolique patenté – sur la personne d'un chien errant. Le mâtin y était décrit tout à fait scientifiquement, selon l'inénarrable nomenclature zoologique de la Tcheka, comme un malheureux sous-produit exploité de la classe laborieuse *Canis lupus familiaris*. Il s'agissait d'un bâtard mâle galeux avec une gueule glabre. Le corps, présentant sur le flanc droit des traces de brûlure entièrement cicatrisées, était recouvert d'un poil terne peu fourni, brun moucheté de fauve et aboutissait à un appendice caudal, couleur lait caramélisé. Assez mal en point, avant l'intervention, la bête avait récupéré de façon stupéfiante. Bien plus, l'animal s'était humanisé durant sa convalescence. Il se tenait debout sur ses deux pattes arrière et avait appris à parler. Chose extraordinaire, il s'exprima d'abord comme un ouvrier, ensuite comme un commissaire politique. Il apprit à déchiffrer, en premier le b.a.-ba du marxisme, puis toute l'indigeste littérature léniniste. Le cabot témoignait aussi d'une conscience de classe remarquable. On devait ce miracle de la science collectiviste au camarade professeur urologue Filipp Filippovitch PRÉOBRAJENSKI assisté de son adjoint, le camarade chirurgien Ivan Arnoldovitch BORMENTHAL. Les deux médecins émerveillés par l'insolent retour à la santé de l'opéré l'avaient, à sa demande expresse, baptisé du nom de l'imprimerie d'État (puisqu'il savait lire) Poligraf Poligrafovitch CHARIKOV. Celui-ci, arguant que la biologie bolchevique l'avait transformé en acteur progressiste de la lutte des classes, adressa diligemment, une lettre au Secrétaire général du Comité central du Parti communiste pansoviétique pour le supplier de l'occuper à un emploi. Abhorrant le parasitisme social, cet admirable spécimen de nouvelle humanité canine aspirait, plus que tout, à rejoindre l'avant-garde prolétarienne. Ému jusqu'aux larmes par ce témoignage de socialisme scientifique et bestial, le très génial STALINE nomma incontinent le camarade canidé comme « commissaire directeur effectif de la sous-section Épuration des animaux errants pour la ville de Moscou, services de la Voirie Urbaine, section de Moscou ». Et la *Pravda*, dithyrambique, de poursuivre le panégyrique. Qu'on en juge ! Misérable cabot passé sous le formidable bistouri du socialisme médical, il apportait – et avec quelle célérité ! – une contribution décisive à l'édification du communisme. Témoignant d'un enthousiasme inattendu, le camarade CHARIKOV s'acquittait parfaitement de sa tâche de purification bestiale des égouts, caves, et autres ténébreux souterrains moscovites. Ne reculant devant aucun moyen pour nettoyer la cité, il fit un usage proprement révolutionnaire de la terreur pour décimer, chats, souris, rats, blattes, cafards, tous qualifiés d'agents réactionnaires !

Infatigable stakhanoviste, le « commissaire directeur effectif de la sous-section Épuration des animaux errants » était ouvrier le jour et étudiant la nuit. Élève de Trofim Denissovitch LYSENKO², sitôt le soleil couché, Poligraf Poligrafovitich s'initiait aux délices et mystères de la « biologie de classe » avant d'obtenir son doctorat ès-sciences à l'université de Moscou. Doté d'une grande intelligence, le camarade canin se vit bientôt confier la direction du prestigieux Institut de biologie prolétaire de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Tels étaient les faits sobrement rapportés par le quotidien russe. Ils plongèrent BARMAKĪ dans une profonde félicité.

Ce miracle de la thérianthropie³ révolutionnaire dépassait en merveilleux toutes les aventures des *Mille et une nuits*, toutes les péripéties du *Shāh Nāmeh*. Aussi, le jeune homme décida incontinent de partir pour le paradis des prolétaires qui métamorphosait des chiens errants en scientifiques. Le prince prit juste le temps de dire adieu à sa parentèle avant de s'installer sur son tapis pour s'essorer en direction de la Russie. Muni de son gramophone, le prince fut bercé, tout au long de son périple, par les splendides *Esquisses caucasiennes* de Mikhaïl Mikhaïlovitch IPPOLITOV-IVANOV. Et c'est au son de *la Procession du Sardar*, déjouant toutes les vétilleuses précautions de la DCA soviétique, que Mir Tūraj atterrit un premier mai, sur la place Rouge, au beau milieu d'un défilé militaire, devant un STALINE médusé du haut de son Kremlin.

La foule, très enthousiaste, applaudit à la performance de celui qu'elle imaginait diriger le cirque de l'Union des jeunesses léninistes de la République socialiste soviétique autonome tadjikike. Le passage du tapis volant fut assimilé à un tour de prestidigitation communiste par le public ; à un essai d'arme secrète par les officiels des tribunes. Le prince déclara effectuer une visite d'amitié, au nom du Farghestan, et témoigner à la patrie soviétique son immense admiration pour ses époustoufflantes réalisations. Les acclamations des hiérarques rejoignant bientôt les vivats de la foule, le *Guensek*⁴ afficha un enjouement de bon aloi en ménageant une place au surprenant aéroneute. Cependant, son regard d'acier trouva rapidement, parmi ses proches collaborateurs, Guenrikh Grigorievitich IAGODA, le vice-président de la Guépéou, auquel il ordonna de liquider immédiatement tous les responsables de la défense aérienne de la ville pour sabotage petit-bourgeois. En effet, comment expliquer sinon qu'un tapis volant ait pu arriver,

-
2. Ingénieur agronome ukrainien, LYSENKO (1898-1976) a malheureusement attaché son nom à celui d'une théorie pseudo scientifique qui voulait soumettre la biologie à des objectifs idéologiques (conforme au stalinisme). Il l'a, de ce fait, considérablement retardée en Union soviétique.
 3. On appelle « thérianthropie » la transformation d'un être humain en animal ou son inverse.
 4. Abréviation de la novlangue soviétique pour désigner le « Secrétaire général (du Parti) ».

comme une fleur, sur la place Rouge un premier Mai?! Quelques fusillés plus tard, le *Vojd*⁵ revint tout sourire vers son nouvel hôte, à proximité d'un banquet où abondaient *zakouski*⁶, vodka, caviar, chachlik. Et bientôt les deux compères de s'entendre comme larrons en foire, échangeant des bons mots, éclatant de rire. Tard dans la nuit – ou très tôt le matin suivant – l'alcool aidant, le Farghi obtint du « merveilleux Géorgien⁷ » de conserver son tapis et d'être affecté comme étudiant à l'Institut de biologie prolétaire de la République socialiste soviétique d'Ukraine dirigé par le camarade toutou. Pour le prince c'était Byzance!

Cependant, toujours méfiant, STALINE jugea bon d'affecter à la surveillance de l'aristocrate musulman un sycophante de toute confiance. C'est ainsi que le *politruk*⁸ TCHÉKOUCHINE, formé à l'excellence école de Félix Edmundovitch DZERJINSKI⁹ d'heureuse mémoire, accompagna BARMAKI en Ukraine.

Le voyage homérique démarra en train. Néanmoins la redoutable lenteur de la locomotive révolutionnaire qui mit plus de vingt-six heures à rejoindre Toula, l'extrême fragilité des wagons dont plusieurs se brisèrent à l'arrivée en gare de Kharkov et le délabrement absolu de la voie ferrée au-delà, incitèrent les deux passagers à changer de mode de locomotion. Ils optèrent pour le tapis volant. Las, entre deux nuages, l'alguazil en proie au mal de l'air argua, non sans raison, que leur venue serait plus discrète s'ils se présentaient à pieds comme deux braves travailleurs à l'entrée de l'Institut. Arrivés à destination, Mir Tûraj et son accompagnateur furent accueillis par une inquiétante indigène, à la peau mate, aux yeux en amande, au regard de braise, à la bouche en cœur. Ses longs cheveux noirs étaient ramassés, en un volumineux chignon, sous une casquette ridicule frappée de l'étoile rouge. Elle était ravissante assurément, mais beaucoup plus effrayante encore avec sa mine sévère, dans son uniforme de commissaire politique. Elle se présenta, d'un air martial, comme la camarade Larissa Iossifovna KAGANOVITCH, l'adjointe du camarade docteur Poligraf Poligrafovitch

-
5. Вожд *vojd* désigne le « guide ». C'est l'équivalent parfait, dans l'univers stalinien, du Führer et du Duce.
 6. Les закуски *zakouski* (il n'y a pas de « s ») sont des hors-d'œuvre typiques et variés servis au début des repas russes. Le шашлык *chachlik*, d'origine turque, est une brochette de viande grillée à la façon du kebab.
 7. Surnom que LÉNINE avait donné au jeune Iossif Vissarionovitch DJOUGACHVILI lorsqu'il le rencontra.
 8. Политрук *politruk* est une autre innovation de la novlangue bolchevique et signifie « commissaire politique ». C'est une trouvaille de TROTSKI, qu'il généralisa dans l'Armée rouge, mais dont le concept d'origine revient à la Révolution française.
 9. Appartenant à une famille d'aristocrates polonais installée en Biélorussie, DZERJINSKI (1877-1926) fonda la police politique des Soviets, la fameuse *Tcheka*.

CHARIKOV. À vrai dire, l'Ukrainienne, d'une intelligence remarquable, était urologue, comme le professeur Filipp Filippovitch PRÉOBRAJENSKI. Ce dernier avait suggéré de la placer à l'Institut pour contrôler l'évolution postopératoire et, pareillement prévenir le moindre déviationnisme idéologique de sa créature. Accessoirement la demoiselle, marxiste-léniniste farouche, appartenait à l'une de ces nombreuses et obscures officines pourchassant inlassablement les ennemis du peuple. Enfin, Larissa parlait couramment le farsi qu'elle avait appris en Iran. LÉNINE l'y avait naguère envoyée dans les fourgons de l'Armée rouge pour aider l'activiste Mirzâ KÜCHAK KHÂN, dans la création de l'éphémère République soviétique de Gilân. Elle était revenue de cette mission exotique avec le surnom de « Персианка » *Persianka*, c'est-à-dire « la Persane ». Son physique enchanteur, sa connaissance de la langue de FIRDÛSI et son accent slave envoûtant en faisait une péri en Perse. Au pays des soviets, son exotisme la désignait d'office comme l'ambassadrice de charme d'un communisme intransigeant, fanatique, dévastateur.

Après les fastes du Kremlin, la réception du prince BARMAKÏ au centre de recherche fut des plus froides. Tandis qu'elle congédiait TCHÉKOUCHINE, la doctoresse, véritable souveraine des lieux, interrogea le nouvel arrivé pendant des heures en cherchant à lui faire avouer des crimes tous plus invraisemblables les uns que les autres allant d'un projet de contre révolution à la solde des éléments obscurantistes religieux d'Afghanistan jusqu'à l'assassinat du Petit Père des Peuples en passant par un complot judéo-maçonnique trotskiste visant à renverser la dictature du prolétariat ! Refusant toute autocritique, mais manifestant continuellement sa bonne foi, l'Oriental finit par amadouer la Rouge qui lui accorda le bénéfice du doute. Ainsi notre héros troqua, avec enthousiasme, sa condition d'aristocrate pour celle de carabin soviétique soumis à la tyrannie collectiviste.

L'établissement n'était pas un organisme scientifique banal mais l'un des centres de recherche médicale les plus secrets du pays où on développait des armes bactériologiques, on concevait des psychotropes délétères. C'était l'un de ces lieux bizarres où une surprenante alchimie réunissait le génie du mal et les talents les plus improbables pour hâter l'inévitable victoire du communisme. Les étudiants et les chercheurs, tous triés sur le volet, étaient soumis à une discipline militaire. Les heures de travail étaient longues et épuisantes, les nuits courtes et agitées ; la nourriture frugale, l'hygiène rudimentaire et l'idée même de loisir tout à fait incongrue.

La journée, invariablement, commençait par une exégèse du dernier discours du *Guensek* ou d'une œuvre capitale de la vulgate marxiste-

léniniste. Ce commentaire était présenté par la jeune femme, toujours très attentive à l'éducation politique des travailleurs.

Après ces prolégomènes théoriques suivaient les travaux pratiques, c'est-à-dire la recherche scientifique ou prétendue telle. Celle-ci s'effectuait, disait-on, sous la direction éclairée du camarade CHARIKOV. La réalité du personnage ne correspondait pas, loin s'en faut, au portrait qu'en avait dressé la mensongère *Pravda*. Le journal n'avait dit vrai que sur un point. Le chien traité par les médecins moscovites avait développé de surprenantes capacités intellectuelles, sans commune mesure avec les neurones de son passé canin, ou ceux du détestable poivrot asocial auquel il devait testicules et hypophyse. Poligraf Poligrafovitich était certes brillant, son intime connaissance de la science marxiste, ses nombreux diplômes en biologie et médecine en témoignaient. Mais au moral, il faut bien reconnaître, cette bête humaine cumulait, avec une rare indécence, les pires défauts. L'animal était paresseux, maladivement jaloux, cynique, vindicatif, rancunier et menteur. Fourbe, il alternait minauderies hypocrites devant les puissants et rages furibondes avec ses employés. Raciste, il conservait de son précédent état une haine pathologique pour la gent trotte-menu et vouait une exécution insensée à l'espèce *Felis silvestris*. Ses traits caractériels n'étaient pas moins épouvantables que son aspect physique qui les annonçait si parfaitement. Car il s'était métamorphosé en monstre. Il était disgracieux au possible, obèse avec une gueule de bouledogue déplorablement flanquée de deux bajoues flasques. Le front large annonçait une calvitie précoce. Observant toujours de biais son interlocuteur, jamais avec franchise, son regard torve n'en était que plus immonde. On y décelait une sagacité peu commune mais, cependant, entièrement dévouée aux instincts les plus bestiaux. Sa panse retombait comme une outre énorme et son corps totalement contre-fait semblait dégouliner de graisse. Ses jambes courtes et trapues, comme ses bras râblés faisaient inmanquablement songer aux pattes d'un molosse difforme. Circonstance aggravante, le peu recommandable CHARIKOV n'avait pas la moindre notion d'hygiène ou, avouons plutôt que sur ce point délicat, sa culture était demeurée canine. Poligraf Poligrafovitich ne semblait à l'aise qu'au milieu d'odeurs nauséabondes, noyé dans une atmosphère de vestes fétides. Les glandes sudoripares de cet homme issu du chien souffraient de divers désordres. Soulignons juste l'hyperhydrose¹⁰ chronique, palmaire et plantaire, compliquée par une bromidrose aiguë. Bref, l'animal sentait mauvais, épouvantablement.

10. L'« hyperhydrose » correspond à une exhalaison sudatoire très élevée et la « bromidrose » se caractérise par une odeur fétide et nauséabonde résultant de la suractivité des glandes à sécrétion malodorante.

Malgré tous ses vices, ce sinistre phénomène constituait une sorte de génie car, maîtrisant à peu près toute la science urologique socialiste (c'est-à-dire peu de chose), il s'était mis en tête d'offrir aux masses laborieuses l'arme absolue pour vaincre le grand capital. Le docteur CHARIKOV se proposait de détourner la médecine vers le grand fleuve du communisme, de mettre la lithiase rénale au service de la Révolution grâce à une pièce d'artillerie, très novatrice, issue directement de ses fumeuses élucubrations.

Tout le personnel de l'Institut de biologie prolétaire de la République socialiste soviétique d'Ukraine travaillait d'arrache-pied à la réalisation du projet de son directeur. Si celui-ci avait donné les grandes lignes de l'outil miraculeux, effectué certains calculs, sa paresse naturelle l'empêchait de mener à terme des recherches exigeant certes beaucoup d'intelligence mais aussi de la ponctualité, du sérieux, de la persévérance et l'art de diriger une équipe. Toutes choses dont il était incapable. Dilapidant ou détournant les fonds que le Parti lui attribuait généreusement, maltraitant les ouvriers, méprisant ses collègues, l'odieux tyran, vivait tel un noble à la cour des Romanov. C'est ce qui lui avait valu le sobriquet de *carpan satrap* (« satrape¹¹ » en russe) dont l'avait affublé la Persane lors d'une séance d'agit-prop. Et Larissa d'expliquer aux délégués syndicaux que ce terme désuet qualifiait « un personnage à l'autorité despotique ». Il avait été emprunté, par POUCHKINE, au farsi d'après le titre que portait le gouverneur d'une province de l'Empire achéménide dans l'Iran antique.

La plaisanterie avait vite fait le tour de l'école. Le chien ne l'avait guère appréciée mais, craignant celle qu'il considérait à juste titre comme l'œil du Kremlin, il avait jugé préférable de n'en rien montrer. L'élève de langue persane, lui, avait fort goûté l'érudition de l'éblouissante néphrologue. Ainsi, l'humour rapprocha l'Ukrainienne du Farghi dont la découverte du socialisme réel n'avait en rien modifié son opinion sur la Russie. Celle-ci demeurait féérique à ses yeux.

Derrière un visage sévère d'apparatchik, la camarade KAGANOVITCH dissimulait une personnalité à multiples facettes. D'abord celle d'une scientifique intègre, de haut niveau, avec laquelle travaillait quotidiennement l'esculape musulman. Ensemble ils s'appliquaient non pas sur la découverte de CHARIKOV mais sur son remède. Car de même que l'épée implique le bouclier, la doctoresse songeait à une parade au singulier armement de la bête humaine. Il fallait bien prévoir le cas où il tomberait entre les mains de

11. En français, ce substantif qui s'applique à « un tyran menant une vie fastueuse » provient du grec σατράπης *satrápēs*, lui-même issu de l'ancien perse *khchathrapāvan* qui, par la suite, a évolué en *chahrpān* avant de s'éteindre.

l'ennemi qui pourrait alors le retourner contre l'Armée rouge. Conjecture aussi ridicule qu'inenviseable avait tout de suite raillé l'ignoble Poligraf. Mais craignant toujours une dénonciation, il se tu et laissa faire. Cette femme était aussi une séductrice, discrète mais puissante. Elle inspirait incontestablement la terreur, cependant ses menaces, ses ordres, son rigoureux catéchisme rouge laissait entrevoir l'onirisme délicieux suscité par l'éternel féminin. Surtout, l'univers intime du commissaire politique s'étendait bien au-delà de l'agit-prop étriquée des Soviets. Experte accomplie, elle connaissait l'immense littérature russe, se passionnait pour l'Orient et, ce que tout le monde ignorait, étudiait avec beaucoup d'intérêt la pensée et l'action de son compatriote Vladimir Evguenevitch JABOTINSKY¹². Enfin, Larissa ne tarda pas à regarder Mir Tûraj avec une trouble intensité...

Puis, arriva le grand jour où selon Poligraf, la merveilleuse machine de guerre était prête. Le Secrétaire général du parti, son politburo au complet ainsi que KHROUCHTCHEV, alors hiérarque moscovite, furent conviés en grande pompe pour une démonstration. Sûr de son fait, le roquet obèse, après les courbettes d'usages, aboya un discours interminable. Il décrivit son « Камнеаргат » *kamneagregat* comme une très géniale batterie ne tirant pas d'obus mais dardant un rayon qui provoquait des coliques néphrétiques chez l'ennemi. Le néologisme déclencha un immense éclat de rire parmi les convives. Et, désignant cette canaille de canidé, la doctoresse d'expliquer à son protégé : « Говорит на ломаном русском¹³ ! Il parle le russe cassé ! ».

Avant même que l'engin ne soit testé, les caciques se ruèrent sur le buffet préparé par les étudiants. Tandis que sévissait dehors, à quelques mètres de là, le terrible *Holodomor*¹⁴, le dictateur et ses fidèles s'abandonnaient dans des agapes pantagruéliques. Précédés des traditionnels *pirojki*¹⁵, *bortsch*, *goloubtsy* et ragoûts se succédèrent à un rythme effréné. Le tout arrosé de vodka bien entendu mais aussi de nombreux vins et liqueurs

12. Leader de l'aile droite du mouvement sioniste et opposant déterminé de BEN GOURION, JABOTINSKY (1880-1940) ne correspond pas à l'image du terroriste que l'on a voulu en donner. Ce fondateur de la Légion juive (1915) fut aussi un homme de lettres qui a laissé une œuvre importante. Mais surtout, il est le premier sioniste à avoir correctement évalué la force du nationalisme arabe contre lequel il a élaboré le concept de « la muraille d'acier » qui, depuis plus de 60 ans, permet à l'État hébreu de ne jamais perdre militairement.

13. On peut traduire ce néologisme par « producteur ou générateur de cailloux ».

14. Pour dire « il parle mal le russe ». Des expressions identiques existent tant en anglais qu'en arabe pour exprimer la même chose.

15. De l'ukrainien голодомор, ce terme désigne la famine intentionnellement provoquée en Ukraine notamment (mais pas seulement) par le pouvoir stalinien dans sa marche forcée vers la collectivisation de l'agriculture et la « dékoulakisation ». Cette entreprise, parmi les plus criminelles du tyran, se solda par des millions de victimes.

qui échauffèrent rapidement les esprits. STALINE, hilare, exigea bientôt que l'on expérimente la nouvelle arme. Poligraf Poligrafovitich suggéra alors de désigner un volontaire. Iossif Vissarionovitch nomma Nikita Sergueïevitch. Aussi, les rayons de l'appareil furent dirigés vers ce dernier passablement ivre. La douleur insupportable le fit hurler et aussitôt entreprendre une danse de saint Guy diabolique. Le *Vojd*, très impressionné, applaudissait à tout rompre en bâfrant. Mais soudain le chien perdit le contrôle de son canon qui bombarda, non plus seulement KHROUCHTCHEV, mais tous les mamamouchis, petits et grands, du Politburo. Cela faisait pitié à voir : ces hommes si puissants perdre en une seconde toute contenance, se tordre de souffrance et implorer Dieu ! L'extraordinaire invention destinée à accélérer le cours de l'Histoire s'était détraquée ! Orgueil de la science prolétaire, le camarade CHARIKOV, incapable de maîtriser son misérable instrument, se révélait pour ce qu'il était, un apprenti sorcier, arrogant et incapable.

Fort heureusement pour l'avenir radieux du communisme international, Larissa Iossifovna KAGANOVITCH accourut, secondée par le Fargui, pour tirer d'embarras tout ce beau monde. Elle fit immédiatement aménager plusieurs générateurs d'un type réellement révolutionnaire. Ceux-ci, guidés par un système de visée radiographique à repérage en trois dimensions, envoyèrent des ultrasons pour détruire les innombrables calculs rénaux¹⁶ générés par le satanique instrument. De la sorte, la ravissante Ukrainienne guérit tous les reins du Politburo encore plus vite que le dogue adipeux ne les avait rendus malades.

STALINE, pareil à lui-même, sévit, mais pour une fois, sans cruauté. Jugé pour crime contre-révolutionnaire aggravé sur la personne du Secrétaire général du Parti communiste, Poligraf Poligrafovitich CHARIKOV fut fusillé comme ennemi du peuple mais dispensé de faire son auto critique. On tenait sans doute à taire les invraisemblables déboires de la médecine soviétique et son échec patent à transformer les animaux en prolétaires et acteurs conscients de la lutte des classes. L'urologue Filipp Filippovitch PRÉOBRAJENSKI et le chirurgien Ivan Arnoldovitch BORMENTHAL furent fermement priés de ne pas mélanger les genres et de ne se consacrer dorénavant qu'à l'exclusive guérison des travailleurs humains. Quant au docteur et écrivain Mikhaïl Afanassievitch BOULGAKOV, Iossif Vissarionovitch DJOUGACHVILI lui défendit formellement d'émigrer comme il l'avait si souvent souhaité. Bien plus,

16. Les пирожки pirojki (il n'y a pas de «s») sont de petits pâtés farcis de viande, de légumes ou fromage. Le борщ *bortsch* est une soupe à base de betteraves et de viande que l'on relève de condiments ; les голубцы *goloubtsy*, des choux farcis à la viande.

il lui enjoignit d'abandonner la Faculté pour s'appliquer uniquement à rédiger un roman fantastique où Moscou la Rouge, nouvelle Jérusalem, triompherait du Malin.

La camarade KAGANOVITCH et le prince BARMAKI furent célébrés par tout le Politburo comme d'authentiques et intrépides bolcheviques. Ils furent faits Héros de l'Union soviétique et Héros du travail socialiste. Le « merveilleux Géorgien », lui-même, les décora de l'ordre de LÉNINE. Lorsqu'il agrafa la médaille sur le buste généreux de l'Ukrainienne, celle-ci lui adressa une prière : raccompagner l'Oriental dans son pays pour y représenter la Patrie du Socialisme. Reconnaisant, le grand homme l'exauça.

Quelques heures après, au-dessus du Caucase, deux amants s'embrassaient sur un tapis persan filant comme une étoile à travers quelques rares nuages dans l'azur. Une femme brune, exubérante, superbe et plantureuse à souhait, habillée en danseuse folklorique de petite Russie, entre deux étreintes, racontait comment elle réalisait finalement son bonheur. Fille d'un rabbin très pauvre, Larissa avait passé toute son enfance à fuir les pogroms sans jamais cesser de rêver d'un prince russe qui viendrait l'arracher à la faim et à la peur. L'adolescente, croyant renoncer aux illusions, étudia la médecine et s'abandonna aux démons révolutionnaires. À vrai dire, elle ne sut jamais que choisir entre le marxisme et le sionisme. Le premier versait des torrents de sang et le second paraissait par trop utopique, sauf avec JABOTINSKY dont elle prévoyait cependant l'échec face au Polonais GRYN devenu BEN GOURION. Larissa conservait aussi un souvenir émerveillé de son bref séjour en Iran. Certes, comme urologue aux prouesses remarquables, comme agent du communisme international, elle pouvait prétendre à une carrière extraordinaire. Elle disposait de toutes les qualités requises. Mais à tous ces mirages, la Juive préférait l'amour d'un Soufi. Et elle fit bien.

Emmanuel H. DE BRYE-DONNELLY

L'auteur tient à remercier d'abord les mânes de Mikhaïl BOULGAKOV, ensuite Ivona KITOVAITE, Amir MOGHANI, Olena OLSHANETSKA et Svetlana PANKOVA qui l'ont beaucoup aidé pour se familiariser avec certains aspects méconnus de la médecine soviétique, découvrir quelques subtilités de la langue de POUCHKINE et l'informer sur l'histoire de ce pays étonnant qu'est le Farghestan. Qu'ils trouvent ici l'expression de sa profonde reconnaissance.

La bande dessinée : une invention chinoise

Il est peu surprenant que la bande dessinée ait vu le jour en Chine. L'écriture elle-même étant pictographique, le contact avec l'image a favorisé la transmission de la littérature par l'illustration. De plus l'imprimerie chinoise, consistant en une xylogravure, permettait de placer aux côtés des textes des images sur un même support. Chaque page de texte pouvait donc être agrémentée d'un dessin.

Deux vocables désignent, en chinois, l'art de la bande dessinée :

- *mánhuà* 漫画, qui se traduit plutôt par caricature (qui a donné *manga* au Japon) : c'est sous cette forme que s'est développé le dessin de presse en Chine. Le personnage de Sānmāo 三毛 (Trois cheveux = le Tintin chinois) de ZHANG Leping (1910 - 1992) est devenu célèbre par les *mánhuà*.
- *liánhuánhuà* 连环画, qui décrit plus spécifiquement des images enchaînées, ce terme apparaissant à Shanghai dans les années 20 : 连环图画 (*liánhuántúhuà*). Textes et dialogues sont présents sous forme de récitatifs et la vignette, généralement unique par page, ne comporte pas de phylactères (bulles). Cette forme a permis de traiter des récits historiques et parmi les premiers titres figurent les romans populaires : *Shuǐhǔ zhuàn* (Au bord de l'eau), *Sānguó yǎnyì* 三國演義 (Le roman des trois royaumes), *Hónglóu mèng* (Le rêve dans le pavillon rouge) et *Xī yóu jì* 西遊記 (Le voyage vers l'ouest), c'est-à-dire les 'incontournables' de la littérature chinoise.

À l'origine, ces chefs d'œuvre n'étaient pas des livres. Issus de la tradition orale, ils faisaient le régal des gens du peuple, jeunes ou vieux, attentifs aux récits des conteurs de rue, qui utilisaient savamment l'art du suspens en fin d'épisode... Puis chacun de ces « chapitres » fut édité en petit format, accessibles à tous grâce à un texte simplifié accompagné d'un dessin très évocateur. Ces fascicules, de petit format, sont alors destinés à être loués : apparaissent ainsi avant l'heure des « bibliothèques ambulantes ».

Ce phénomène est observé avec intérêt par des intellectuels du PC chinois qui imaginent utiliser ce mode de communication pour véhiculer largement leurs idées. Les premières BD destinées à diffuser la culture aux

masses dans une Chine nouvelle sont éditées par « Autour du monde » de Shanghai et la Maison des Beaux-arts du peuple à Beijing. La BD est devenue un instrument de diffusion de la propagande, de l'éducation du peuple et de l'« édification des masses » à une période où la télévision est quasi inexistante. Les thèmes des histoires alors développées sont la deuxième guerre mondiale, la guerre sino-japonaise, la biographie de grands personnages chinois, puis l'adaptation de grands classiques de la littérature.

C'est aussi sous cette forme que les Chinois ont accès à la littérature étrangère, et qu'ils découvrent BALZAC, mais aussi Tintin! Quand un film sort, on édite un *liánhuánhuà* avec des photos du film.

La grande période des *liánhuánhuà* couvre environ les quarante années allant de 1940 à 1980, même si à l'époque on ne parlait pas encore de 9^e art... Nos enseignants de l'Inalco, en utilisant ce support (dans les années 70), nous ont permis de partager les joies des écoliers chinois, puisqu'au début de notre apprentissage de la langue, notre niveau ne nous donnait pas accès aux versions lettrées de la littérature classique.

Marine ROBIN et Françoise MOREUX

Un extrait de la pièce a été lu le 6 octobre 2012, dans l'amphi 3 de l'Inalco, lors de la Rentrée Inal'culturelle.

Nous, les enfants du Nouveau Monde

Pièce en un acte écrite par Ridvan DIBRA (Albanie) et traduite en français par Évelyne NOYGUES et Arben SELIMI pour le réseau EURODRAM (décembre 2011), *Nous, les enfants du Nouveau Monde* a été présentée à la journée de « Rentrée Inal'culturelle » organisée par les directions et services de l'Inalco avec la participation des associations étudiantes et des anciens élèves, le samedi 6 octobre 2012.

L'auteur, Ridvan DIBRA (1959), a fait ses études supérieures au département de la langue et de la littérature albanaises à l'université « Luigji Gurakuqi » de Shkodra, nord de l'Albanie. De 1982 à 1987, il enseigne la langue et de la littérature albanaises dans la ville de Kukës (également au nord du pays). De 1988 à 1994, il travaille en qualité de journaliste à Shkodra, avant d'enseigner la littérature albanaise à l'université de Shkodra jusqu'à présent.

La pièce

La pièce a retenu l'attention du public venu écouter un extrait lu par Nathalie CHIKHAOUI et Erik CHANTRY, sous la direction d'Anjeza MARA MURATI, dans le cadre des activités proposées par l'AAEALO durant cette journée « Inal'culturelle »... Elle traite de la question lancinante de l'euthanasie sous le double aiguillon du vieillissement et de l'individualisme. Un couple en crise relationnelle et d'identité se trouve face à un vieil homme malade. Les esprits perturbés n'ont « pour Dieu » que leur égoïsme enchevêtré dans des relations instables et non dénuées d'un certain cynisme envers les valeurs morales de la société, du passé et du présent. Le déroulement et l'épilogue sont laissés à la discrétion du spectateur.

Troisième prix du concours national « Katarina JOSIPI » 2011, à Priština (Kosovo), la pièce a été inscrite au répertoire du Théâtre national du Kosovo dès l'année suivante. Le 15 juin 2012, elle a été jouée pour la première fois au Théâtre national à Tirana et le lendemain au Théâtre « Migjeni » à Shkodra en Albanie, sur une mise en scène de Ben APOLLONI, avec les acteurs Mirsad

FERATI et Leonora HASANI. Le 1^{er} septembre 2012, la pièce a été présentée au Festival international « Apollonia » de Fier (Albanie) où l'acteur Mirsad FERATI a remporté le prix du meilleur comédien de la sélection. À présent traduite en français, cette œuvre de portée universelle espère rencontrer de plus en plus de spectateurs francophones et être un jour montée au théâtre. En attendant, une nouvelle lecture est proposée dans le cadre de « L'Europe des Théâtres » à Paris et en région parisienne, organisée par la Maison de l'Europe et d'Orient (MEO), du 17 mai au 15 juin 2013.

Extrait

Le mari: ...*Le patient doit être traité avec beaucoup d'attention... comme un petit enfant... qui ne doit jamais rester seul. Il peut se réveiller à tout moment. Sans prévenir. Ça peut même arriver aujourd'hui. Ou dans un mois. Ou même dans un an.* (Silence). *Ou pire, il peut même ne jamais se réveiller... Mais s'il se réveille, il est très important qu'il ne se retrouve pas seul. Ça c'est très important! Sinon... il peut se rendormir immédiatement. Tu as compris, Chérie?*
.../...

La femme: *OK, Darling. Dis-moi ce que tu veux. Libère-toi... Insulte-moi autant que tu veux. Laisse-toi aller... Je te comprends parfaitement. Toute cette tension... Tout ce stress accumulé depuis trente-cinq jours...* (un silence). *Tu as entendu parler de l'euthanasie, Darling?* (elle s'approche à nouveau de son mari).

Le mari (déboussolé): *L'euthanasie? ... Oui, j'ai dû lire quelque chose à ce sujet... C'est renoncer à la vie... de façon volontaire... N'est-ce pas?*

La femme: *Oui, Darling C'est à peu près ça le sens du mot euthanasie... Ce mot vient du grec ancien... Ça veut dire une bonne mort... une mort douce... une mort clémentine...*

Le mari (énervé): *Une mort ou un assassinat?!* (un silence). *Parce que, d'après ce que je sais, il faut que le malade (montrant du doigt le vieil homme) accepte de sa propre volonté de renoncer à la vie...*

La femme (en caressant son mari avec crainte): *Oui, Darling, tu as raison. Tu as entièrement raison!* (un silence). *Mais dans le cas de notre père, cela n'a pas de sens. Parce que ton père... pardon! Je voulais dire notre père est inconscient.*

Le mari: *Et alors?*

La femme (continuant à le caresser): *Alors c'est à nous de prendre la décision, Darling Nous, ses proches les plus chers...*

Le mari (sur un ton cynique): *Oui, nous, «ses proches les plus chers».... «Nous, les enfants du nouveau siècle»...*

La femme (sans interrompre ses caresses): *S'il te plaît, Darling... Comprends-moi bien, je t'en prie... Parce que je souffre, moi aussi... tout comme toi... Crois-moi, Darling Ça n'a pas été facile pour moi de faire cette proposition... Combien de fois j'ai voulu te le dire, mais j'ai toujours renoncé. Le cœur n'y était pas...*

Evelyne NOYQUES

Sur les traces de la collection d'art égyptien de François DE CASTIGLIONE

au Musée anthropologique et ethnographique
Pierre le Grand (Cabinet des Curiosités), Académie
des Sciences de Russie, Saint Pétersbourg

Le Cabinet de curiosités de l'Académie des sciences impériales à Saint-Pétersbourg est le premier musée d'État fondé en Russie par le tsar Pierre 1^e en 1714. Il fit don à ce musée de ses collections privées, objets d'arts appliqués, instruments scientifiques, collections naturalistes. En 1724 fut instituée l'Académie des sciences impériales et les collections de Pierre le Grand lui furent attribuées à l'usage des académiciens. Pierre le grand ordonna que le musée soit doté de curiosités naturelles et autres, et un bâtiment spécial abrita le Cabinet de curiosités et la bibliothèque. Ouvert en 1728, c'est actuellement le Musée anthropologique et ethnographique de l'Académie des sciences.

Dans le premier tiers du XIX^e siècle, à l'identique furent créés les musées spécialisés tel le Musée zoologique, le Musée des minéraux, l'Herbier du musée botanique, l'Institut des civilisations orientales. La plus grande partie des collections du Cabinet des curiosités a été transmise au cours des XIX^e et XX^e siècles à l'Ermitage et au Musée russe.

C'est en 1825 que fut installé dans le Cabinet de curiosités un Musée égyptien à l'occasion de l'acquisition d'une collection d'art égyptien rapportée par un officier de l'armée autrichienne, François DE CASTIGLIONE, un aristocrate milanais. Comme on le sait par la presse, *L'Abeille du Nord*, DE CASTIGLIONE était arrivé à Saint-Pétersbourg fin 1824, venant d'Alexandrie sur le navire suédois *Sofia Maria*. Il avait des relations connues en Égypte où il s'occupait lui-même de recherches archéologiques des tombeaux de Memphis notamment. Sa collection avait suscité un grand enthousiasme à Saint-Pétersbourg : c'était du jamais vu.

On ne sait pas exactement comment DE CASTIGLIONE eut l'idée de proposer sa collection au gouvernement russe. On peut supposer que des personnalités y virent l'intérêt pour l'État d'acquérir cette importante collection afin de développer l'égyptologie en Russie - le Cabinet de curiosités ne

comptait que peu d'antiquités égyptiennes. Ainsi c'est en 1765 qu'il acquit un sarcophage contenant la momie d'un fœtus, un dieu de bois peint, trois sculptures de dieux couleur turquoise, cet ensemble provenant des tombes souterraines situées au nord du Caire, à quelques milles des Pyramides. Le conservateur de l'Ermitage, E.E. KELLER examina la collection de CASTIGLIONE, comptant 1 200 pièces ; il observa que seize grands scarabées, cent-soixante petits, ornés de hiéroglyphes et soixante-dix scarabées non gravés formaient un ensemble très précieux, digne d'entrer au Cabinet des pierres gravées. C'est pourquoi l'empereur Alexandre 1^e acheta par bienveillance pour DE CASTIGLIONE cet ensemble.

Le reste de la collection, de caractère plutôt historique ou philologique, fut acquis par l'Académie des sciences en septembre par 1825 pour 40 000 roubles (10 000 roubles comptant et le reste étalé sur trois ans). Le ministre de l'éducation nationale, l'amiral A.S. CHICHKOV et le président de l'Académie des sciences S.S. OUVAROV s'en occupèrent comme l'atteste leur correspondance. Dans des documents datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, on trouve un état des entrées au Musée égyptien de l'Académie des sciences de la collection CASTIGLIONE.

- une momie d'homme portant un masque marron entourée de colliers, d'un scarabée et de quatre sculptures de dieux,
- une momie de femme dans un linceul de toile peinte,
- une momie d'enfant avec casque et bottes,
- une tête de momie dans une toile, avec des cheveux,
- une tête de momie à moitié enveloppée de toile.

Deux pièces au rez-de-chaussée du Cabinet de curiosités furent attribuées au Musée égyptien. Les murs furent ornés par le peintre F.F. RICHTER de motifs égyptiens tirés de *l'Histoire de l'art égyptien d'après ses monuments* de PRISSE D'AVENNES. Ces peintures subsistent encore. Le Musée égyptien s'agrandit peu jusqu'au moment où, en 1862, il fut désaffecté, les collections étant transférées à l'Ermitage, à l'exception des sarcophages contenant des momies qui restèrent dans le musée anthropologique et ethnographique. Pourquoi ? Dans des documents plus récents, on trouve une allusion à l'interdiction de conserver des momies à l'Ermitage, de même que « tout autre charogne ». C'est pourquoi en 1862 et 1881 seuls les sarcophages vides furent transférés à l'Ermitage, les momies restant dans le Musée anthropologique.

C'est alors qu'en 1920 une demande fut adressée au musée, à savoir transmettre à la section de l'Orient classique de l'Ermitage les fameuses momies. Le but était de concentrer dans un musée unique les objets relevant de la même culture mais aussi de réintégrer les momies dans l'ensemble d'art égyptien désormais à l'Ermitage. En outre, les momies devaient être utilisées pour l'exposition antireligieuse, dans la section consacrée à la croyance en la résurrection de la chair. Il était prévu de les placer aux côtés des restes des saints de l'Église orthodoxe. Au printemps 1930, trois momies égyptiennes furent donc transférées au musée de l'Ermitage.

Actuellement il ne reste plus au Musée anthropologique et ethnographique que deux têtes de momies de la collection CASTIGLIONE. À cet ensemble on peut attribuer, avec réserve, une momie d'enfant et une momie de femme.

Margarita Fedorovna KHARTANOVITCH

Directrice du service historique de la Kunstkamera

Musée M.V. Lomonossov, Saint-Petersbourg

(texte traduit du russe par Françoise BARRY,

à l'exception des notes, en raison de leur caractère

trop technique)

La mission secrète d'Honoré BONNET en Hongrie en 1704¹

Le début de la guerre de Succession d'Espagne et le projet de coopération franco-hongroise

La France, dès le début de la guerre de Succession d'Espagne, se trouva, à part la Bavière, la Savoie, le Portugal et l'archevêché de Cologne, pratiquement seule face à la coalition très puissante de l'Empire des HABSBOURG, de l'Angleterre et de la Hollande. Malgré cette mauvaise configuration de la politique européenne, la France débuta quand même très avantageusement : en 1703 les armées royales françaises dominèrent sur tous les fronts stratégiques. Ainsi, l'entrée en guerre de RÁKÓCZI dans cette période ne passait guère pour une aventure irréfléchie, au contraire, jamais la situation extérieure ne fut si favorable qu'au début de cette guerre.² Les hésitations de Louis XIV envers la révolte en Hongrie dans les premiers mois du mouvement s'expliquaient également par cette raison.

Néanmoins la situation changea radicalement dans la seconde moitié de 1703, la France perdit deux de ses alliés : le Portugal et la Savoie. Entretemps, RÁKÓCZI et BERCSÉNYI ne cessaient de solliciter les ambassadeurs français en Pologne, les marquis DU HÉRON et DE BONNAC, pour l'aide militaire, financière et diplomatique du roi. Après de longues hésitations, principalement à cause des réticences du Roi-Soleil envers la révolte des Hongrois contre leur souverain catholique, Louis XIV consentit à l'attribution d'une aide mensuelle de dix mille tallers (trente mille livres tournois environ) d'une part, et l'envoi, d'autre part, de son représentant extraordinaire.³ En outre, RÁKÓCZI essaya de nouer des relations diplomatiques avec les puissances protestantes du Nord. Ce fut la recherche de la garantie des autres puissances étrangères qui détermina le prince RÁKÓCZI à envoyer des diplomates auprès des rois de Suède et de Prusse. En 1704, il envoya deux gentilshommes à la cour du roi suédois, Charles XII. Ce dernier regardait

-
1. Je tiens à remercier Tibor BALLA et Ferenc LENKEFI archivistes délégués à Vienne, ainsi que Kálmán MÉSZÁROS et István CZIGÁNY de leur aide apportée à mon travail. Le document servant de base à cet article fut trouvé et étudié lors de mon séjour à Vienne en 2009, dans le cadre d'une bourse octroyée par la Fondation d'Action Austro-Hongroise.
 2. BENDA (K.), A RÁKÓCZI-szabadságharc és az európai hatalmak (La guerre d'indépendance de Rákóczi et les puissances européennes), In: *Történelmi Szemle*, Budapest, 1978. pp.513-519.
 3. Voir à ce sujet: KOPECZI pp. 52-57.

avec beaucoup de sympathie le combat mené par les Hongrois protestants, mais il ne pouvait leur accorder une assistance dépassant une intervention en leur faveur auprès de l'empereur. L'ambassade de Paul RÁDAY en Prusse n'apporta non plus des résultats espérés.⁴ Dans ces conditions, l'appui de Louis XIV fut exceptionnel et, malgré ses limites, contribua aux succès de la guerre d'indépendance en Hongrie.

Au mois de mai 1703, la guerre commençait en Hongrie relativement facilement pour les Kouroutz⁵ qui profitèrent de l'absence des troupes impériales. Les succès parallèles des armées franco-bavaroises et hongroises permettaient d'envisager le projet de réunir ces forces quelque part en Autriche tout en portant un coup sévère sur la capitale impériale.⁶ Ce projet semblait tout à fait faisable à la fin de 1703 où les succès des troupes des rebelles hongrois dans la Haute Hongrie par l'occupation des forteresses de Kálló, Nagykároly et Huszt. Dans ses lettres de la fin d'année, RÁKÓCZI formula un programme précis de la coopération franco-hongroise dont les points principaux étaient les suivants : 1° jonction des armées franco-bavaroises et hongroise, 2° aide accordée à Imre THÖKÖLY dont les troupes devaient occuper la Transylvanie, 3° aide permanente pour l'entretien des troupes réglées en Hongrie, 4° une alliance formelle entre la France et les révoltés hongrois, 5° éventuelle élection d'un nouveau roi de Hongrie avec l'accord de la France.⁷ Comme les rebelles hongrois étaient incapables de mener une guerre durable contre les armées de l'Empereur, ils présentèrent la couronne de la Hongrie à l'Électeur de Bavière, le prince Maximilien-Emmanuel tandis que la diplomatie française était plutôt favorable à l'élection de François II RÁKÓCZI.

L'envoi de BONNET à Vienne

Le 1^{er} janvier 1704, les troupes de Maximilien-Emmanuel II ont pris Passau, ce qui a offert à l'armée franco-bavaroise la possibilité de l'occupation de la Haute-Autriche et de la continuation de l'avancée vers Vienne. Suite à la prise de la ville, d'une grande importance stratégique, la cour de Versailles incita l'Électeur bavarois à se mettre en contact avec les Mécontents hongrois et à les aider, par l'envoi des troupes, voire de l'argent.

4. Benda KÁLMÁN, *Le projet d'alliance hungaro-suédo-prussienne de 1704*, in: *Studia Historica*, Budapest, 1960, pp. 3-7.

5. Les Kouroutz sont des insurgés contre le pouvoir des HABSBOURG, conduits par le prince François II RÁKÓCZI de 1703 à 1711.

6. KÓPECZI (B.), *A Rákóczi-szabadságharc és Franciaország (La guerre d'indépendance de Rákóczi et la France)*, Budapest, 1966, pp. 50-60.

7. KÓPECZI p. 60

Maximilien-Emmanuel s'est cependant contenté de promettre d'envoyer un ministre chez François II RÁKÓCZI. Dès ce mois, une tentative fut faite dans l'objectif d'une prise de contact entre le maréchal Ferdinand de MARSIN⁸, commandant des troupes françaises alliées, et le chef du mouvement des Mécontents: le lieutenant Honore BONNET (ou BOULIN)⁹ est parti pour la Hongrie. Il fut cependant arrêté à Vienne et pendu.

Jusqu'à présent, on ne savait que très peu de la mission malheureuse de BONNET. Dans son livre intitulé *A RÁKÓCZI-szabadság és Franciaország (La guerre d'indépendance de RÁKÓCZI et la France)*, Béla KÓPECZI n'a consacré à cet événement que deux phrases, alimentées par une lettre de l'ambassadeur britannique de Vienne. Le 5 juillet 1704, George STEPNEY¹⁰ a écrit au ministre HARLEY, que la veille il fut pendu sur une porte de Vienne. L'officier français avait été auparavant fait prisonnier, et dont un bouton de pantalon cachait le message de MARSIN destiné à RÁKÓCZI¹¹. Le diplomate a même envoyé une copie de ce message, dans sa langue originale. Si l'on reste fidèle au contexte, on pourra même dire qu'au bouton on pourra désormais attacher le pantalon, puisque j'ai découvert, parmi les documents du Kriegsarchiv viennois¹², les aveux de BONNET et ses compagnons, ainsi la déposition de Johann Georg ESCHENAUER, qui l'a arrêté. Ces textes nous présentent les principales étapes de la carrière de BONNET et éclairent et les motifs de son choix pour cette tâche délicate ainsi que ceux de la fin tragique.

Les aveux ainsi que les documents trouvés sur la personne même de BONNET (dont l'importance sera encore évoquée) nous apprennent que BONNET (ou comme il utilisait encore son nom: BOULIN), qui s'est qualifié de *noble*, avait, à l'époque de son arrestation, 47 ans. Il est né à Thour, en France, fut baptisé catholique, et il était encore célibataire. Il a servi pendant 21 ans dans l'armée de l'Électeur de Saxe. Les papiers que l'on a trouvés sur lui signalent encore qu'il ait sans doute participé aux campagnes de

-
8. Le comte Ferdinand de MARSIN est né à Liège le 10 février 1656. Après un service en Flandre, il fut envoyé à Madrid en qualité d'ambassadeur (1701-1702). Il fut promu en 1703 maréchal de France. Il a été nommé à la tête des troupes françaises de Bavière, où remplaça le duc de VILLARS, brouillé avec l'Électeur Maximilien Emmanuel II. Il a participé à la bataille d'Höchstädt (13 août 1704). Il est mort le 9 septembre 1706. ZACHAR 1990, 39-54; KÓPECZI 1966, 52. Sur le maréchal MARSIN et les opérations des armées franco-bavaroises, voir encore: NOORDEN 1870, 451; FELDZÜGE 1879, passim.
 9. Béla KÓPECZI le mentionne sous le nom de BAULIN. KÓPECZI 1966, 52.
 10. George STEPNEY est né en 1663. Il fut envoyé en 1692 comme ambassadeur à Berlin, à la cour de l'Électeur de Brandebourg. Suite à 10 ans de service diplomatique auprès différents princes germaniques, on lui confia en 1702 la direction de l'ambassade anglaise de Vienne. Il est mort le 15 septembre 1707. AR III/I, I-IX.
 11. AR III/I, 339-341.
 12. Les feuilles contenues dans le dossier ne sont pas numérotées; je les distinguerai en fonction de leurs dates et sujets. Cote du dossier: Österreichisches Staatsarchiv Kriegsarchiv Hofkriegsratkten Expedit 1704 August No. 449.

Livonie de Féréderic AUGUSTE en 1700 et en 1701¹³. À côté de cela, affirmait-il, il a aussi été du siège de Buda en 1686, et reçut de multiples blessures lors de sa carrière. (En vertu de l'aveu de Johann Georg BÖLKE, datant du 17 mars 1704, 128 différentes blessures couvraient le corps du lieutenant, qui s'en vantait volontiers.) Selon ses propres paroles, il a d'abord lutté aux rangs des grenadiers du régiment d'infanterie ZINZENDORF, plus tard au régiment BÖBEL, et devint ensuite lieutenant des régiments STEINAU et SACKEN. Pourtant, la lettre de congé signée le 3 mai 1702 par Ludwig Carl VON SACKEN, propriétaire et commandant de son dernier régiment au service de la Saxe, dit que BONNET fut payé pendant sept mois comme aide de camp de l'ancien régiment d'infanterie RÖMMER, et plus tard, pendant une période de douze mois comme adjudant (Fehndrich) dans son propre régiment, et que ce fut son grade au moment de la rédaction de ladite lettre. Une revue de septembre 1701 de la compagnie commandée par le capitaine Helmut Otto VON BASSOWITZ, du régiment de SACKEN, conservée parmi les aveux, montre également que BONNET servit à cette époque comme adjudant pour douze florins de solde par mois, et fut entouré, d'une manière non exceptionnelle à ce temps, d'une équipe très internationale. Dans l'état-major de la compagnie, composé de trente-quatre personnes, on trouve, à côté des Français, des Ukrainiens, des Tchèques, des Milanais, des Russes, des Lituaniens, des ressortissants du Palatinat, et même un soldat d'origine hongroise. La promotion de BONNET au grade de lieutenant devait avoir lieu au courant d'été 1702, puisque le passeport délivré par le général WACKERBARD, ministre extraordinaire du roi de Pologne et de l'Électeur de Saxe à Vienne, le mentionne déjà comme tel. Il en est de même dans le document, daté de Dresde en août 1702 (donc un mois plus tard) et authentifié par la signature de Friedrich KÜBLWEIN, secrétaire de la chancellerie de guerre secrète de Saxe, avec lequel BONNET dut rentrer en Pologne. Je suppose que la promotion fut la récompense de la mission importante dont il était chargé par le général WACKERBARD¹⁴. (D'après l'aveu de BONNET, il a voyagé deux fois entre Dresde et Vienne.) Pourtant, moins d'un an plus tard, il a demandé son congé, sans doute pour des raisons financières. Parmi les documents trouvés sur BONNET figure d'une part un reçu, daté

13. *Theatrum Europaeum*, 1700, 778-793; *Theatrum Europaeum*, 1701, 413-459; Voltaire 1965, 31-51; Szokolay 1996, 69; Heller 2000, 265-266; Ring 2001, 131 et 151-152; Gebei 2003, 781-778; Davies 2006, 395; Gebei 2007, 230-231.

14. D'après le passeport délivré par Wackerbard, BONNET a fait ce trajet en compagnie d'un certain François DE PEROZAT, adjudant.

du camp de Kokenhausen¹⁵, le 10 juin 1701, en vertu duquel l'adjutant ayant participé à la guerre du roi de Pologne contre la Suède avait droit de novembre 1700 à avril 1701 à 90 portions (Mundportion), dont il ne reçut que 26. D'autre part, le 3 avril 1703, il s'est adressé, cette fois à Dresde, au gouverneur de la ville, au général commandant de corps d'armée et aux conseillers de guerre pour réclamer un arriéré de 300 florins. En leur rappelant un service de plus de deux décennies, il leur demandait d'avoir pitié de son état déplorable, et de le payer au moins en partie.

La dernière année de la vie BONNET fut peut-être encore plus mouvementée que les périodes précédentes. D'après ses aveux des 14 et 15 mars 1704, il s'est mis au service des Français sept mois plus tôt. Il ne fut pas incorporé dans un régiment régulier, mais commanda, avec le grade de lieutenant, une troupe de pionniers, pour une solde de quinze florins mensuels. Un peu plus tard, à deux ou trois heures d'Augsbourg, il fut fait prisonnier avec ses soldats par des hussards de l'Empereur, alors qu'ils étaient en train de construire un pont. Notre héros resta prisonnier pendant trois mois, et ne fut libéré qu'après l'occupation de la ville d'Augsbourg par les troupes franco-bavaroises.

Sur le chemin de Vienne

Une fois libéré, BONNET fut convoqué par le lieutenant-général de cavalerie CONTEBOURG, qui se renseigna auprès de lui de sa disponibilité pour une mission chez RÁKÓCZI. En cas de mission réussie, il lui promit le grade de capitaine et une somme d'argent couvrant ses besoins jusqu'à la fin de sa vie. Il lui interdit en même temps de parler de sa mission à qui que ce soit, même en cas d'arrestation. BONNET parla allemand, et put se présenter à tout moment comme officier saxon. Pour cette raison, il avait sur lui différents documents attestant son engagement au service de l'Électeur et roi de Pologne. Il gardait aussi une lettre de recrutement datée de 1699, comme s'il avait voyagé pour le compte du capitaine Matthias Friedrich VON KOW, du régiment d'infanterie BENKENDORF, afin de recruter 355 personnes pour l'armée de Saxe. Il avait aussi, comme nous l'avons vu, passé à Vienne ; et pourrait profiter de ses connaissances locales pour l'organisation et l'exécution de la suite de sa route.

15. Aujourd'hui en Lettonie (Koknese). L'importance stratégique du château était due à ce qu'il fût situé près de la rivière Dvina (Daugava), à mi-chemin entre Riga és Dvinaburg (aujourd'hui : Daugavpils, Lettonie). Le 7 octobre 1700, après un siège de quatre jours, les troupes d'Auguste II, Électeur de Saxe et roi de Pologne l'occupèrent, afin d'assurer un bon quartier d'hiver et des dépôts pour la campagne de Curland de l'année suivante dirigée contre Riga. *Theatrum Europaeum*, 1700, 792.

Laveu de BONNET du 15 mars 1704 révèle qu'une fois engagé pour la mission dangereuse, il fut convoqué à Augsbourg, au quartier général du maréchal MARSIN. Il reçut 70 ducats pour les frais de voyage, et la lettre destinée à RÁKÓCZI lui fit également remise. Dans celle-ci, le maréchal fit état des succès obtenus par les troupes franco-bavaroises sous son commandement. Il pensa « *qu'étant dans cette situation, elles peuvent faire une diversion très avantageuse, aux intérêts de Mons[eigneur] le Prince RAGOSSI.* » Le maréchal pensa qu'il dut en donner renseignement, « *le bruit d'étant répandu que S[a]. M[ajesté]. I[m]périale]. avoit desché vers Mons^r le Prince Ragossi pour luy proposer un accomodement, qui ne peut être ny sincere ny avantageux pour ses interets, & dans [dont] les suites ne peuvent être que fort dangereuses pour luy. Il est certain, que pour peu que l'Armée du Roy, celle de l'Électeur, & la sienne agissent de concert, elles seroient en état, de réduire l'Empereur à la dernière extrémité dont Mr le Prince de RAGOSSI peut mieux juger que personne, par la bonne disposition où il a mis ses affaires, par sa valeur, & par sa capacité, & par la situation où il voit que les notres sont en ces Pays-cy*¹⁶.

Le maréchal donna aussi des instructions orales à BONNET. D'une part, une fois arrivé sur territoire ennemi, il devra complètement déchirer ses papiers français et bavarois. D'autre part, le maréchal précisa même les paroles à prononcer à l'intention de RÁKÓCZI, en cas de rencontre personnelle. BONNET aurait dû affirmer que les Mécontents ne manqueraient pas d'argent, en cas d'une réponse transmise par BONNET ou d'autres officiers de confiance. RÁKÓCZI n'aurait dû accepter la conclusion d'une paix séparée avec l'empereur Léopold, et devrait attendre la signature d'un traité de paix générale. BONNET aurait dû également faire état de la situation de l'armée franco-bavaroise, mais uniquement à RÁKÓCZI ou à BERCSÉNYI.

BONNET partit de Donauwörth le 17 janvier 1704. Il traversa la Bavière en six jours, et arriva à Passau. Il y passa deux nuits, et marcha jusqu'aux dernières lignes des alliés sous l'escorte d'un capitaine bavarois et de 36 dragons. D'ici, suivant les instructions de deux personnages civils, il se rendit à la frontière tchèque. Il y acheta un cheval, et continua son chemin jusqu'à Klattau¹⁷. Suite à cela, il voyagea sur grand chemin pendant neuf jours, et arriva à Vienne le 6 février 1704.

16. AR III/1, 340-341.

17. Aujourd'hui: Klatovy, en République Tchéque.

BONNET à Vienne: conspiration et révélation

Une fois arrivé à Vienne, notre héros loua une chambre à l'auberge à l'Ours Noir à Rossau, à l'extérieur des murs de la ville. La suite de ses jours peut être reconstruite le plus en détails d'après la déposition de Martin SCHEPPACH du 24 avril 1704, même si, comme on le voit, celui-ci pourra être accusé d'une certaine partialité. Cet homme, qui travaille à l'époque en question auprès d'un brasseur, fit connaissance avec BONNET le 7 avril, chez le barbier de Leopoldstadt. BONNET l'engagea à son service. Pour 24 groschen journaliers plus repas, le nouveau valet se chargea d'accompagner son maître jusqu'à Presbourg. Le lendemain, il fut chargé d'une nouvelle commission : il dut aller chercher un nommé ESCHBACH, concierge de l'ambassadeur de Saxe WACKERBARD, qui avait été son patron deux ans plus tôt, et l'inviter à Rossau. SCHEPPACH s'exécuta, et la vieille connaissance a rendu visite à BONNET à l'Ours Noir, sans doute en compagnie de Johann Georg BÖLKE. Celui-ci, dans sa première déposition datant du 14 février affirma encore au juge de régiment SEIFRIED Leonhard KIRCHLER qu'il n'eut fait connaissance avec le Français que dimanche 10 février ou lundi 11 février ; et même ça seulement par commission pour ESCHBACH, puisque le valet ne voulait pas communiquer le nom de son maître. Enfin, BONNET s'identifia à l'aide du passeport délivré par WACKERBARD deux ans plus tôt.

Revenons à la déposition de SCHEPPACH, selon laquelle les trois hommes se sont saoulés le 8 février à l'Ours Noir. Il ne put guère deviner le sujet de leur conversation, puisque, une fois son argent reçu, il rentra à Léopoldstadt. Le 9 février, ils déjeunèrent à l'auberge au Bois d'Or, et revinrent ensuite à Rossau. Un jour plus tard, ils burent au débit SPERLBAUER de Léopoldstadt. Après le retour à l'Ours Noir, BÖLKE apparut et resta toute la nuit tout en négociant avec le Français. Le sujet demeura également inconnu au valet, puisqu'il fut revenu chez lui. Dans son aveu du 8 mai, BONNET l'expliqua par le fait que les portes de la ville étant déjà closes au moment où il désira partir, il fuma les pipes de tabac qui lui restèrent. Il s'endormit ensuite dans le lit du Français, alors que celui-ci veilla toute la nuit. BÖLKE, qui avait déjà servi comme brigadier dans la cavalerie de l'armée de Saxe, nia tout dans sa déposition du 15 mai, jusqu'à ce qu'il n'ait été confronté aux affirmations de BONNET de la semaine précédente.

Le 8 mai, le Français a communiqué à ses interlocuteurs, qu'il a découvert l'objectif réel de son voyage après la nuit passée en veille, ainsi que la promotion promise. L'ancien brigadier de l'armée de Saxe nia cela aussi, mais dut plus tard acquiescer. Après la journée du 11 février, sans événement,

SCHEPPACH reçut une nouvelle commission. Il aurait dû chercher la mère d'Anton SCHENTZ, demeurant à Léopoldstadt, et se renseigner auprès d'elle si son fils était encore à Presbourg. D'après la déposition de BONNET du 8 mai, ils eurent servi ensemble dans le régiment SACKEN et, à mon avis, il voulut continuer son chemin avec l'aide de celui-ci. La mère de SCHENTZ leur précisa cependant que le comte Otto VON ABELSBURG¹⁸, maréchal de la Basse-Autriche, eut confié à son fils le commandement d'une compagnie de la milice, et que son fils dut se trouver à Bruck.

Ce jour-là, ESCHBACH, BONNET et BÖLKE auraient dû se rencontrer à l'Ours Noir ; mais les invités n'arrivèrent pas jusqu'à midi. Cependant le fils du dernier, dépêché en cheval, apporta un message que le Français, probablement ivre, ne put pas déchiffrer. La lecture fut faite par SCHEPPACH. À ce moment, le soi-disant officier de Saxe dévoila son identité et son intention à son valet, et lui confia aussi que le message du maréchal MARSIN se cachait dans un des boutons de son pantalon. Il lui fit naturellement prêter serment de ne pas trahir son secret ; en contrepartie, il lui promit qu'une fois parvenus devant RÁKÓCZI, il interviendrait pour lui obtenir le grade de lieutenant. S'il ne voulait pas rester, il serait récompensé et renvoyé avec une escorte de 200 hommes.

Le jour suivant, le 13 février, BONNET, ESCHBACH et BÖLKE se rencontrèrent à l'auberge à la Croix de Bourgogne. Le Français et son valet furent déjà prêts à partir, mais le départ fut finalement annulé, puisque les susnommés passèrent trop gaîment le temps. BONNET demanda alors SCHEPPACH de le conduire dans une auberge proche de la Porte de Carinthie, d'où ils pourraient repartir le lendemain en direction de Bruck. Le valet conduisit la compagnie à l'Aigle Noir, où la fête continua. Après avoir reconduit BÖLKE au domicile de celui-ci, il profita de l'occasion pour se rendre à son ancien patron, Johann Michael BEYER, et lui dit tout ce qu'il savait. BEYER conseilla à son ancien valet de voir ensemble l'aide de camp (Wachtmeisterleutnant)¹⁹ Georg ESCHENAUER, pour demander son avis. On donnera ici la parole à ce glorieux vétéran, puisqu'il fit aussi sa déposition le 16 mars 1704.

SCHEPPACH lui fit état des actes du Français le 13 février le soir. ESCHENAUER lui ordonna de retourner à l'Aigle Noir et continuer à boire avec le Français. Ensuite, accompagné de quelques hommes, il fit irruption dans la compagnie

18. Le maréchal Otto von Abelsberg-Traun a participé, avec le duc DE LICHTENSTEIN, à la diète de Presbourg du 3 mars 1708. ÉTÉNYI 2008, 280.

19. Wachtmeisterleutnant : à partir de 1648, aide de camp au sein du régiment. Sa tâche consista à la transmission de l'ordre du régiment, et fut délégué auprès du major (Wachtmeister). Son grade était considéré comme égal à celui du plus ancien Feldwebel. Avant 1752, on pouvait encore le condamner à des coups de bâton. WREDE 1898, 72-73.

composée de BONNET, de son valet et d'ESCHBACH. Les prisonniers furent conduits dans sa propre chambre, et il fouilla les bagages de BONNET. Il y trouva des papiers, des vêtements simples, ainsi que 30 ducats et 40 florins d'argent ; mais la missive destinée à RÁKÓCZI ne fut pas découverte. Sur ce point, les dépositions de SCHEPPACH et d'ESCHENAUER sont contradictoires. Comme nous l'avons déjà mentionné, le valet connut le secret du bouton. Le Wachtmeisterleutnant se souvint de ce que, la fouille s'étant terminée sans succès, il convoqua SCHEPPACH devant sa chambre à deux reprises, et lui posa des questions relatives à la lettre. Ce dernier répondit que le Français eut sans doute dû la jeter dans la rue, lors de son trajet. Pendant ce temps-là, ESCHENAUER dut se rendre à la garde principale (Hauptwacht) pour le rapport et le nouveau mot d'ordre, et laissa BONNET et son valet à la garde d'un soldat de première classe (Gefreite). Les détenus continuèrent à boire, et devinrent deux fois plus ivres qu'au moment de leur arrestation. L'absence d'une heure et demie et la promenade apportèrent la solution au Wachtmeisterleutnant, du moins d'après sa propre déposition. Son intelligence ne put pas se tromper, car il lui vint à l'esprit qu'un des boutons du manteau ou du pantalon devait cacher le message destiné à RÁKÓCZI. Il les examina, et trouva à l'intérieur de l'un des trois boutons couverts de textile la lettre, donc même l'existence fut constamment niée par BONNET. Il paraît qu'ESCHENAUER voulait pour lui seul toute la gloire de la découverte, sans avoir à la partager avec le valet.

Une fois la lettre découverte, le Français fut conduit sur le champ au commandant militaire de la ville (Stadtoberst), qui ordonna que tous ses vêtements, y compris ses chaussures, soient coupés en morceaux, dans l'espoir d'y trouver quelque chose. Cette fouille n'eut cependant aucun résultat. Le lendemain, on arrêta BÖLKE, qui était sur le point de quitter son logement. On commença aussi les interrogatoires où participa, à côté d'ESCHENAUER, le juge de régiment SEIFRIED Leonhard KIRCHLER. L'enquête fut ensuite menée par le commissaire Peter Leonhard VON MONQUINTIN, envoyé par le Conseil de Guerre de la cour impériale. Lors de l'interrogatoire du 15 mars, celui-ci apprit à BONNET, qu'il serait traité, au lieu de prisonnier de guerre, en espion. Le Français en demeura stupéfait, puisque, selon sa défense, il ne fut qu'un simple porteur de message.

Les relations viennoises de BONNET

Les commissaires dirigeant les interrogatoires furent évidemment intéressés par les autres contacts personnels du lieutenant. Ce dernier persista

à nier que le maréchal MARSIN ou l'Électeur lui eussent ordonné de prendre contact à Vienne avec qui que ce soit. On voulut surtout s'informer sur la relation entre BONNET et la femme de François II RÁKÓCZI²⁰, puisqu'on venait de retrouver, certes déchirée, la lettre de BÖLKE, dans laquelle il fit savoir l'adresse à Vienne de la dame, c'est-à-dire de la princesse de Hessen-Rheinfeld Charlotte-Amélie, et le pria de venir bientôt le voir à sa résidence située près du Gondelhof. Vu le caractère insensé de nier les faits, le Français reconnu dès la première journée qu'il ait divulgué au brigadier saxon²¹ l'objectif de son voyage, mais celui-ci lui signala qu'il serait incapable de l'y seconder. Cependant, BÖLKE se proposa de trouver la résidence de la femme de RÁKÓCZI.

Le même jour, lors de son premier interrogatoire, BÖLKE affirma d'avoir écrit la lettre déchirée, parce que le Français se fut intéressé aux femmes. BONNET lui aurait raconté que, ayant déjà laissé beaucoup d'argent dans les chambres des « mauvaises filles », il voulait se marier. Le brigadier nia aussi de savoir quoi que ce soit de ladite princesse.

Un mois plus tard, le 15 mars 1704, à l'interrogatoire présidé par Peter Leonhard VON MONQUINTIN, on questionna de nouveau BONNET sur cette affaire. Il répéta la réponse selon laquelle BÖLKE lui aurait signalé la présence à Vienne de la princesse Amélie-Charlotte, et lui apprit son adresse dans la lettre mentionnée. Aux questions relatives à un ordre lui signifiant la prise de contact avec la femme de RÁKÓCZI, ou à une rencontre éventuelle avec celle-ci, le Français répondit par un non catégorique.

Dans sa déposition postérieure de deux jours, le 17 mars 1704, l'ancien brigadier de la cavalerie saxonne nia de nouveau que la dame évoquée dans la lettre déchirée fût la femme de RÁKÓCZI, comme il eut d'abord affirmé. Il déclara que BONNET, désireux d'assouvir ses désirs d'homme, lui demanda de chercher une femme pour lui. D'après ses propos, la femme mentionnée dans la lettre fut en vérité la fille d'un aubergiste de Dresde, et qu'il ne la connaissait pas personnellement (à la différence de son père et de sa sœur). BÖLKE affirma de n'avoir écrit le Gundelhof que pour se délivrer de BONNET. La sollicitation figurant dans la lettre déchirée aurait seulement pour objectif que le lieutenant français se procure une concubine. Le brigadier arrêté persista dans ses déclarations – ajoutons, à titre provisoire – même après sa confrontation avec les réponses antérieures de BONNET. D'après le procès-

20. Sur Charlotte-Amélie, princesse de Hessen-Rheinfeld, voir MÁRKI 1907, 118-130.

21. Il le qualifia encore de « chirurgien de camp », et ne donna pas son nom. D'après la déposition de BÖLKE du 17 mars 1704, celui-ci vivait à Vienne avec son fils depuis trois ans. Il travailla d'abord comme peintre, et s'occupa plus tard de la chimie et vivait de la fabrication de médicaments.

verbal de l'interrogatoire, un autre billet fit mention de deux femmes, une plus âgée et une plus jeune. Selon BÖLKE, il s'agissait de la femme et de la fille du concierge ESCHBACH.

SCHEPPACH, principal témoin à charge fut naturellement interrogé sur ses connaissances relatives aux liens entre BONNET et la femme de RÁKÓCZI. Dans sa déposition du 24 avril, il déclara qu'il eut (comme nous l'avons mentionné) lu à son maître la lettre envoyée par BÖLKE, mais ne savait pas si l'expression « la dame résidant à la maison verte de Gundelhof » se rapportait à la princesse. D'une manière sommaire, le Français lui a dit que l'on ne devrait avoir confiance dans les choses ou pratiques féminines.

Le 8 mai, BONNET fut de nouveau questionné sur la lettre déchirée. Il répondit de la même manière que lors des interrogatoires précédents. Huit jours plus tard, BÖLKE fut aussi interrogé, mais il donna encore des réponses évasives. Lors de l'arrestation, on trouva aussi d'autres billets ou fiches. On en mentionnera ici deux. Sur l'une des fiches, il figurait le nom de László CZIRÁKY (ZIRIACKY). D'après BÖLKE, il l'aurait envoyé au comte Dániel ESTERHÁZY, son beau-frère, qui habitait alors près de lui. CZIRÁKY partit plus tard, mais il ne l'accompagna pas. Sur la fiche, on peut lire à côté de son nom qu'il est lieutenant-colonel (Obristleutnant) chez les rebelles. Le 15 mars on interrogea BONNET sur les fiches trouvées chez BÖLKE, mais il n'en savait rien. L'affaire revêtit un caractère intéressant s'il l'on prend en compte que les deux aristocrates hongrois passèrent dans le camp des Mécontents justement à l'époque de l'arrivée de BONNET à Vienne. Lors de l'interrogatoire du 17 mars on posa la question à l'ancien brigadier s'il était au courant de la volte-face de CZIRÁKY, mais il tenait à ce qu'il ait déclaré dans sa première déposition. Les succès rapides de la campagne transdanubienne lancé le 21 mars 1704 par Siegbert VON HEISTER²², commandant en chef de Hongrie amena d'ailleurs les deux aristocrates à rejoindre – grâce à une amnistie impériale – la cause de la Cour²³.

Sur l'autre fiche intéressante on écrivit le nom de plusieurs villes de la Hongrie de l'Ouest, comme Kismarton, Presbourg, Győr ou Sopron, ainsi que la distance en jours qui les séparait de Vienne. BÖLKE fit une tentative de l'expliquer. Il affirma l'avoir reçu un mois plus tôt d'un capitaine (Hauptmann) d'infanterie, quand il voulut se rendre au Royaume

22. HECKENAST 2005, 185.

23. Dániel ESTERHÁZY a épousé Katalin CZIRÁKY, sœur de László CZIRÁKY. Cf. AR IV/1, 10; BÁNLAKY 1975, 82 et 130; HECKENAST 2005, 89 et 134-135; MÉSZÁROS 2006, 73. Sur la campagne victorieuse d'Heister: FELDZÜGE 1879, 141-142; MARKÓ 1933, 408; BÁNLAKY 1941, 97-101; BÁNKÚTI 1975, 122-130; HECKENAST 1985, 347; BAGI 2009, 290.

de Hongrie. Lors des interrogatoires de BONNET et de BÖLKE au mois de mars, mention fut faite de deux officiers et d'un couple augsbourgeois que le premier avait un fois invité à déjeuner. Les enquêteurs essayèrent de découvrir si l'un d'eux avait participé à la conspiration. Le lieutenant français le nia, et déclara qu'il leur achetait seulement un verre de vin et un morceau de viande à l'auberge. Deux jours plus tard, BÖLKE dit de cela que les personnes en question avaient été là par pure coïncidence, et que BONNET invitait tout le monde qui entra dans la maison. Il n'eut pourtant rien compris de leur discussion, puisqu'ils se parlaient en français.

Dans sa déposition du 24 mars, Martin SCHEPPACH mentionna que son ancien maître l'eut envoyé se renseigner d'un prince qui se serait stationné à une étape de la poste située près de Vienne (à trois lieues). L'étranger mystérieux éveilla l'intérêt des enquêteurs, et lors de l'interrogatoire de BONNET le 8 mai ils l'en questionnèrent. En répondant aux questions, le Français révéla qu'il s'agissait du prince DE FÜRSTENBERG. Il rencontra un de ses serviteurs qui lui apprit que la personne en question ainsi qu'Auguste II passerait prochainement par Vienne. BONNET se serait plaint de son côté de la somme considérable qui lui devait encore le trésor saxon pour ses services. Aux questions portant sur le transfert de quelque chose entre lui et le prince, BONNET répondit par le négatif.

Les autres questions posées à BONNET

Les interrogateurs essayèrent de soustraire toute information utile à l'officier arrêté. Celui-ci déclara, dès le premier interrogatoire (le 14 février 1704) que, en outre des forces franco-bavaroises commandées par le maréchal MARSIN et Maximilien Emmanuel, une armée de 50 000 hommes se trouvait sur le territoire de l'Empire, dans la région de Philipsbourg et Mainz. Un mois plus tard, lors de l'interrogatoire dirigé par le commissaire Peter Leonhard VON MONQUINTIN, de nouvelles questions furent posées à ce propos. D'après BONNET, l'armée du maréchal MARSIN comptait environ 22 000 hommes, auxquels il fallait ajouter 15 000 soldats en service bavarois. Aucun renfort n'est arrivé jusqu'à janvier 1704, seuls quelques déserteurs allemands purent être recrutés dans les trois régiments irlandais. A la question insistant sur la grandeur des renforts attendus, le lieutenant, modifiant par cela sa propre déposition du 14 février, répondit qu'il ne connaissait pas le chiffre exact, mais savait que les renforts arriveraient à travers la Forêt Noire, via Freiburg. Pourtant les enquêteurs s'intéressaient non seulement à l'importance numérique de l'armée, mais aussi à la source

de l'approvisionnement en chevaux des forces franco-bavaroises. Dans sa réponse, BONNET rejeta les suppositions que celle-ci se trouverait dans les provinces héréditaires ou dans une principauté de l'Empire.

On s'empressa également de savoir si le maréchal MARSIN avait envoyé à RÁKÓCZI un message portant sur une coopération entre les forces franco-bavaroises et hongroises pendant l'année 1704. Le prisonnier n'eut cependant connaissance ni des renforts à envoyer en Hongrie, ni d'une incursion en Autriche ou en Moravie qu'on attendrait des rebelles, ni de la direction que les futures opérations devraient prendre. Lors de l'interrogatoire du 15 mars on lui demanda si d'autres avaient aussi été envoyés à François II RÁKÓCZI par le maréchal MARSIN ou l'Électeur bavarois. On lui posa aussi des questions sur les personnes envoyées par les Mécontents pour des négociations en Bavière et sur la date de leur arrivée. Le prisonnier ne sut pas y répondre.

À la même occasion, on demanda à BONNET s'il avait rencontré l'Électeur de Bavière ou le comte Johann Baptist VON ARCO²⁴. Il répondit par le négatif. Cependant, dans sa déposition du 24 avril, SCHEPPACH affirma que BONNET se serait rendu à Munich chez Maximilien Emmanuel, et aurait apporté une lettre du roi de France au prince ainsi qu'au maréchal MARSIN. Épris de bonheur, l'Électeur l'aurait embrassé trois fois sur le front. Pour cette raison, lors de l'interrogatoire du 8 mai, on posa de nouveau des questions à ce sujet au lieutenant français ; il persista à dire non.

Conclusion

L'enquête fut finie à la mi-mai, et comme nous l'avons déjà dit à propos de la lettre de lord STEPNEY, BONNET fut exécuté le 4 juillet 1704. Nous ne disposons pas encore d'informations sur le destin de BÖLKE, mais il est plus que probable qu'il eût le même sort. En ce qui concerne les deux personnes arrêtés, les procès-verbaux des interrogatoires nous révèlent que le lieutenant français a tout avoué, dès la première fois, même les éléments qu'il aurait pu aisément taire. Le choix de BONNET pour la mission par le

24. Le comte Johann Baptist VON ARCO est né vers 1650. Il était en service bavarois en 1672. Il a participé à la libération de Vienne en 1683, puis au siège de Belgrade (1688). Il a combattu aux théâtres rhénans et italiens de la Guerre de succession du Palatinat. En 1696, il fut promu par l'Électeur bavarois Maximilien Emmanuel II président du Conseil de la Guerre, et en 1702 il reçut le grade de lieutenant-général. Il fut battu le 2 juillet 1704, dans la bataille de Schellenberg (près de Donauwörth) par les troupes anglo-hollandaises de John CHURCHILL, duc de Marlborough et les troupes impériales du marquis Louis de Baden. Il prit part à la bataille de Höchstädt, après laquelle il accompagna l'Électeur aux Pays-Bas. Le comte fut considéré comme le personnage le plus important de la politique francophile de la Bavière. Il fut même promu maréchal de France par Louis XIV. Il est mort à Munich, en 1715. NDB 1953, 338.

maréchal MARSIN était une mauvaise décision. Le premier, même s'il disposait, comme nous l'avons vu, d'une bonne connaissance des lieux et de la langue, et pouvait se déguiser, à l'aide de ses papiers, en officier saxon, n'a pas su, et son attitude (surtout ses débauches viennoises) nous le montre, évaluer l'importance de sa mission ; ou bien, ce qu'on peut aussi douter, il n'était pas tout simplement capable à s'élever à la hauteur de sa mission.

Au contraire, BÖLKE a tout nié, et tenait jusqu'au bout à sa première déposition. Dans son cas, le principal motif devait être, plus que des sentiments anti-impériaux, le désir de gagner de l'argent. Il vivait dans la misère, et se trouvait dans l'incapacité de subvenir à ses besoins et ceux de son fils résidant avec lui à Vienne. On doit aussi noter que les billets trouvés chez lui ainsi que chez BONNET l'ont rendu plus que suspect dans l'organisation d'un complot supposé, ourdi contre le souverain, et que les enquêteurs voulaient démanteler. L'obscurité règne cependant encore sur ses relations (s'il en fût) avec László CZIRÁKY, Dániel ESTERHÁZY ou la femme de François II RÁKÓCZI.

Zoltán BAGI

Bibliographie

- AR I/IV. = Székesi gróf BERCSÉNYI Miklós főhadvezér és fejedelmi helytartó levelei RÁKÓCZI fejedelemhez. 1704–1712. (Lettres du comte Miklós BERCSÉNYI, commandant en chef au prince RÁKÓCZI) Édité par Kálmán Thaly, t. I, 1704-1705, t. II, 1706-1708, Budapest, 1875. Archivum RÁKÓCZIANUM. II. RÁKÓCZI Ferencz levéltára, bel- és külföldi irattárakból bővítve. Első osztály: had- és belügy (Archives de François II RÁKÓCZI, complétées des archives hongroises et étrangères. Première classe : affaires militaires et étrangères), t. IV.
- AR II/I. = Archivum Rákócziánum. II. RÁKÓCZI Ferencz levéltára. Angol diplomáciai iratok II. RÁKÓCZI Ferencz korára. Második osztály (Archives de François II RÁKÓCZI. Écrits diplomatiques anglais de l'époque de François II RÁKÓCZI), édité par Ernő Simonyi, t. I, Pest, 1871.
- BAGI 2009 = Zoltán, BAGI, « Sopron kuruc ostromai 1704-1706 » (Les sièges de Sopron par les Mécontents, 1704-1706), Soproni Szemle 63 (2009/3), 283-299.
- Bánkúti 1975 = Imre Bánkúti, A kurucok első dunántúli hadjárata, 1704. január-április (La première campagne des Mécontents dans la Transdanubie, janvier-avril 1704), Budapest, 1975.

- BÁNLAKY 1941 = József BÁNLAKY (Breit), A magyar nemzet hadtörténelme (Histoire militaire de la nation hongroise), t. 18, Budapest, 1941.
- Davies 2006 = Norman Davies, Lengyelország története (Histoire de la Pologne), Budapest, 2006.
- BÁNLAKY 2008 = Nóra G. BÁNLAKY, « Bécsi újsághírek a RÁKÓCZI-szabadságharcról 1708-ból » (Les nouvelles de la presse viennoise en 1708), in: II. RÁKÓCZI Ferenc, az államférfi. Tanulmányok a sárospataki országgyűlés 300. évfordulójára. Szerk.: Tamás Edit. Sárospatak, 2008. 274-287.
- FELDZÜGE 1879 = FELDZÜGE des Prinzen Eugen von Savoyen. Spanischer Successions-Krieg. Feldzug 1704. Bearbeitet: Gustav Ratzenhofer. I. Series- VI. Band. Wien, 1879.
- GEBEI 2003 = Sándor GEBEI, « II. Ágost lengyel király és a magyar ügy, 1701–1703 » (Le roi de Pologne Auguste II et l'affaire de la Hongrie, 1701-1703), Hadtörténelmi Közlemények 116 (2003/3-4), 776-802.
- GEBEI 2007 = Sándor GEBEI, Az erdélyi fejedelmek és a lengyel királyválasztások (Les princes de Transylvanie et les élections des rois de Pologne), Szeged, 2007.
- Heckenast 1985 = Gusztáv Heckenast, « A RÁKÓCZI-szabadságharc » (La guerre d'indépendance de RÁKÓCZI), in: Magyarország hadtörténete. Főszerk.: Liptai Ervin. Szerk.: Borus József, t I, Budapest, 1985, 339-398.
- HECKENAST 2005 = Gusztáv HECKENAST, Ki kicsoda a RÁKÓCZI-szabadságharcban? (Les personnages de la guerre d'indépendance de RÁKÓCZI), Budapest, 2005.
- HELLER 2000 = Mihail HELLER, Orosz történelem. I. Az Orosz Birodalom története (Histoire russe I: l'histoire de l'Empire russe), Budapest, 2000.
- KŐPECZI 1966 = Béla KŐPECZI, A RÁKÓCZI-szabadságharc és Franciaország (La guerre d'indépendance de RÁKÓCZI et la France), Budapest, 1966.
- MÁRKI 1907 = Sándor MÁRKI, II. RÁKÓCZI Ferenc. I. kötet. 1676–1707 (François II RÁKÓCZI. T; I: 1676-1707), Budapest, 1907.
- MARKÓ 1933 = Árpád MARKÓ, « II. RÁKÓCZI Ferenc szabadságharca » (La guerre d'indépendance de François II RÁKÓCZI), in: A magyar

katonai vitézségének ezer éve. Szerk.: Pilch Jenő, t. I, Budapest, 1933, 387-473.

- Mészáros 2006 = Kálmán Mészáros, II. RÁKÓCZI Ferenc tábornokai és brigadérosai. A kuruc katonai felső vezetés létrejötte és hierarchiája 1703–1711 (Les généraux et les brigadiers de François II RÁKÓCZI. La naissance et la hiérarchie du haut commandement militaire des Mécontents), Budapest, 2006.
- NDB 1953 = Neue Deutsche Biographie, Band 1, Berlin, 1953.
- Noorden 1870 = Carl von Noorden, Europäische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert. I. Band. Leipzig, 1870.
- RING 2001 = Éva RING: „Lengyelországot az anarchia tartja fenn?” A nemesi köztársaság válságának anatómiája (La Pologne existe par l’anarchie? Anatomie de la crise de la république nobiliaire), Budapest, 2001.
- SZOKOLAY 1996 = Katalin SZOKOLAY, Lengyelország története (Histoire de la Pologne). Budapest, 1996.
- Theatrum Europaeum 1700 = Theatri Europaei Funffzehender Theil (15. Band) oder außföhrlich fortgeföhrte Friedens und Kriegsbeschreibung... 1696–1700, Frankfurt am Main, 1707.
- Theatrum Europaeum 1701 = Theatri Europaei Funffzehender Theil (15. Band) oder außföhrlich fortgeföhrte Friedens und Kriegsbeschreibung... 1701–1703, Frankfurt am Main, 1717.
- VOLTAIRE 1965 = VOLTAIRE, François-Marie (Arouet): XII. Károly svéd király története. Budapest, 1965.
- WREDE 1898 = Alphons VON WREDE, Geschichte der K. und K. Wehrmacht, I–II. Band, Wien, 1898.
- ZACHAR 1990 = József ZACHAR, Csatak, hadvezérek, katonák a XVIII. Században (Batailles, stratégies et soldats au 18^e siècle), Budapest, 1990.

Au bord de l'eau

SHI Nai'an et Luo Guanzhong,

traduit du chinois par Nicolas HENRY et Si Mo

Coffret de 30 recueils de bandes dessinées chinoises, 3776 pages

Éditions Fei, Chine, juillet 2012, 79 €

La version de référence de ce très célèbre roman chinois est, en Occident, celle de Jacques DARS¹ sous la forme classique de roman en 70 chapitres. Or, ce récit datant de la dynastie des SONG du Nord, intitulé *Au bord de l'eau* (水浒传 *Shuǐhǔ zhuàn*) a tout d'abord été connu par les Chinois sous forme orale. Les conteurs des rues attiraient un large public, mis en haleine par des aventures chevaleresques. Ce n'est que plus tard que ces histoires ont été écrites, le plus souvent avec des illustrations à chaque page, sorte de bandes dessinées avant l'heure²...

À la fin des années 50, l'éditeur YANG Weipu a le projet d'éditionner le *Shuǐhǔ zhuàn* dans son intégralité : cela signifie 30 livrets, mais le Grand bond en avant et les difficultés économiques qui s'ensuivent l'ont empêché de publier les quatre derniers épisodes. La révolution culturelle, qui fait table rase de toutes formes de culture traditionnelle, a pour conséquence que les 26 premiers livrets déjà prêts sont brûlés en 1966. À la fin des années 70, YANG est décidé à rééditer ce roman en BD, mais il faut donc tout redessiner... Alors que précédemment les dessinateurs se devaient d'avoir un style commun, ils prennent désormais plus de liberté. Les 30 livrets révèlent alors des styles différents.

Ce roman « de cape et d'épée » chinois regroupe 108 histoires de 108 bandits dont le chef est SONG Jiang. Les cinquante premiers chapitres racontent comment on est amené à devenir brigand malgré soi, car tous les personnages sont avant tout épris de justice. C'est du *Shuǐhǔ zhuàn* qu'est né le concept du *xia* 俠 « brigand redresseur de torts », qui correspond plus ou moins à notre chevalier errant. Mais les personnages féminins n'y sont pas très sympathiques, car jugés dangereux, ce qui s'inscrit dans la tradition du confucianisme.

La morale régnante depuis les HAN est la morale d'État, dont le domaine était la politique et les règles de société pour éviter la violence, et cette morale confucianiste n'a jamais été remise en cause, car même si les lettrés

-
1. *Shuǐhǔ zhuàn* *Au bord de l'eau*, traduit du chinois par Jacques DARS, Gallimard, Collection La Pléiade, Paris, 4^e trimestre 1978, 2 tomes (1233 et 1356 pages).
 2. Voir dans la rubrique Littérature du présent numéro : « La bande dessinée : une invention chinoise ».

critiquaient le confucianisme, ils en étaient imprégnés. L'arrivée du bouddhisme eut un énorme impact sur les Chinois avec sa morale métaphysique donnant une explication totale qui englobe toute la société. C'est par cet aspect du *xiá* redresseur de torts que, curieusement, alors qu'on y tue bien souvent, ce roman est éminemment moral. Tous les personnages combattent l'autorité, car ceux qui représentent l'autorité ne suivent pas la morale qu'ils imposent aux autres. En cela ce roman a une dimension universelle...

Les textes ont fait l'objet d'une traduction appliquée, pendant huit mois, par deux professionnels dont les cultures respectives se sont bien complétées. Nicolas HENRY, ancien élève de l'Inalco s'est plongé dans la traduction de référence de Jacques DARS et Si Mo a pu éclairer ce récit de sa connaissance intrinsèque. Ensemble ils ont tenté et visiblement réussi à rendre perceptible aux lecteurs toutes les nuances de la langue chinoise. Pour reprendre l'expression de cette jeune et pétillante Chinoise : « Traduire une œuvre, c'est danser avec les pieds enchaînés ». On veut bien croire en effet que faire entrer dans un espace aussi réduit un si long roman est une prouesse³.

N'oublions pas qu'il s'agit de BD et que les dessins enseignent beaucoup sur les mœurs, les vêtements et l'architecture de l'époque. Ce coffret, en plus des 30 fascicules, contient un livret qui sert d'introduction à l'œuvre et de guide de lecture, avec une note de l'éditrice FEI Xuge, un texte de présentation par le journaliste spécialiste de la BD Laurent MÉLIKIAN, un portrait des artistes ainsi que la liste des personnages et des épisodes.

Nous qui avons beaucoup feuilleté ces petits livres au cours de nos études de chinois à l'Inalco dans les années 60-70, pourrons ainsi les lire et les faire lire en français à nos proches. Une autre véritable révolution culturelle...

Marine ROBIN et Françoise MOREUX

(notes prises lors de la présentation de l'ouvrage
par Jacques PIMPANEAU à la librairie *Le Phénix*)

3. Les dimensions des livrets sont : 103 x 142 mm, format à l'italienne.

Les amants du Goulag – Une histoire d’amour et de survie dans les camps de Staline

Orlando FIGES

Éditions Presses de la Cité, Paris 2012, 333 pages, 19,50 €

Les archives qui s’ouvrent en Russie sont une merveilleuse source pour les historiens. Certes, on a pu lire de nombreux témoignages sur le Goulag que SOLJENITSYNE fit découvrir au monde en 1973. Ici on trouve mêlés, dans une correspondance amoureuse de quatorze ans, une vie quotidienne du goulag de Petchora, région de Komis, où fut exilé Lev MITCHENKO et les jours malheureux à Moscou de sa fiancée fidèle Lioudmila. C’est l’histoire banale d’un prisonnier de guerre russe, accusé d’espionnage par les « organes » et condamné à être exploité dans un combinat de bois, car STALINE faisait ainsi l’usage d’une main d’œuvre gratuite et... peu nourrie.

Ils furent 20 millions, nombreux revinrent mais ne retrouvèrent pas leurs parents âgés, leurs femmes, alors qu’on a là une histoire tragique avec un *happy end*: Lev revint après la mort de STALINE, retrouva sa fiancée, ils se marièrent et eurent trois enfants.

Plusieurs milliers de leurs lettres recueillies par l’association *Memorial*, après avoir été cahotées, transportées et surtout non censurées donc passionnantes, sont analysées. L’auteur, historien en Grande-Bretagne, a pu interviewer Lev et Lioudmila en 2008, et raconter dans cet ouvrage de façon vivante et très documentée cette odyssee tout à l’honneur de l’humain. Grande leçon pour notre XXI^e siècle.

Françoise BARRY

Le bruit de nos pas

קול צעדינו

Ronit MATALON, traduit de l'hébreu par Rosie PINHAS-DELPUECH

Éditions Stock, Paris, août 2012, 470 pages, 22,90 €

Ce roman met en scène une famille pauvre, immigrée d'Égypte, vivant dans une baraque au milieu d'un quartier d'immigrés en Israël. Le personnage central est la « mère », prénommée en Égypte Lucette, mais qui a dû hébraïser son prénom en Lévana. Le père, Maurice, est l'éternel absent, révolutionnaire séfaraïte déçu, qui apparaît de temps en temps. Il y a aussi les frère et sœur de Lucette, Corinne, la grande coquette, et Sami, le serrurier un peu fou. Et Nonna, la grand-mère qui supervise toute cette famille et rappelle la mémoire perdue d'Égypte. Mais le personnage principal est l'« enfant », qui n'a pas de prénom, et qui nous retransmet le bruit des pas et des humeurs de cette famille.

Dans ce livre Ronit MATALON nous dresse un très sensible portrait de cette immigration séfaraïte, pauvre et souvent oubliée par le pouvoir politique israélien. Une très belle œuvre poétique. Sans rapport avec les talents de l'auteur, nous sommes obligés de souligner le manque de respect de la langue hébraïque par l'éditeur. Sur la page de garde figure le titre original, en hébreu et en transcription. Au lieu d'écrire « קול צעדינו » il est mentionné :

« זכרדעצ לזק ». Non seulement l'ordre des mots et l'ordre des lettres sont inversés, mais plusieurs lettres sont confondues : le vav (ו) est remplacé par un zain (ז) et le dalet (ד) s'écrit comme un khaf final (ך) !

Ronit MATALON est née en 1959, en Israël, dans une famille originaire d'Égypte. Après des études de littérature et de philosophie à l'université de Tel-Aviv, elle a commencé sa carrière professionnelle comme journaliste. Elle était correspondante à Gaza et en Cisjordanie pendant la première Intifada, pour le grand journal israélien *Haaretz*, avant de devenir critique littéraire. Aujourd'hui, elle enseigne la littérature comparée et hébraïque à l'université de Haïfa et l'écriture de scénarii à la prestigieuse école de cinéma Sam SPIEGEL.

L'éclat de la pivoine – Comment entendre la Chine

Rémi MATHIEU,

Éditions JC Lattès, Paris, septembre 2012, 301 pages, 19 €

À l'heure où la Chine s'invite dans le concert des nations, l'éminent sinologue qu'est Rémi MATHIEU¹ a jugé indispensable de réviser les fondamentaux concernant ce pays, sa pensée et revisiter les relations que nous avons eues avec lui, ce qu'il nous a légué, comme ce que nous avons cru pouvoir lui apporter. Nous avons en effet profité des précoces inventions scientifiques et techniques chinoises, mais nos missionnaires ont failli dans la propagation de ce que l'Occident présentait comme la Vérité universelle. Comment nous situer maintenant dans le nouveau contexte de la mondialisation ? La solution est donc d'entendre la Chine : nous voyons bien là que nous avons affaire à un sinologue qui ne se contente pas d'écouter (听 *tīng*), mais d'entendre, qui en est le résultat (听见 *tīngjiàn*).

L'ouvrage reprend, en les rendant accessibles à tous, les grands principes de la pensée chinoise (confucianisme et daoïsme que Rémi MATHIEU connaît en profondeur) et de l'histoire de Chine, non pas dans les faits mais dans la conception même de son rôle. Il met à jour nos différences dans la notion de civilisation et dans l'art de vivre ensemble. Il souligne les points qui, au-delà d'une différence apparente, pourraient nous instruire, à la condition de ne pas juger avec nos *a priori* habituels. Car cette différence ne réside pas forcément dans les problématiques dont les grands courants de pensée se sont emparés, mais beaucoup plus dans la méthode de les aborder. Les mieux connaître ne pourraient que nous faire progresser nous-mêmes, plus sûrement que toutes les idéologies simplistes (mais hélas répandues). Certes, l'étude de la langue chinoise facilite sensiblement l'exercice, mais est insuffisante à une bonne compréhension : là, nous donnons un bon point à l'enseignement prodigué à l'Inalco qui englobe les clefs pour une appréhension supra-linguistique.

Abondamment annoté, ce livre d'une taille finalement plutôt modeste, permet à tous ceux qui veulent approfondir leur connaissance du monde chinois de franchir un pas dans la voie, en se rendant plus attentifs à la voix de la Chine.

Françoise MOREUX

1. Rémi MATHIEU, directeur de recherche au CNRS et enseignant à l'Université Paris-VII-Diderot, est diplômé de chinois l'Inalco et membre de notre association.

Écrivains et diplomates – L'invention d'une tradition XIX^e-XXI^e siècles

Sous la direction de Laurence BADEL, Gilles FERRAGU,
Stanislas JEANNESSON, Renaud MELTZ
Éditions Armand Colin – Institut français,
Paris 2012, 414 pages, 39,00 €

Cet ouvrage aux multiples facettes reflète ce que le colloque du même nom, rassemblant plus de vingt chercheurs français et étrangers du 12 au 14 mai 2011 au Centre des archives diplomatiques à La Courneuve et au ministère des Affaires étrangères, quai d'Orsay à Paris, avait offert : la quintessence de ce qu'on peut savoir sur un métier, le diplomate, né au XVIII^e siècle, dont l'écriture d'abord utilitaire, a souvent donné naissance à des auteurs dont l'archétype est évidemment CHATEAUBRIAND.

Le phénomène est analysé ici dans la durée ; l'intérêt est de découvrir la contradiction entre le diplomate voué au secret d'État et l'écrivain dont le but est après tout de plaire à un large public. Si au XIX^e siècle un STENDHAL ou un GOBINEAU sont des exemples rares et illustres, dans l'entre-deux-guerres apparaît une floraison d'écrivains – diplomates : la moitié des diplomates français en 1937 ont publié un livre avec une notoriété plus ou moins grande.

En France, ce statut est reconnu en 1945 : l'écrivain est alors nommé pour moderniser la diplomatie et élargir l'influence culturelle de son pays. Le général DE GAULLE n'hésite pas à multiplier les nominations extérieures si bien qu'après le pionnier d'avant-guerre, Paul CLAUDEL au Japon, on verra apparaître même des anticonformistes tels Alain PEYREFITTE, Romain GARY qui suivent la carrière d'un Paul MORAND d'avant-guerre. On peut les considérer comme des « passeurs de culture » : ce qui les motive est souvent un goût d'ailleurs, d'exotisme. Si de nombreux diplomates ont écrit leur mémoire, le temps passant, le métier est toujours plus chronophage, la rédaction des notes au ton neutre sans digression leur laisse moins de temps pour « l'écrire pour soi ».

L'intérêt des multiples analyses présentées ici est que l'approche en est comparative et transnationale. Sud-américains, Anglo-saxons, Italiens et même Russes, mais choisis, ceux-là, au XIX^e siècle, par Lorraine DE MEAUX,

nous sont présentés avec leurs ressemblances ou différences, la part du lion étant réservée aux ambassadeurs français, notamment à Bonn. Au fil du temps, avec les progrès technologiques, le style est devenu plus journalistique, c'est aussi l'arrivée des énarques, dont peu sont écrivains doués à part Henri FROMENT-MEURICE, dont les mémoires décrivent si bien l'Allemagne. Exceptions notables: Jean-Christophe RUFIN, prix Goncourt nommé au Sénégal et Daniel RONDEAU à Malte.

L'évolution du métier est affirmée par Hubert VÉDRINE; le quai d'Orsay exige une rationalisation de la note, un nombre moins important, l'ouverture à d'autres professions, puis le livre blanc d'Alain JUPPÉ propose une « communication élargie » pour 2008-2020. Voyages nombreux des décideurs politiques dans les capitales, correspondants en poste à l'étranger, mails... *wikileaks* vont marginaliser la diplomatie à partir des années 80, si bien que les belles notes d'André FRANÇOIS-PONCET sur l'Allemagne représentent un passé trépassé.

Même si les monographies sur les diplomates russes au service de l'Empire, « notre monastère diplomatique », Alexandre GRIBOÏEDOV, en Perse, ou Feodor TIOUTCHEV, un grand poète au nationalisme affirmé, évoquent le grand empire avant la Révolution, manquent cruellement les expériences des diplomates russes pendant et après la Révolution, dont certains mémoires apparus récemment découvrent le labyrinthe du Kremlin. Une table ronde des diplomates actuels, dont Patrick IMHAUS leur permet de témoigner de leurs expériences récentes, toutes diverses, qui prouvent que les télégrammes restent un « objet littéraire de qualité ». Il y a sans doute là une particularité française qui perdure.

Françoise BARRY

La fortune littéraire de Sándor MÁRAI

Sous la direction de András KÁNYÁDI,

Éditions des Syrtes, Paris, septembre 2012, 260 pages, 20 €

Cet ouvrage s'interroge sur la véritable personnalité de ce grand écrivain hongrois, Sándor MÁRAI. S'agit-il d'un grand classique de la littérature européenne ou d'un « auteur culte », fabriqué par les politiques occidentales

après la chute du mur de Berlin? Pour commencer à répondre à cette question, ce livre tente d'élaborer un discours critique français sur cet auteur grâce à la collaboration de chercheurs hongrois, franco-hongrois et français.

Sándor MÁRAI est né le 11 avril 1900, à Košice (Kassa ou Cassovie), sur la rivière Hornád, aujourd'hui la deuxième ville de Slovaquie, dans une famille de la grande bourgeoisie d'origine allemande. Il fait ses études à Leipzig, vit à Francfort et à Berlin avant de rentrer en Hongrie pour se consacrer à l'écriture. En 1948, il choisit l'exil, en France, puis en Italie et s'installe définitivement aux États-Unis, en Californie, jusqu'au 21 février 1989, où il met fin à ses jours.

Sándor MÁRAI est polygraphe. Entre *Le Boucher* (1924) et *L'œuvre des Garren* (1988), il a produit plus de vingt romans. Il est aussi l'auteur de plusieurs pièces de théâtre : *Männer*, œuvre de jeunesse écrite en allemand, *Les Bourgeois de Kassa*, hommage à sa ville natale, *Un gentilhomme de Venise*, drame tiré de son roman *La Conversation de Bolzano*. Toute sa vie, il s'intéresse au récit de voyage : *Sur les pas des dieux*, reflète son voyage au Proche-Orient ; *Patrouille de l'Empire du soleil couchant* et *Le Rapt d'Europe* décrivent l'Europe ravagée par la guerre ; *Der Wind kommt vom Westen* relate en allemand ses impressions américaines. En tant que journaliste, il relate la vie des capitales européennes en 1920, les discours du Führer, l'évacuation de Strasbourg pendant la guerre, puis aux États-Unis il collabore pendant quinze ans à la *Radio Free Europe*. Il est aussi mémorialiste (*Mémoires de Hongrie*, *Les Confessions d'un bourgeois*), essayiste (*L'École des pauvres*, *Pour une éducation nationale*), poète (*Oraison funèbre*) et connaît son plus grand succès comme diariste (*Journal 1943-1989*, pas encore traduit en français).

Ce livre constitue la première étude critique en français de ce grand auteur.

Yohanan LAMBERT

Huit portraits de compositeurs sous le nazisme

Composers of the Nazi Era – Eight Portraits

Michael H. KATER, traduit de l'anglais par Sook Ji et Martin KALTENECKER
Contrechamps Éditions, Genève, novembre 2011, 440 pages, 28 €

Ce livre constitue le dernier volet d'une trilogie de l'auteur consacrée à la musique et aux musiciens sous le Troisième Reich. Fondé sur une quantité impressionnante de nouvelles recherches, cet ouvrage met en lumière de nouveaux faits tout en leur donnant une interprétation honnête et précise.

Werner Joseph MAYER (1901-1983) épouse en 1923 une excellente violoniste, Elisabeth. Comme son nom de famille est extrêmement répandu en Allemagne, Il adopte un nom de plume EGK, correspondant aux initiales de sa femme « *Elisabeth, geborene KARL*¹ ». Bien qu'il fut nommé par GOEBBELS chef de la section des compositeurs de la *Reichsmusikkammer* en juin 1941, il fut acquitté par le Tribunal chargé de la dénazification en octobre 1947 et connut une brillante carrière après-guerre.

Paul HINDEMITH (1895-1963) fut d'abord accusé de « protection juive » avant de collaborer pendant les premières années du régime hitlérien. Dès 1936, toute exécution des œuvres de HINDEMITH fut interdite dans l'ensemble du Reich. Comme sa femme Gertrud était « demi-juive » il choisit de s'exiler en Suisse, avant de s'installer définitivement aux États-Unis en 1939.

Kurt Julian WEILL (1900-1950) était fils d'un cantor juif de Dessau et descendant d'une longue lignée de rabbins. En 1933 il pensait encore que le Troisième Reich « durera plus de quelques mois ». Il se réfugia d'abord en France avant d'aller à New York dès septembre 1935.

Karl Amadeus HARTMANN (1905-1963) fut très tôt intéressé par le jazz et les musiques juives et s'associa de diverses manières à des antifascistes connus.

Carl ORFF (1895-1982) est considéré par certains critiques comme « un collaborateur et un national-socialiste avéré et que sa musique était aussi symptomatique de l'idéologie nazie » (page 143).

1. Élisabeth, née KARL.

Hans PFITZNER (1869-1949) eut sous le Troisième Reich le parcours d'un « zélateur frustré à qui le contact immédiat avec les leaders politiques suprêmes, ses idoles, fut interdit, et qui se vit forcé de traiter d'affaires prosaïques avec leurs subalternes. En dépit de la rencontre éphémère et peu réjouissante avec HITLER en janvier 1923, PFITZNER nourrissait l'espoir de devenir le grand barde officiel du Troisième Reich » (page 192).

Arnold SCHOENBERG (1874-1951) présente une biographie ambiguë et contradictoire. « Fils d'un père juif hongrois originaire de Szécsény et d'une mère juive née dans la Prague bohémienne, Arnold SCHOENBERG est né à Vienne dans l'Empire des HABSBOURG de la fin du siècle » (page 223). À sa naissance, il possède la nationalité hongroise mais en 1919, lors de la chute de l'Empire, il devint tchèque. C'est sous cette nationalité qu'il émigre aux États-Unis mais lorsqu'il devint citoyen américain en avril 1941, il est apatride...

Richard STRAUSS (1864-1949) rencontra pour la première fois GOEBBELS en juillet 1933, lors du Festival de Bayreuth. Quelques mois plus tard, il conclut un accord car « il se rendit compte que s'il se trouvait à la direction d'une organisation nazie plus importante, il pourrait devenir, grâce à sa renommée internationale, la figure de proue que le régime recherchait » (page 265).

Ces huit destins croisés permettent de comprendre l'attitude de ces grands musiciens qui durent choisir entre la collaboration et l'opportunisme ou la résistance et l'exil. Grâce à une documentation inédite, l'historien Michael KATER dévoile tous les rapports entre l'esthétique et la politique. Un travail remarquable.

Yohanan LAMBERT

Ces mots qui meurent *Dying Words, Endangered* *Languages and What They* *Have to Tell Us*

Nicholas EVANS, traduit de l'anglais (Australie) par Marc SAINT-UPÉRY
 Éditions La Découverte, Paris, septembre 2012, 390 pages, 28,50 €

Cet ouvrage se réfère tout d'abord à Pat GABORI « l'un des huit derniers locuteurs vivants du kayardild, une langue aborigène de l'île de Bentinck, dans le Queensland australien » (page 5). Nicholas EVANS précise que les locuteurs de kayardild n'ont jamais dépassé le chiffre de 150 et qu'en 1982 il ne restait qu'une quarantaine de personnes âgées. Ce sont les missionnaires qui obligèrent la totalité de la population « à quitter ses terres ancestrales » et qui interdirent aux enfants de pratiquer leur langue maternelle. Celle-ci contredit la théorie chomskyenne de la grammaire universelle car « elle marque le temps sur les noms aussi bien que sur les verbes » (page 6). Pour l'auteur, « chaque langue a une histoire différente à nous raconter ». C'est pourquoi il est nécessaire d'accorder une place significative à l'étude des langues en péril.

Pour montrer que « chaque langue offre sa gamme spécifique de réponses à certaines énigmes de l'existence humaine », l'auteur est confronté à plusieurs problèmes : comment présenter des sons qui ne nous sont nullement familiers ? Comment mettre en lumière l'articulation conceptuelle interne du langage et pas seulement son vêtement phonétique ?

Contrairement au mythe biblique de la tour de Babel, Nicholas EVANS rappelle qu'il existe de nombreuses cultures qui considèrent la diversité linguistique comme une bénédiction. L'auteur, homme de terrain, explique, à l'aide d'exemples précis du Cameroun à l'Australie, du Népal à la Sibérie, comment l'incroyable créativité linguistique engendre des modèles intellectuels différents.

Pour Nicholas EVANS « l'érosion de la diversité linguistique et des connaissances qui l'accompagnent n'a jamais été aussi rapide. Mais ce qui est également sans précédent historique, c'est notre conscience des dimensions de cette perte, ainsi que la curiosité, l'intérêt et les ressources technologiques qui devraient nous permettre de documenter ce qui subsiste de

cette diversité » (page 345). Un livre qui devrait toucher tous les étudiants des Langues O'.

Nicholas EVANS dirige le département de linguistique du *College Of Asia and the Pacific* à l'université de Canberra (Australie). Il a beaucoup écrit sur les langues aborigènes australiennes et étend son domaine de recherches aux langues papoues.

Yohanan LAMBERT

Némésis

Philip ROTH, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Claire PASQUIER
Éditions Gallimard, Paris, septembre 2012, 227 pages, 13,90 €

Pour rendre compte de ce livre, il est peut être nécessaire de rappeler que Némésis (Νεμεσις) était la déesse de la Vengeance et de la Justice distributive (à chacun son dû). Némésis personnifiait la loi morale qui réproouve tout excès (ὑβρις, hybris, la démesure en grec) et la jalousie divine qui frappe la prospérité trop éclatante des mortels qui osent se comparer aux dieux.

Bucky CANTOR, un jeune homme de vingt-trois ans, anime un terrain de sport pendant l'été 1944, dans un des quartiers pauvre de la ville de Newark, New Jersey, aux États-Unis. Grand sportif Bucky est mal à l'aise alors que tous ses camarades sont au front en Europe : sa mauvaise vue ne lui a pas permis d'être incorporé. Mais il est rapidement confronté à une terrible épidémie de poliomyélite. Face à la rapide propagation de la maladie tout le monde prend peur.

Pensant échapper à la maladie, il ira rejoindre sa fiancée dans les Pocono Mountains, pour être directeur sportif dans un camp de vacances. Philip ROTH dépeint magnifiquement toutes les réactions humaines face à un tel drame : peur, colère, souffrance, révolte... L'impact de cette maladie sur la communauté de Newark, la tragédie personnelle vécue par Bucky CANTOR, les interrogations sur la mort des enfants, l'acceptation du handicap dans la vie quotidienne permettent à Philip ROTH de signer un très grand livre.

« Et Dieu dans tout ça ? Pourquoi est-ce qu'il installe une personne, le fusil à la main, dans la France occupée par les nazis, et une autre dans le réfectoire d'Indian Hill devant une assiette de macaronis ? Pourquoi est-ce qu'il place un enfant de Weequahic dans un Newark ravagé par la polio, et

une autre enfant dans le splendide sanctuaire des Poconos ? Pour quelqu'un qui avait jusqu'alors trouvé dans le sérieux et l'application au travail la solution à tous ses problèmes, il était maintenant bien difficile de s'expliquer pourquoi ce qui arrive arrive comme ça et pas autrement » (page 128).

Philip ROTH est né à Newark, en 1933. Depuis son premier livre, *Goodbye, Columbus*, (1960) il a publié vingt-huit romans et a été couronné par de nombreux prix : *National Book Award* (1960 et 1995), *National Book Critics Circle Award* (1987 et 1992), *prix Pulitzer* et *prix du Meilleur Livre étranger* (1997), *prix Médicis étranger* (2002), *Man Booker International Prize* (2011)...

Yohanan LAMBERT

Orient et institutions ***Théologie et discipline des institutions des*** ***Églises orientales catholiques***

Dimitrios SALACHAS,

Éditions du Cerf, Paris, novembre 2012, 486 pages, 36 €

En plus de la convocation du concile général œcuménique Vatican II, ouvert en 1962, le pape Jean xxiii avait demandé que soit mis à jour le droit canonique. En 1983, le pape Jean-Paul II a promulgué le Code de droit canonique latin et, en 1990, le Code des canons des Églises orientales en communion avec Rome. Ce livre constitue un commentaire juridique et théologique de ce code.

Vingt-trois chapitres permettent d'aborder différentes questions : histoire de la codification orientale, les Églises et les rites, les exarchats et les exarques, les clercs, l'action missionnaire, les moines, le mariage et les mariages mixtes, l'œcuménisme, les biens temporels de l'Église...

La distinction entre les Églises de droit propre (*Ecclesia sui iuris*) et les rites est intéressante : « On distingue donc entre les Églises qui ont un rite propre, qui détermine rituellement une appartenance, et les Églises au sein desquelles existent divers rites, qui ne déterminent pas une appartenance juridique » (page 89). Ainsi en Occident, c'est le rite latin qui est déterminant. Pourtant il existe des rites locaux, mozarabe à Tolède ou ambrosien à Milan, sans créer pour autant des Églises autonomes. Il existe cinq grandes traditions (alexandrine, antiochienne, constantino-politaine, arménienne et

chaldéenne) qui peuvent regrouper plusieurs Églises indépendantes. Par exemple le rite alexandrin rassemble les Églises copte et éthiopienne.

Monseigneur Dimitrios SALACHAS est évêque titulaire de Carcabie, exarque apostolique des catholiques de rite byzantin en Grèce, de l'Exarchat grec catholique. Il a été professeur de droit canonique à Rome et à Paris. Il est membre de différentes Congrégations et Commissions pontificales et juge au Tribunal de première instance du vicariat de Rome.

Yohanan LAMBERT

Le rabbin congelé *The Frozen Rabbi: A Novel*

Steve STERN, traduit de l'anglais (États-Unis) par Mireille VIGNOL
Éditions Autrement, Paris, août 2012, 577 pages, 23 €

« Au cours de l'année agitée de ses quinze ans, alors qu'il fouillait dans le congélateur de ses parents (un Kelvinator en émail blanc qui ronronnait dans la salle des jeux au sous-sol), Bernie KARP découvrit un vieillard transi dans un bloc de glace ». Voilà comment commence ce roman. Nous sommes en 1999, dans la ville de Memphis, aux États-Unis. La famille KARP est juive, très assimilée et ne fréquente la synagogue libérale qu'occasionnellement : « Une blague circulait parmi les fidèles de la synagogue réformée que les KARP fréquentaient chaque année : leur temple était si progressiste qu'il fermait ses portes pour les fêtes juives » (page 79).

Face à cette découverte, Bernie interroge ses parents qui lui présentent le « rabbin gelé » comme une relique familiale oubliée. Quelque temps plus tard, alors que ses parents sont partis en voyage, une panne électrique provoque le dégel du rabbin qui se réveille bien vivant, cent ans après sa congélation. Toute cette mise en scène constitue un prétexte permettant de reconstituer la vie juive en Pologne à la fin du XIX^e siècle, l'immigration des juifs aux États-Unis, la vie à New York au début du XX^e siècle, sans oublier la langue yiddish. Un programme original qui nous semblait intéressant.

Malheureusement nous avons rapidement remarqué un certain nombre d'incohérences, voire d'erreurs. Ainsi Bernie achète « ... une kippa en soie, un châle de prière à rayures et les *tefilin* en cuir aux lanières complexes. [...] Il s'était procuré tout cela en économisant sur son argent de poche, à la boutique cadeau de la *shul* orthodoxe, dans son bâtiment délabré du

centre-ville, où il s'était rendu en bus un samedi matin » (page 80). L'auteur semble ainsi ignorer que les juifs orthodoxes ne font pas de commerce pendant le chabbat. Plus loin, une autre affirmation nous perturbe : « Il pouvait relever les divergences infimes entre le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem » (page 137). Là encore Steve STERN n'a jamais dû ouvrir un Talmud : ils ne sont pas comparables car ils n'ont pas été rédigés à la même époque et commentent des passages différents de la Michna. De plus le premier fait vingt volumes alors que le second se limite à deux !

L'auteur emprunte allègrement aux histoires d'Isaac BASHEVIS SINGER, comme par exemple la jeune femme qui se déguise en homme. Il y fait même explicitement référence : « Référence à une histoire fantastique du folklore yiddish, immortalisé en 1943 par Isaac BASHEVIS SINGER dans sa nouvelle *Deux cadavres s'en vont danser* » (note 1, page 305). Malheureusement la comparaison est biaisée : non seulement Isaac BASHEVIS SINGER parlait parfaitement yiddish mais il avait une grande connaissance de la tradition juive, du Talmud, de la Michna et aussi de la Kabbale. Il faut attendre la post face, intitulée « Dégeler le passé : note de l'auteur ». Il affirme : « Dans un sens, Bernie KARP, c'est moi. Je suis natif de Memphis, dans le Tennessee, j'y ai grandi, à une époque où la petite communauté juive de cette ville du Sud s'appliquait à passer inaperçue » (page 541). Quelques lignes plus loin, il précise : « J'ai grandi sans grande conscience de mes racines et j'ai ensuite vécu comme un jeune de ma génération... » C'est bien le problème. Pour traiter un sujet aussi ambitieux il est nécessaire de maîtriser la tradition juive, ce qui n'est pas le cas de l'auteur.

Yohanan LAMBERT

La réparation

Colombe SCHNECK,

Éditions Grasset, Paris, août 2012, 220 pages, 17 €

Lorsque Colombe SCHNECK fut enceinte pour la première fois, sa mère Hélène lui demanda une faveur : « si tu as une fille, tu pourrais lui donner en deuxième prénom Salomé ? C'était celui de ma cousine dont il ne reste rien ». Elle accoucha d'un garçon, puis sa mère est morte et elle oublia ce souhait. Deux ans après la disparition de sa mère, sa fille est née en 2003. Elle l'appela Salomé sur les conseils d'une amie et se rappela du vœu de sa mère. Puis elle fit des cauchemars mettant en scène sa mère qui l'appelait.

« Salomé BERNSTEIN, dont ma fille porte le beau prénom, était la fille de Raya, la sœur de ma grand-mère maternelle Ginda. Ma grand-mère Ginda est née en 1908 en Lituanie dans une famille juive aimante, cultivée. Elle avait deux sœurs, Raya et Macha, et un frère, Nahum, qui sont restés vivre en Lituanie, quand Ginda a choisi de venir faire ses études en France en 1924 et s'est mariée avec un médecin d'origine russe. Ma mère Hélène est née, puis mon oncle Pierre. De Salomé, il ne reste qu'une photo » (page 14).

Colombe SCHNECK veut comprendre ce qui s'est vraiment passé dans le ghetto de Kovno en 1943? Elle entame une longue enquête auprès de sa famille en Israël, aux États-Unis et même en Lituanie où il ne reste plus rien. Elle est aidée par son oncle Pierre PACHET, professeur des universités et essayiste, auteur entre autre d'*Autobiographie de mon père*. Jusqu'à la découverte d'une vérité bouleversante.

Colombe SCHNECK est née à Paris en 1966. Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po), elle est journaliste spécialisée dans les médias. Elle a commencé sa carrière dans l'émission *Arrêt sur images* (France 5), puis elle intègre le groupe Canal+ et la chaîne d'information continue *i>Télé*. Elle travaille aussi pour la radio, sur *France Inter*. *La réparation* est son cinquième roman, après *L'Incrévable Monsieur SCHNECK*, Paris, éditions Stock, 2006, Prix Murat 2007 ; *Sa petite chérie*, Paris, éditions Stock, 2007, *Val de Grâce*, Paris, éditions Stock, 2008, Prix du roman Madame Figaro 2009, *Une femme célèbre*, Paris, éditions Stock, 2010, Prix Anna de Noailles de l'Académie française 2011.

Yohanan LAMBERT

Rue des voleurs

Mathias ÉNARD,

Éditions Actes Sud, Paris, août 2012, 252 pages, 21,50 €

Lakhdar est un jeune Marocain de Tanger, un musulman ordinaire, qui a appris au lycée un peu d'espagnol et suffisamment de français pour lire des Série Noire. Tous les jours, il descend avec son pote Bassam vers le port pour « mater l'étrangère, surtout l'été quand elles mettent des shorts et des jupes courtes » (page 12). À dix-sept il est tenté par sa cousine Meryem qui « vivait seule avec sa mère, sur le même palier ». Quelques mois plus

tard, il est surpris par son père en train de « fauter » avec elle. Il est battu et se retrouve à la rue. Commence alors une longue dérive qui le conduira d'abord à la mosquée, puis en Espagne.

L'auteur nous plonge dans les milieux islamistes, les attentats de Marrakech, les révoltes arabes, mais aussi les projets d'exil et l'amour. Un excellent livre qui nous permet d'approcher de l'intérieur les préoccupations de la jeunesse arabe d'aujourd'hui, confrontée à un islamisme radical, à un avenir confisqué mais réconforté par la littérature et l'humanisme arabe traditionnel. Pour l'auteur, ce livre est politique car « toute la littérature est politique » (*Le grand entretien*, France Inter, 10 décembre 2012).

Mathias ÉNARD est né à Niort en 1972. Il a fait toutes ses études aux Langues O' où il s'est d'abord inscrit en vietnamien. Il a rapidement abandonné cette langue au profit de l'arabe et du persan. Pendant ses études qu'il a menées jusqu'au doctorat, il a séjourné au Caire, à Damas et à Beyrouth. En 2000 il s'installe à Barcelone où il vit encore et enseigne l'arabe.

Son premier roman, *La perfection du tir*, publié en 2003, se situe en pleine guerre civile, dans un pays qui ressemble fortement au Liban. Il a été couronné par le *prix des Cinq Continents de la francophonie*. Le second livre, *Remonter l'Orénoque* (2005), a été adapté au cinéma en 2012 par Marion LAINE, sous le titre *À cœur ouvert*. *Zone* (2008) se caractérise par une seule phrase de cinq cents pages. Il a reçu le prix du *Livre Inter 2009*. *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* est un conte mettant en scène MICHEL ANGE dans un voyage probablement fictif à Constantinople. Il a obtenu le *Prix Goncourt des lycéens 2010*. *Rue des voleurs* vient d'obtenir le premier *Prix Liste Goncourt – Le choix de l'Orient*, décerné à Beyrouth par des étudiants francophones de diverses universités du Moyen Orient. Toute son œuvre est publiée chez Actes Sud.

Yohanan LAMBERT

La Russie au défi du XXI^e siècle

Questions internationales n° 57

La Documentation française, Paris, 2012, 127 pages, 9,80 €

Six fois par an, la Documentation française éclaire une grande question ou un État important en faisant appel aux meilleurs spécialistes de la recherche. La Russie 2012 pose effectivement de nombreuses questions

tant sur son avenir politique que sur son évolution économique, mais aussi sur les changements affectant la société et une politique internationale assez floue. Dans une préface très claire le professeur SUR énumère les défis de ce grand pays : l'espace immense russe est plutôt une gêne posant problèmes de communication, de coûts, d'autant que l'*hinterland* se vide peu à peu ; la dépopulation pose le problème du vide de nombreuses régions et même du manque de main d'œuvre de certains secteurs ; sa puissance énergétique fait la fortune des oligarques mais la désindustrialisation menace ; la nostalgie de l'ancien pouvoir soviétique hante la classe politique qui n'admet pas le pluralisme ; l'unilatéralisme russe inspire la méfiance de l'extérieur et même si la Russie coopère avec l'Union européenne, seule l'Allemagne en tire profit ; la politique extérieure est défensive et seule la lutte contre le terrorisme maintient un consensus international.

Tour à tour, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, Jean-Robert RAVIOT, Anne GAZIER, Isabelle FACON, Yves ZLOTOWSKI, Céline BAYOU rappellent chiffres à l'appui que cette puissance faible tend à se tourner vers l'Asie, jugeant l'Europe en perte de vitesse tout en restant un partenaire commercial et une puissance financière importants. Avec POUTINE, nouveau tsar, et face à une opposition faible et divisée, la Russie risque de mettre du temps à rejoindre les vrais États démocratiques.

Françoise BARRY

Stèles, la Grande Famine en Chine, 1958-1961

墓碑 (Mu Bei)

YANG Jisheng, traduit du chinois par Louis VINCENOLLES,
Sylvie GENTIL et Chantal CHEN-ANDRO

Éditions du Seuil, Paris, septembre 2012, 670 pages, 28 €

Diplômé de l'Université Qinghua, membre du parti communiste, journaliste à l'agence Xinhua (Chine nouvelle), WANG Jisheng ne peut être accusé de malveillance à l'égard du régime de son pays en s'attaquant à ce pan douloureux de l'histoire récente. Après dix années d'enquêtes fouillées dans les provinces, son livre publié à Hong Kong reste cependant interdit en Chine.

L'ouvrage qui vient de paraître en français est une version résumée (car l'œuvre originale compte vingt-huit chapitres en deux volumes) relue et recomposée par l'auteur. Et comme il l'écrit lui-même, plus qu'un témoignage, « Ce livre est une stèle pour mon père, mort de faim en 1959, une stèle pour les 36 millions de Chinois victimes de la famine, une stèle pour le système responsable du désastre ». Un système, car c'est bien d'un système qu'il s'agit, qui avait pour objectif de construire le socialisme pour parvenir au communisme, synonyme de « paradis » le plus rapidement possible... Pour cela, les dirigeants ne craignent pas de brûler les étapes et de guider le peuple à marche forcée vers la catastrophe.

Si l'auteur ne minimise pas le rôle moteur de MAO dans cette vville vertigineuse, il analyse finement le processus qui porte les hommes d'appareil à radicaliser, amplifier les consignes venues d'en haut. À l'image des empe-reurs dont le règne s'était éteint quelques décennies seulement auparavant, le Président détenait tous les pouvoirs en despote, pas vraiment éclairé, et surtout entouré de ceux, qu'en d'autre temps, on aurait nommés flatteurs et courtisans. Un régime totalitaire engendre une fanatisation, l'entourage de MAO n'y a pas échappé, et la vague a déferlé sur tout le pays.

Dès 1956, des voix s'étaient élevées, LIU Shaoqi, ZHOU Enlai, notamment, qui avaient émis quelques doutes sur des réformes volontaristes et la capacité de la Chine nouvelle à rattraper la Grande-Bretagne en dix ans, qualifiant de telles velléités d'« aventurisme ». Ils avaient dû très vite revenir sur leurs propos, pour rester à la barre...

Le pouvoir étant centralisé et l'économie planifiée, c'est l'État qui contrôle directement la production de céréales (base de la nourriture, mais aussi des prélèvements tributaires). Le creux de la production de 1957 avait été considéré comme la conséquence directe du doute des cadres. On assiste alors à une surévaluation de la capacité de production entraînant des quotas excessifs de réquisition fondés sur des fausses déclarations, avec une surenchère permanente des statistiques. Les quotas extravagants ne peuvent être remplis, on soupçonne alors les paysans de dissimulation et de détournement de leur production.

Parallèlement, la famille étant considérée comme un obstacle à la réalisation du communisme, on la détruit et on instaure la collectivisation : cantines et crèches libérant les femmes des tâches ménagères, tout le monde est mobilisé à la production. On détruit fourneaux, meubles et ustensiles de cuisine, tout le bétail et les légumes (même sauvages) doivent être remis à la collectivité. Le système des cantines où on commence par se gaver

gratis précipite les paysans vers le dénuement et la famine, qui débute en été 1959. On ne peut plus revenir en arrière : les paysans ont donné leurs casseroles et autres ustensiles pour la fabrication de l'acier, autre extravagance... désastres cumulés... Mais officiellement, c'est la nature qui est fautive, le climat, les intempéries, etc...

La seconde partie du livre laisse la place à une analyse plus fine par région. Les cas des provinces les plus touchées : Henan, Gansu, Sichuan, Anhui (liste immuable, semble-t-il !) où sont cités maints exemples d'excès qui font froid dans le dos et semblent un prélude, dans l'horreur et le cynisme, à la révolution culturelle... quand les paroles et pensées du président MAO sont devenues la seule bonne « nourriture »...

Françoise MOREUX

Du style tardif *On Late Style*

Edward W. Said,

traduit de l'américain par Michelle-Viviane TRAN VAN KHAI

Éditions Actes Sud, Paris, septembre 2012, 313 pages, 25 €

Ce livre reprend les études faites pour le séminaire qu'Edward W. SAID tint à l'automne 1995, à l'université de Columbia à New York, sur des œuvres produites à la fin de leur vie par des artistes très différents : Richard STRAUSS, BEETHOVEN, Anold SCHOENBERG, Thomas MANN, Jean GENET, Giuseppe TOMASO DI LAMPEDUSA, Constantin CAVAFY, Samuel BECKETT, Luchino VISCONTI et Glenn GOULD.

Il s'agit d'une œuvre posthume car il était en train de rédiger ce livre lorsqu'il mourut le 25 septembre 2003. « La mort ne nous a pas demandé de réserver un jour », a écrit Samuel BECKETT avec une ironie aussi macabre que complexe, suggérant par-là que la mort ne donne pas de rendez-vous, et que nous pouvons tout aussi bien mourir en plein travail » (page 13). Cette phrase qui ouvre ce livre souligne l'intuition de l'auteur dans cet essai qui pourrait constituer son ultime chef-d'œuvre. Pour SAID les œuvres ultimes d'un artiste ne reflètent pas l'achèvement d'une pensée mais portent des contradictions irrésolues. Le style tardif est lié à la situation de l'exilé qui ne peut se compromettre.

Né à Jérusalem en 1935 dans une famille palestinienne chrétienne, Edward W. SAID a fait toute sa carrière à l'université de Columbia, à New York, comme professeur de littérature anglaise, de 1963 à sa mort. Il a écrit une vingtaine d'ouvrages, a collaboré à de nombreux journaux du monde entier et a été aussi un critique musical avisé et un pianiste accompli. Il a créé avec Daniel BARENBOÏM le *West-Eastern Divan Orchestra* qui réunit des musiciens israéliens et palestiniens.

Yohanan LAMBERT

Mes treize oncles

Vladimir OTROCHENKO

Éditions Verdier, Aude 2012, 120 pages, 13,50€

À livre court, recension courte. Publié sous les auspices de la Fondation Mikhaïl PROKHOROV, un puissant oligarque, cet ouvrage devrait participer à la « diffusion de la littérature russe » actuelle. Le sous-titre de l'ouvrage résume le livre « Légendes pour un album de photographies » : nous sommes au pays des cosaques, dans une maison où vivent ou ont vécu des « oncles », tous plus originaux les uns que les autres.

Temps, lieux, n'existent pas. S'alignent des descriptions des différents frères enfantés par Anouchka, tous dotés de moustaches et de favoris. Il est question d'un Grec de passage, fabuleusement riche, sans doute père de Sémion pendant que le mari était à la guerre (1914-1918). Ce dernier en revient, ses fils Porphyre, Izmaïl, et j'en passe, sont des excentriques absolus – GOGOL n'est pas loin. Un certain Kikiani les prend en photo, d'où le sous-titre de l'ouvrage. Anouchka a des rêves ; le petit bâtard du Grec, placé dans un orphelinat est finalement réintégré dans la famille sans que le père de la tribu soupçonne quoi que ce soit. L'auteur fume-t-il des substances, on ne le sait...

Françoise BARRY

Les Vaincus

Лебединая песня

Irina GOLOVKINA, traduit du russe par Xenia YAGELLO
Éditions des Syrtes, Paris, août 2012, 1120 pages, 45 €

Cette très belle fresque historique nous fait revivre les destins d'une noblesse héroïque sous la terreur stalinienne, de 1917 à 1937. Nous suivons les tribulations d'Oleg Andreïevitch DACHKOV un ancien lieutenant de la Garde. En 1917, il est gravement blessé et soigné dans un hôpital par Elizaveta (Iolotchka) Guerguievna MOUROMTSEVA, une infirmière, sœur de la charité. Il échappe miraculeusement au massacre des officiers mais sera déporté aux Solovki.

Sept ans plus tard, il s'installe sous un faux nom à Leningrad pour échapper à la répression. Accueilli par sa belle-sœur Nina Alexandrovna DACHKOVA, cantatrice, il fera la connaissance de Xenia (Assia) Vsevolodna BOLOGOVSKAÏA, pianiste, fille d'un colonel de l'Armée blanche, qu'il épousera. Sur plus de mille pages le lecteur suit les difficultés de la vie quotidienne : vente des quelques biens restants pour survivre, surveillance du GPU, assignation à résidence, interrogatoires, prisons, camps staliniens... Une très belle œuvre.

Il faut préciser que l'auteure, Irina GOLOVKINA (1904-1989) est la petite-fille de Nikolai RIMSKI-KORSAKOV. Comme elle l'indique en exergue de son livre « il n'y a, dans cette œuvre, pas un seul fait inventé, pas un seul fait que je n'aie tiré de la vie réelle des années 1930 et 1940 ». Dans la postface, Nikolai Kirillovitch GOLOVKINE, petit-fils de l'auteure, précise : « Malgré sa dimension documentaire, le roman demeure une œuvre littéraire et non une simple chronique d'événements réels. Les protagonistes ont bien sûr leurs prototypes dans la réalité, et leur lien est très fort et tout à fait perceptible. Ainsi, l'archétype de Iolotchka n'est autre que la cousine d'Irina Vladimirovna, Vera Mikhailovna RIMSKAÏA-KORSAKOVA. Cependant l'auteur a évité le simple calque, la reproduction « à l'identique ». Les héros ont acquis une épaisseur littéraire et une vie autonome. Certains personnages réunissent plusieurs prototypes. Dans certains cas, au contraire, les éléments de la vie d'une seule personne sont attribués à plusieurs héros. On peut facilement reconnaître en Assia et Oleg, Irina Vladimirovna et Kapiton

Vassilievitch, mais certains traits et certains épisodes de la vie de Valentin Platonovitch appartiennent également à ce dernier » (page 1093).

Il est difficile de dater précisément l'œuvre. Dès 1958 plusieurs chapitres avaient été écrits. Elle poursuivit sa rédaction en 1959-1960 tout en s'occupant de sa petite fille qui venait de naître. Tapé à la machine en plusieurs exemplaires, le livre commença à circuler sous le manteau. En 1973, Irina GOLOVKINA déposa un exemplaire à la Bibliothèque publique d'État, à condition d'être sous embargo pendant trente ans. Après la mort de l'auteure le 16 décembre 1989, une version abrégée sera publiée en feuilleton dans le journal *Notre contemporain*, en 1992, puis en un volume, en 1993. Dans cette édition, nous avons pour la première fois le texte intégral. Précisons enfin que le titre original russe *Лебединая песня* se traduit par *Le chant du cygne*.

Yohanan LAMBERT

Vassili GROSSMAN *Un écrivain de combat*

Myriam ANISSIMOV,

Éditions du Seuil, Paris, mars 2012, 875 pages, 30 €

Pour réaliser cette magnifique biographie de Vassili GROSSMAN (1905-1964), Myriam ANISSIMOV a minutieusement enquêté pendant de nombreux mois en Russie, en Ukraine et en Israël. Elle a pu ainsi exploiter de nombreux documents jusqu'alors inédits.

Vassili GROSSMAN est né le 12 décembre 1905, en Ukraine, dans une famille juive complètement assimilée. Après des études d'ingénieur chimiste à Moscou, il obtient son diplôme en 1929, se marie, a une fille en 1930 et devient ingénieur dans une mine en Ukraine. Suite à une maladie, il s'installe à Moscou en 1932, divorce et abandonne la chimie pour se consacrer à l'écriture.

Sa première nouvelle, *Dans la ville de Berditchev*, est publiée en 1934. À cette époque, il reste persuadé que le communisme est le seul remède contre l'antisémitisme. Après avoir été célébré par les autorités, admis à l'Union des écrivains soviétiques, il prendra rapidement conscience de la stratégie totalitaire et sanglante du stalinisme. Dès 1938, il sera rattrapé par

les purges. À partir de 1941, il devient correspondant de guerre, assiste à la bataille de Stalingrad qui lui inspirera ses deux plus grands romans, *Pour une juste cause* et *Vie et destin*. En 1943, alors qu'il est envoyé en Ukraine, il adhère au Comité antifasciste juif pour rassembler des documents sur les *Einsatzgruppen* et la collaboration des Ukrainiens. En 1944, il suit l'Armée rouge et entre dans les camps de Maidanek et Treblinka, tout justes libérés. Il est le premier à témoigner dans *l'enfer de Treblinka*. Il mourra avant la publication de son ouvrage fondamental, *Vie et destin*, qui dénonce la manipulation des individus au nom du bien collectif.

Myriam ANISSIMOV est née en 1943, de parents juifs polonais, dans un camp de réfugiés en Suisse. Elle est l'auteure de plusieurs romans : *Le Marida*, Julliard, 1982, *Le Bal des puces*, Julliard, 1985, *La Soie et les Cendres*, Payot, 1989, *Dans la plus stricte intimité*, Gallimard, 1998, *Sa Majesté la Mort*, Seuil, 1999, *Vie et mort de Samuel Rozowski*, Denoël, 2007. Elle a aussi publié deux biographies de référence : *Primo Levi ou la Tragédie d'un optimiste*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1996, (prix WIZO) et *Romain Gary le caméléon*, Julliard, 2004.

Yohanan LAMBERT

Un voyage en Inde *Uma viagem à India*

Gonçalo M. TAVARES, traduit du portugais par Dominique NÉDELLEC
Éditions Viviane Hamy, Paris, septembre 2012, 500 pages, 24 €

C'est effectivement à un voyage que nous sommes invités, mais dans une forme qui sera probablement plus familière aux lusophones, car il parodie les *Lusiades* et construit son récit en dix Chants d'une centaine de stances chacun, rappelant l'œuvre du grand CAMÕES inspirée du voyage de VASCO DE GAMA vers les Indes.

Voyage contemporain vers l'Inde : un voyage intérieur vers ce qui, plus qu'un pays, est une profonde aspiration à la sérénité. Car on ne parvient physiquement et expressément en Inde qu'au Chant VI du livre. On a vite compris que l'essentiel réside dans le cheminement plus que dans le but du voyage. Le héros, Bloom, fuit Lisbonne pour oublier la mort de son père qu'il a tué, car celui-ci a fait mourir sa femme chérie Mary. On est bien là dans un scénario de tragédie antique. Après avoir épuisé les capitales

européennes, Bloom désire rencontrer un « sage », car l'Inde n'est-elle pas le pays de la sagesse et de la foi ? Il tente d'échanger auprès du vieil homme Shankra le contenu de son unique bagage, les œuvres du monde occidental : les *Lettres à Lucilius* de SÈNÈQUE et le théâtre complet de SOPHOCLE contre le *Mahābhārata*. On voit bien là qu'on est au cœur d'un conte philosophique, tant sont forts les symboles qui ramènent finalement le héros à Lisbonne, son point de départ. Était-il vraiment parti ?

L'auteur Gonçalo M. TAVARES est un professeur d'épistémologie d'une quarantaine d'année. Il s'adonne à la littérature avec succès depuis 2001 et a déjà été récompensé par de nombreux prix littéraires. Sans doute, sa formation scientifique interfère-t-elle d'une manière inattendue dans ses expressions si poétiques, et sa langue s'enrichit-elle d'observations et de conclusions mathématiques. Son style est tout simplement inclassable et tient tout autant de Boris VIAN, d'Alphonse ALLAIS que de tout philosophe « sérieux ». Ces retours, ces rapprochements, ces mélanges, ces cocktails incessants donnent au lecteur un plaisir jubilatoire, qui l'invite au voyage de l'auteur ou plus universellement, à un voyage au-dedans de soi-même... Il n'est pas interdit de relire plusieurs fois le livre, assurément on aura à chaque fois la sensation d'une œuvre nouvelle !

Françoise MOREUX

Antoine GAUTIER**1^{er} janvier 2012**

Nous avons appris fortuitement, avec presque un an de retard, à propos de l'exposition «Delacroix et l'aube de l'orientalisme», au château de Chantilly, le décès d'Antoine GAUTIER. Dans le cadre de cette exposition était présenté le relevé du panorama de Constantinople, pris de la tour de Galata, du peintre Pierre PRÉVOST. Antoine GAUTIER était l'auteur, avec Louis DU CHALARD, de nombreux articles dont la grande majorité a été publiée dans notre revue *Orients*. Citons pour mémoire les deux derniers publiés :

- *Le Panorama de Constantinople, anonyme 20 828 du Musée du Louvre, dévoile une partie de ses secrets*, in *Orients* juin 2011.
- *Les panoramas orientaux du peintre Pierre PRÉVOST (1764-1823)*, in *Orients* juin 2010.

Nous présentons à toute sa famille nos sincères condoléances.

Yohanan LAMBERT

Roger DELADRIÈRE**16 juillet 1921 - 12 janvier 2012**

Nous avons appris avec beaucoup de retard le décès de Roger DELADRIÈRE. Diplômé d'arabe en 1948, membre de notre association depuis de nombreuses années, Roger DELADRIÈRE était professeur d'arabe et de civilisation musulmane à l'université Lyon III.

Nous présentons à sa fille Sylvie et à toute sa famille nos sincères condoléances.

Yohanan LAMBERT

Jean LECLERC DU SABLON**5 juin 1942 - 17 octobre 2012**

Jean LECLERC DU SABLON s'est éteint en France, le 17 octobre 2012 à l'âge de 70 ans. Il était un journaliste des questions internationales et passionné par la Chine. En lui on reconnaît un témoin des rendez-vous de l'Histoire. Après avoir couvert le «Printemps de Prague», parcouru la Bolivie

au moment où Régis DEBRAY était prisonnier et autres lieux, ce fut en Asie que Jean LECLERC DU SABLON se distingua en tant que correspondant de l'AFP pour commencer. À Pékin (1970-1973), l'intéressé fut le premier à faire le lien entre la disparition du ministre de la Défense LIN Biao (dauphin du président MAO Zedong) et un accident d'avion en Mongolie où celui-ci aurait trouvé la mort en 1971 en fuyant vers l'URSS.

Jean LECLERC DU SABLON a été également le premier journaliste non-américain à avoir obtenu le Prix George POLK pour ses reportages sous les bombardements américains de décembre 1972 à Hanoï. Après avoir suivi « l'affaire du Watergate », le correspondant de l'AFP à Washington revint en France et participa à la création du *Quotidien de Paris* en 1974 puis rejoignit *Le Matin*. En 1981, il entra à *L'Express*, créa un bureau à Hong Kong et de là gagna la place *Tian'an men* où il suivit la révolte des étudiants pour *L'Express* et *Le Figaro* dont l'un des grands directeurs était à l'époque Alain PEYREFITTE, l'auteur du livre intitulé *Quand la Chine s'éveillera*. Jean LECLERC DU SABLON a écrit lui-même plusieurs ouvrages : *La Chine que j'aime*, en 1980, puis *L'Empire de la poudre aux yeux*, édité par Flammarion en 2002. Ses dernières années ont été consacrées à des reportages : *Mongolie : les héritiers de Gengis Kahn* (*L'Express*) en 1989, *Au cœur de l'Olympe chinois* à l'occasion de l'exposition *Montagnes Célestes* du Grand Palais en mars 2004, *Sur les sentiers de naguère* avec Catherine HENRIETTE pour le *Figaro Magazine*, *En Chine le déclin d'une éternité* (2006) dans les pages « Débats et opinions » du *Figaro*, *Vous avez dit Ouïgours ?* pour le *Figaro magazine* en 2009.

Pour ceux qui l'ont connu, il était un observateur inclassable, droit, lucide, ayant le souci du détail. Il avait aussi une forte personnalité, c'était un rebelle, un esprit indépendant, un homme libre. Un trait de lumière.

Hélène SÉKUTOWICZ-LE BRIGANT

Ses amis français de Chine ont voulu lui rendre un hommage collectif dans nos pages, mais celles-ci ne nous permettent de ne retenir que le message plus personnel de Laure DERON¹.

Jean LECLERC DU SABLON marqua la communauté des Français de Pékin, par sa présence, sa personnalité, sa réputation, son travail ou son humanité : à différents degrés, en différentes circonstances, ceux qui l'ont approché par le biais de la Chine se souviennent de lui. « Jean LECLERC DU SABLON était

1. Voir *Orients* d'octobre 2009, rubriques In Memoriam.

d'abord un homme convivial et chaleureux, un personnage incontournable de ces dîners de correspondants étrangers, lieux d'échanges intenses, qu'affectionnait également mon père Francis DERON¹, lui-même correspondant de l'AFP puis du *Monde* à Pékin.

Mes premiers souvenirs de « JLS » remontent aux années 70, dans le village gaulois enclavé en Chine des résidents français. Petite, j'assistai à ces débats d'adultes consacrés à repasser, démonter, disséquer les thèses et hypothèses de pékinologie, et supputer : quel avenir pour la République Populaire ? JLS y était souvent évoqué. Pour tous, il était une référence. Tout au long de sa carrière de journaliste, Francis DERON n'a jamais cessé de rappeler cette référence. Pour l'approuver, la critiquer, la questionner... les échos de leurs discussions privilégiées, sur la Chine et, s'y rapportant d'évidence, sur la tragédie khmère rouge du Cambodge, s'invitaient souvent dans mes propres conversations avec mon père sur ces mêmes thèmes. Plus tard, leur amitié dépassa le cadre de cette Chine qui fut, pour tous les deux, l'obsession d'une vie. Francis DERON s'invitait avec gourmandise pour des séjours – voire des retraites - montagnards dans le chalet alpin de JLS. J'y vois la marque, au-delà de la complicité intellectuelle évidente née de l'aventure professionnelle qui les avait réunis, d'une profonde estime. »

Laure DERON

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève jeune

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2013 une cotisation :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Oriens

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des anciens élèves et amis des langues orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à yohanan.lambert@inalco.fr



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

Inalco

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Tél. 06 07 94 04 48

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 30 € (France) 40 € (étranger)

Vente au numéro : 15 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.